

63

FARGO
sang pour sang Coen !

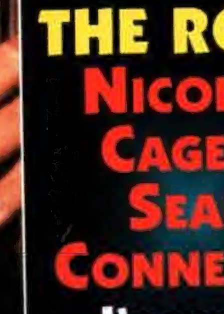
LE GRAND TOURNOI
le Mortal Kombat de VAN DAMME !

SCHWARZENEGGER
décanille, mitraille, sulfate et dessoude dans

L'EFFACEUR



TWISTER
les tornades super-stars !



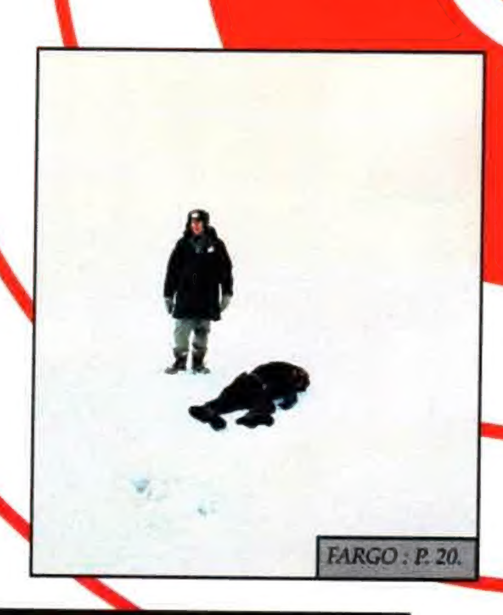
THE ROCK
Nicolas Cage & Sean Connery à l'assaut d'Alcatraz !

Belgique : 180 FB - RCI : 2800 CFA
Canada : 7,25 $ - Espagne : 700 Pts
Suisse : 8 F

M 3226 - 63 - 25,00 F-RD

SOMMAIRE


LE GRAND TOURNOI : P. 14.


FARGO : P. 20.

IMPACT 63, une publication **Jean-Pierre PUTTERS / MAD MOVIES** 4 rue Mansart, 75009 Paris

directeur de la publication Jean-Pierre Putters **rédacteur en chef** Marc Toullec

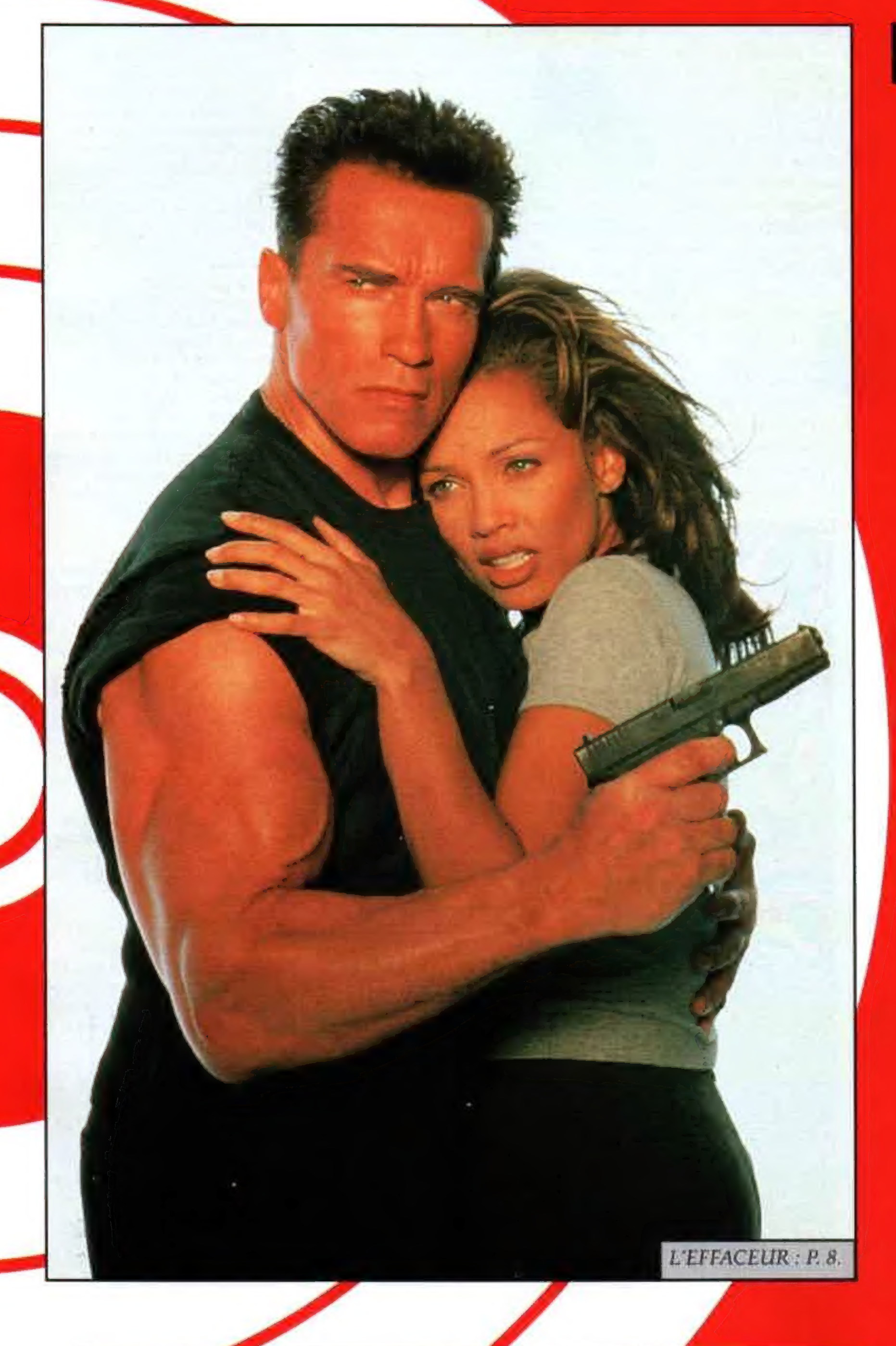
secrétaire de rédaction Vincent Guignebert **comité de rédaction** Didier Allouch - Marcel Burel - Julien Carbon - Guy Giraud - Damien Granger - Vincent Guignebert - Jean-Pierre Putters - Marc Toullec **collaborateurs** John Choumchoum - Bill George - Christophe Lemaire - Jack Tewksbury - Sandra Vo-Anh - Zébulon **correspondants** Olivier *Los Angeles* Albin - Alan *London* Jones - Emmanuel *Los Angeles* Itier

maquette Vincent Guignebert

composition Ze Broken Team **photogravure** Beauclair **impression** S.I.E.P. **distribution** NMPP **dépot légal** juillet 1996 **commission paritaire** n 67856 **n°ISSN** 0765-7099 **n°63** tiré à 60.000 exemplaires

remerciements Michel Burstein - Ling Chan - Carole Chomand - Aurore Clément - Nathalie Dauphin - Sophie Davy - Marquita Doassan - Edith Filipacchi - Sylvie Forestier - François Frey - Laura Gouadain - Sandrine Lamantowicz - Anne Lara - Laurence Laurelut - Daniel Lesoeur - Christophe Lunn - Olivier Margerie - Sandrine Meunissier - Christine Nicolay - Pierre Reymond - Stéphane Ribola - Jean-Pierre Vincent - Jean-Luc Zylberman

ÉDITO


L'EFFACEUR : P. 8.

TWISTER : P. 26.

L'exode continue. Dans le précédent numéro d'*Impact*, nous vous informions du départ de l'excellent Julien Carbon pour Hong Kong. Un défi : démontrer aux Chinois qu'un Basque est non seulement capable d'ingurgiter des citernes d'alcool, mais également de mitonner à sec un scénar d'enfer où flics, super-donzelles et Triades s'en mettent plein la gueule deux heures durant. Le Carbon mouillant sa chemise sous la houlette de Tsui Hark, un autre départ se tramait dans les alcôves parisiennes. Celui du non moins excellent Didier Allouch, pilier de *Mad Movies/Impact* comme d'autres s'installent en piliers de bar. Ben oui, Didier Allouch, alias Didoune, alias Didounet, alias Fox Muldouch, alias Danouch Scully, déploie ses ailes tel Dumbo l'éléphant volant déplie ses grandes oreilles. Vers quelle destination ? La Sibérie où il rêve de bâtir une datcha ? Les marécages du Bayou où il nourrit l'espérance de tourner un remake porcin de **Délivrance** ? Pas du tout. Pour le Septième Ciel, le Nirvana. Hollywood, pour stopper net cet insoutenable suspense. Pas pour succéder à Christophe Lambert dans le rôle de Tarzan cependant, malgré la demande générale. Pour faire de la télévision, parler dans le poste pardi. Correspondant ricain du «Journal du Cinéma» de *Canal +*. Enfin, il va pouvoir demander la main de Sharon Stone, chanter sous le balcon de Liv Tyler et arracher Demi Moore des petits bras de Bruce Willis. Attention les filles, le Français débarque. Il va nous manquer. Salut et bonne chance !

Pendant que certains bouclent leur valise, d'autres épient les mouvements de troupes sur la côte Ouest des États-Unis. Constatation : les Américains affichent un masochisme de plus en plus vibrant via leur cinéma. Plus la menace se fait grande, plus les destructions sont massives, plus ça marche. Des bataillons d'extraterrestres rasent les plus grandes villes du monde, américaines principalement, et les nombreux spectateurs d'**Independence Day** applaudissent. Des tornades balaient le Middle West, décollent quelques vaches du plancher et **Twister** casse la baraque, en dépit de qualités cinématographiques très contestables. Bref, les catastrophes rapportent gros, très gros même. Et Hollywood ne va pas s'arrêter en si bon chemin. En prévision, deux ou trois projets d'ampleur mettant en scène des volcans débordant de lave en fusion, menaçant d'anéantir des villes. Los Angeles y compris. Comme si la peur du Big One, du grand séisme attendu d'ici quelques années, nourrissait l'imagination de scénaristes très complaisants sur les malheurs de l'humanité. Pour anticiper sur les terrains virtuels de demain, pour exorciser ses peurs, le public suit, en redemande. Il sera largement servi, d'autant plus que les dernières innovations en matière d'effets spéciaux permettent de concrétiser les pires prévisions cataclysmiques. Dans le genre, Hollywood voit à petite échelle (le **Titanic** de James Cameron), à échelle locale (**Escape from L.A.** et sa Cité des Anges dévastée), à échelle planétaire (**Deep Impact** de Steven Spielberg dans lequel un météorite gigantesque menace d'exploser la Terre). À échelle animale (Godzilla et King Kong sur le retour devraient faire quelques beaux dégâts).

Rien de tel que ce cinéma alarmiste pour décupler les appréhensions de cette fin de siècle, la trouille du passage dans le troisième millénaire. Ne manquerait plus que des producteurs opportunistes décident de tourner un remake de **La Malédiction**, de trouver une nouvelle variante cinématographique à la naissance de l'Antéchrist. Une rasade de satanisme sur les décombres, les ruines.

Des catastrophes naturelles, des aliens qui rasent tout sur leur passage, de grosses bébêtes qui piétinent les villes, un possible retour du Diable... Tout va bien dans le meilleur des mondes. Tout ça, Nostradamus ne l'avait pas prédit !

Marc TOULLEC

EXPRESSO

■ par **Jack Tewksbury** & **Emmanuel Itier** ■

Compte à rebours

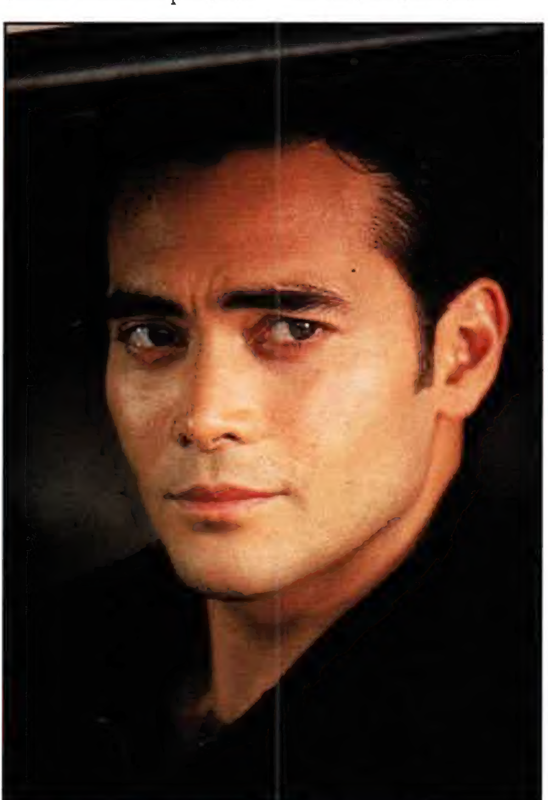
Surfeuse dans **Point Break**, amie des animaux marins dans **Sauvez Willy !**, virtuose de la batte de base-ball dans **Une Équipe hors du Commun** et Tank Girl dans le film de Rachel Talalay, Lori Petty est un femme d'action. Mis en images et écrit par le débutant Keoni Waxman, **Countdown** en fait une fois encore la démonstration. Lori Petty y incarne Sara Davis, agent du FBI aux méthodes dignes d'un Inspecteur Harry. Une dame de fer qui n'a que 72 heures pour empêcher une bombe d'une très forte puissance d'exploser en plein Seattle. Le soir de Noël pour corser le suspense. Dans le but de pousser ce fêlé de Christopher Murdock à ne pas mettre sa menace à exécution, elle passe les menottes à sa petite amie, Kaori, une Japonaise également convoitée par Yoko Sugimura, agent d'Interpol chargée de l'extrader vers le Japon. Sara Davis essaie d'utiliser Kaori dans le but de stopper l'infernal compte à rebours. La transaction rate et la «monnaie d'échange» y laisse la vie. Fou de chagrin, Murdoch se venge en piégeant quelques agents du FBI grâce à des astuces aussi fatales qu'explosives. À Sara Davis, il réserve un sort guère plus enviable, tentant même de l'atteindre par sa mère. Et on s'approche dangereusement de la nuit de Noël. *«Vous pouvez vous référer à **Heat** et **Seven** pour ce que nous avons voulu faire à travers **Countdown**»* assure le producteur David Peters, tandis que le scénariste-réalisateur, moins opportuniste, avoue franchement que sa préférence va à Alfred Hitchcock. L'un dans l'autre, **Countdown** devrait assurer un minimum.


■ *Lori Petty dans COUNTDOWN* ■

Running Freeman

Bien qu'il se situe en 2008 et tourne autour d'une puce augmentant de manière très spectaculaire les performances physiques de l'homme, **Drive** est un film d'action tonitruant. Réalisé par Steve Wang (**Mutronics 1 & 2**) d'après un scénario de Terry Foster (figurant et assistant de production sur **L'Aube Rouge** de l'adjudant John Milius), **Drive** prend pour héros Mark Dacascos, récent Crying Freeman. Son personnage : Toby Wong, poursuivi par les hommes de la puissante multinationale chinoise, la Leung Corporation, depuis Hong Kong. Dans sa poitrine : le prototype d'un module biotechnologique faisant de lui un redoutable fugitif, un surhomme. Pour se couvrir, il prend en otage le chômeur Malik Brody (Kadeem Hardison, le serviteur zombifié d'Eddie Murphy dans **Un Vampire à Brooklyn**), lequel otage devient rapidement un complice car il se voit offrir cinq millions de dollars pour convoyer son ravisseur de San Francisco à Los Angeles. Ne tarde pas à se joindre à eux une adolescente de 16 ans, Délivrance, impatiente de mettre un peu de piment dans une existence jusque-là maussade. Elle sera servie au-delà de toute espérance !
Des cascades et des explosions, il y en a des quantités dans **Drive**. Explosion d'un motel, du night-club Apollo 14, motards traversant d'immenses baies vitrées, bus en folie ressemblant étrangement à celui de **Speed**... Les méchants ? Le plus redoutable, selon les producteurs, serait au Terminator ce que le Terminator est à Pee Wee Herman ! Conçu selon la bonne vieille formule des buddy-movies, **Drive** pourrait, mais seulement en cas de réussite, redonner un peu de tonus à la carrière de Mark Dacascos. Car aux États-Unis, **Crying Freeman** n'a toujours pas été exploité en salles.


■ *Kadeem Hardison dans DRIVE* ■


■ *Mark Dacascos dans DRIVE* ■

EXPRESSIMO

● Son **Independence Day** bat actuellement aux États-Unis tous les records d'affluence de l'histoire du cinéma. Il pourrait se reposer un brin, mais Roland Emmerich n'est pas homme à se laisser aller à la farniente. Entre autres projets, il pense sérieusement à **Super Tanker**, un film catastrophe pour la *20th Century Fox*, où Bill Pullman (déjà Président des States dans **Independence Day**) incarne le capitaine d'un titan des mers dont le chargement, du gaz liquide, pourrait bien, des suites d'une intervention criminelle, se répandre dans l'atmosphère et causer d'inimaginables dégâts.
Au rayon naufrage, James Cameron vient de commencer les prises de vues aquatiques de son **Titanic**. Notamment à bord : Kate Winslet (**Heavenly Creatures**) et Leonardo DiCaprio (le jeune pistolero de **Mort ou Vif**).
Fox, distributeur comblé de **La Guerre des Mondes** selon Saint Emmerich, se préoccupe déjà des débordements d'un budget qui passe des 70 millions de dollars initiaux à 100.

● *Warner Bros* fait actuellement les yeux doux à Renny Harlin (**58 Minutes pour Vivre**, **Cliffhanger**) afin qu'il accepte de réaliser **U.S. Marshall**, une sorte de fausse séquelle au **Fugitif** basée sur le personnage de flic opiniâtre incarné par Tommy Lee Jones. Problème : *New Line* presse le même Renny Harlin de tourner **Exit Zero**, un film de science-fiction traitant d'univers synthétique virtuel. Tout de même très sollicité l'homme qui donna le coup de grâce à *Carolco* avec son **Ile aux Pirates** !

● Un beau rôle pour Bruce Willis, après que Richard Gere ait failli le lui chiper. Il prend le relais d'Edward Fox dans la peau du tueur froid, méthodique et peu causant de **The Day of the Jackal**, alias Chacal. Il s'agit du remake d'un film de Fred Zinnemann, où un professionnel de l'assassinat des grands de ce monde tente d'abattre le Général De Gaulle. Michael Caton-Jones (**Memphis Bell**) réalise après que Michael Mann ait abandonné la partie. Après ça, Bruce Willis pourrait se consacrer à **Combat**, version cinéma d'une série TV très populaire aux États-Unis dans les sixties interprétée par le regretté Vic Morrow. Elle décrit la lutte de quelques soldats américains contre les nazis durant la Deuxième Guerre Mondiale. Une manière d'attendre un toujours hypothétique **Sergent Rock**.

● Retour de Kevin Reynolds après la tempête **Waterworld**. Il travaille à **187**, un projet déjà controversé, dans lequel un professeur se transforme en impitoyable ange exterminateur à la suite d'une agression dans sa propre classe par les membres d'un gang. Dans le code civil américain, «187» désigne une condamnation pour meurtre.

● Réalisateur de **Red Rock West**, **Kill me Again** et de **Last Seduction**, John Dahl s'attaque à un gros morceau avec **The Gingerbread Man** d'après un roman de John Grisham (**Le Client**, **L'Affaire Pélican**, **La Firme**). Ses stars : Annette Bening et Kenneth Branagh. L'argument : une femme irrésistiblement séduisante (une habitude chez Dahl) parvient à convaincre un avocat de tuer son père. Une sombre histoire de manipulation comme les aime ce brillant cinéaste dont le dernier film, **Unforgettable**, fut un échec commercial aux States.

● Le succès américain de **Rumble in the Bronx** relance la carrière américaine de Jackie Chan, qui s'était viandé, voici douze ans, avec ses participations «pittoresques» dans les **Cannonball**. Son projet : **Confucius Brown**, dont il partage l'affiche avec Wesley Snipes. Le plus naturellement du monde, les deux comédiens, copains dans le privé, incarnent des cousins, moitié-jamaïcains, moitié-chinois, qui s'en vont arracher une jeune femme des griffes de gangsters new-yorkais. Jackie Chan travaille à son nouveau film en tant que réalisateur-interprète. C'est **A Nice Guy**, encore une histoire de rivalité entre deux gangs rivaux.

● De la lave en fusion, il y en aura bientôt beaucoup à Hollywood. Ainsi, trois films mettant en scène des volcans en irruption sont actuellement à des stades divers de préparation. C'est d'abord **Dante's Peak** de Roger Donalson (**La Mutante**) avec Pierce Brosnan (cachet : 6 millions de dollars) remplaçant Michael Douglas (cachet offert : 20 millions). Au bras du nouveau Bond : Linda Hamilton. Mick Jackson (**Bodyguard**) se consacre quant à lui à **Volcano** (vedette : Tommy Lee Jones) pour *20th Century Fox*. Et Tony Scott s'intéresse à **Ring of Fire** pour *Walt Disney*. Dans un registre plus rafraîchissant, Morgan Freeman et Christian Slater tentent d'éviter la noyade promise par **The Flood**, l'histoire d'une inondation à grande échelle. Faut croire que le triomphe des tornades de **Twister** a relancé la mode des caprices de Dame Nature.

● Après la comédie **Excess Baggage** avec Alicia Silverstone, Marco Brambilla (**Demolition Man**) s'adonnera à une biographie romancée du cascadeur Evel Knievel qui, dans les seventies, se rendit célèbre par de très spectaculaires prouesses à moto. À noter que ce casse-cou légendaire fit l'objet en 1977 d'un film intitulé **Viva Knievel** réalisé par Gordon Douglas, très oubliable d'ailleurs.

Yakuzas et cancres



■ *Masanobu Ando dans KIDS RETURN* ■

À chaque film, le Japonais Takeshi Kitano nous surprend un peu plus. Après une poignée de polars sévères (**Violent Cop**, **Boiling Point** et **Sonatine**), une apparition en tueur gay, en jogging et armé d'un parapluie rose, chez un disciple attentif (**Gonin**) et un grave accident de moto qui a bien failli lui coûter la vie, la mégastar multimédia nipponne présentait son dernier fleuron, **Kids Return**, à la Quinzaine des Réalisateurs du dernier Festival de Cannes. Une pure merveille en rupture de policier hard. *«Dans* ***Kids Return****, je me suis inspiré de jeunes que j'ai connus à l'école. Dans mon lycée, il y avait deux catégories très distinctes d'élèves : ceux qui bossaient dur et subissaient une pression intense des professeurs, et les autres, ceux qui pensaient qu'il serait cool de devenir yakuza. Dans ce film, j'ai décidé de faire le portrait de ces derniers»*. Masaru et Shinji en l'occurrence, des cancres qui passent le plus clair de leur temps à sécher les cours, à se moquer des professeurs, à distraire les étudiants plus studieux et à racketer les plus vulnérables. De la graine de voyou. Ils prennent tout deux le mauvais tournant pressenti au contact de yakuzas chevronnés. Masaru intègre le gang et en gravit les échelons tandis que Shinji devient un boxeur sérieux avant que les pilules et les abus de toutes sortes en fassent une loque humaine. Mais, autant sur le ring, dans les officines du crime organisé que dans les salles de classe, Masaru et Shinji restent des cancres...
Nettement moins extrême dans la violence que les précédents films de Kitano, **Kids Return** alterne émotion, farces de potaches, boxe et mœurs yakuzas avec une rigueur tout simplement bouleversante.

Meg s'en va-t-en guerre !

Alors que Demi Moore joue les G.I. Jane sous la direction de Ridley Scott, Meg Ryan s'engage elle aussi sous les drapeaux et combat contre les troupes du potentat moustachu de Bagdad durant l'opération Tempête du Désert. Plus précisément, la star consacrée par **Quand Harry Rencontre Sally** incarne dans **Courage under Fire** une femme pilote d'hélicoptère tuée au champ d'honneur, Karen Walden. Des mois après sa mort, le lieutenant colonel Nathaniel Serling (Denzel Washington) enquête sur les circonstances de sa disparition. Une investigation criminelle ? Pas du tout. L'officier doit, à la demande du Pentagone et de la Maison Blanche, définir si oui ou non Karen Walden mérite la plus haute récompense de l'armée américaine à titre posthume. Il recueille de surprenants témoignages, très différents des versions officielles, de la fraternité sous le feu de l'ennemi. Des histoires de conflits, de rivalités au sein même du bataillon. Serling se remémore parallèlement sa propre expérience du combat durant la même Guerre du Golfe, au commandement d'une unité blindée. La vérité concernant Karen Walden se sera pas des plus agréables à admettre pour beaucoup...



■ *Meg Ryan dans COURAGE UNDER FIRE* ■

Réalisé par Edward Zwick (**Légendes d'Automne**, **Glory**) après que Ron Howard se soit intéressé au projet, **Courage under Fire** promet, en film de guerre digne de ce nom, des batailles inédites, spectaculaires. Au-delà de l'aspect purement guerrier, les auteurs font également le procès de la «guerre technologique» et des «frappes chirurgicales» des ingénieurs galonnés. Des opérations pas aussi «propres» que le prétendait à l'époque le service de relation publique du Pentagone. Auprès de Meg Ryan et Denzel Washington, Scott Glenn, Lou Diamond Phillips et Michael Moriarty complètent la distribution.

TELEVISION

● Grande nouvelle pour les amateurs de comics. Bruce Timm et Paul Dini, les créateurs du superbe dessin animé ***Batman***, s'attaquent à une adaptation télé de Superman. La série très attendue débute aux USA dès le 6 septembre prochain sur la chaîne câblée *Warner*. Elle sera programmée le samedi matin et collera plus à la bande dessinée qu'à l'aspect romantique de la relation Superman/Loïs Lane, histoire de ne pas trop rappeler autre chose. Quant à Loïs et Clark, après de longs pourparlers, le couple le plus connu de Metropolis sera finalement de retour la saison prochaine. Les chiffres d'audience étaient toujours bons mais les acteurs et les producteurs avaient envie de passer à autre chose. D'où l'incroyable cliffhanger de la dernière saison où Superman quitte la Terre. Mais les fans ont réagi en masse. Du coup, vous saurez tout ce qui va advenir de ce duo infernal l'année prochaine.

● Pari étonnant sur la *Fox* à la rentrée. Le pilote de ***Millenium***, la nouvelle série de Chris Carter, a épaté tous les pontes de la chaîne qui ont déjà commandé 24 épisodes. De plus, ***Millenium*** occupera le créneau horaire actuel des ***X-Files***, le vendredi à 21 h, ***Aux Frontières du Réel*** passant le dimanche soir à la même heure, face à trois films sur les chaînes concurrentes. On va voir si Mulder et Scully auront les épaules assez solides pour supporter une telle rivalité.

● Une série au concept étrange démarre sur la chaîne câblée *Showtime*. ***Bedtime*** commence au moment où six couples différents se préparent à se mettre au lit. Entre programme érotique, sitcom et étude sociale. De la télé ambitieuse.

● L'automne américain s'annonce chargé : 39 séries feront leurs débuts sur les chaînes US. Dans ce gros paquet de nouveautés, les pronostiqueurs parient sur deux sitcoms vedettes : ***Spin City***, où Michael J. Fox joue le maire complètement allumé de New York, et ***Suddenly Susan***, le premier rôle télé de Brooke Shields. On souhaite en tout cas bon vent à cette quarantaine de nouveaux-nés télévisuels. En leur rappelant seulement que sur les 42 séries ayant débuté l'an dernier, seulement 8 ont été reconduites cette année. Bon courage !

EXPRESSIMO

● Sylvester Stallone n'en finit plus de surprendre. Fort des performances inédites de **Daylight** dans le domaine de l'action, il renonce à **The Man with a Football** de Sidney Lumet, un thriller où il aurait été un scientifique porteur d'un attaché-case contenant tous les codes de défense nucléaire des États-Unis. Après le polar **Copland** concernant la corruption policière, où l'ont rejoint Robert de Niro, Robert Patrick et Ray Liotta, il fera partie de la distribution de **An Alan Smithee Film** mis en images par Milcho Manchevski (Oscar du meilleur film étranger pour **Before the Rain**) d'après un script de Joe Eszterhas (**Basic Instinct, Liaison Fatale**). Sur le mode de **The Player**, il s'agit de la description des difficultés d'un cinéaste à monter une super-production dans la jungle hollywoodienne. Pour ceux qui l'ignorent, Alan Smithee est un prête-nom hollywoodien, utilisé au générique dès qu'il y a conflit ou litige entre producteur et réalisateur sur le montage d'un film. Richard Gere, Arnold Schwarzenegger, Bruce Willis, Whoopi Goldberg, les scénaristes Robert Evans et Shane Black et le présentateur-vedette Larry King comptent parmi les invités de cette peinture acide de La Mecque du cinéma.

● L'annonce du prochain film de John McNaughton (**Mad Dog and Glory, Henry : Portrait of a Serial Killer**) constitue toujours une excellente nouvelle, quoique très rare. Le cinéaste travaille actuellement à **Wild Things**, un suspense retors basé sur une savante manipulation. Il s'agirait, d'après son producteur, d'un thriller dans la mouvance de **La Fièvre au Corps** et d'**Assurance sur la Mort**, une histoire de femme fatale donc.

● Nicolas Cage prend décidément goût à l'action. Après **Rock**, il demeure fidèle au milieu pénitentiaire avec **Desperate Measures** que prépare actuellement Barbet Schrœder (**Kiss of Death** dernièrement). Son partenaire : Michael Keaton. Ce thriller met en scène un flic contraint de faire évader un truand de prison afin de sauver son fils en péril. Du carcéral, il y en a encore dans **Con Air** de Simon West. Là, un groupe de détenus détourne l'avion qui les acheminait vers la captivité. Aux côtés de Nicolas Cage : John Malkovich, Ving Rhames, John Cusack, Steve Buscemi et Colm Meaney. Une distribution pour le moins hétéroclite. À l'image des pirates de l'air ?

● Après le **Face Off** de John Woo, John Travolta intégrera **Mad City** de Costa-Gavras. Il s'agit d'une variation sur le thème d'**Une Après-Midi de Chien**. Viré, le gardien d'un musée prend des visiteurs en otages tandis que la police encercle le bâtiment. Dustin Hoffman fait également partie de ce **Mad City**.

De la chair humaine à tous les repas !



■ *Val Kilmer & Michael Douglas dans GHOST AND THE DARKNESS* ■

L'aventure exotique, africaine plus particulièrement, c'est un peu passé de mode depuis plusieurs décades déjà. Visiblement, les cinéastes s'intéressent mollement à ce continent. Lorsqu'ils s'y intéressent, ils feraient parfois mieux de s'abstenir. Voir cette daube raciste qu'est **Congo**. **Ghost and the Darkness** part sous de meilleurs auspices, d'abord parce qu'il marque le retour du doué (**Predator 2, Freddy 5**) et parfois moins (**Blown Away**) Stephen Hopkins à un projet d'ampleur, ensuite parce que la distribution inclut notamment Val Kilmer et Michael Douglas. Au Batman déchu, bientôt Le Saint dans l'adaptation de Phillip Noyce et grand amoureux de l'Afrique où il passe le plus clair de ses loisirs, d'incarner un ingénieur ferroviaire de l'armée irlandaise. Au fils Douglas de se placer sous le chapeau fatigué d'un chasseur aguerri, connaissant la savane comme sa poche. En cette année 1986, les deux hommes font équipe pour traquer un couple de lions particulièrement féroces, des mangeurs d'hommes. Plusieurs centaines à leur palmarès. Au menu de tous leurs repas : les ouvriers qui posent les rails dans cette contrée peu fréquentable, quelques villageois aussi pour faire bonne mesure. Rusés, les deux fauves sur lesquels les superstitions vont bon train, n'en finissent pas de donner du fil à retordre à leurs pisteurs... **The Ghost and the Darkness** renvoie directement à un cinéma très années 30/50 où nature et animaux contrariaient très sérieusement les colonisateurs. ■

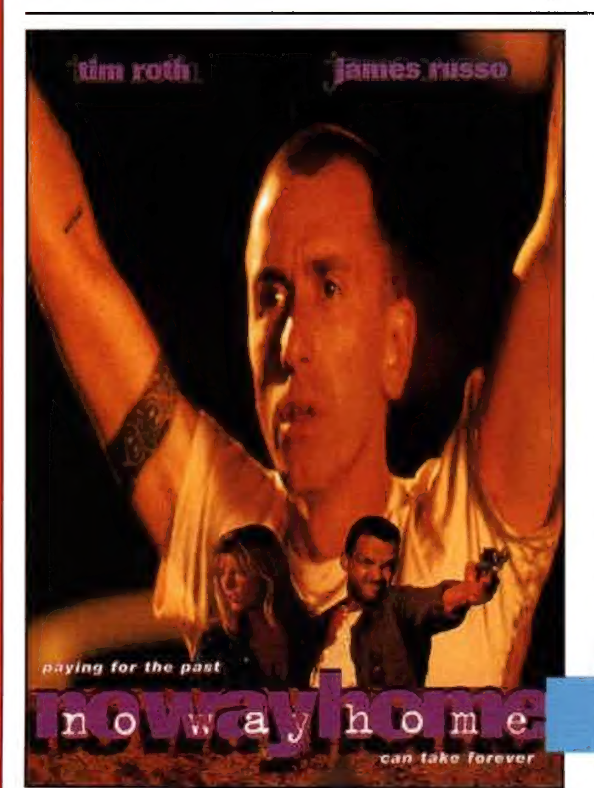
Fou de sport !



■ *Robert de Niro dans THE FAN* ■

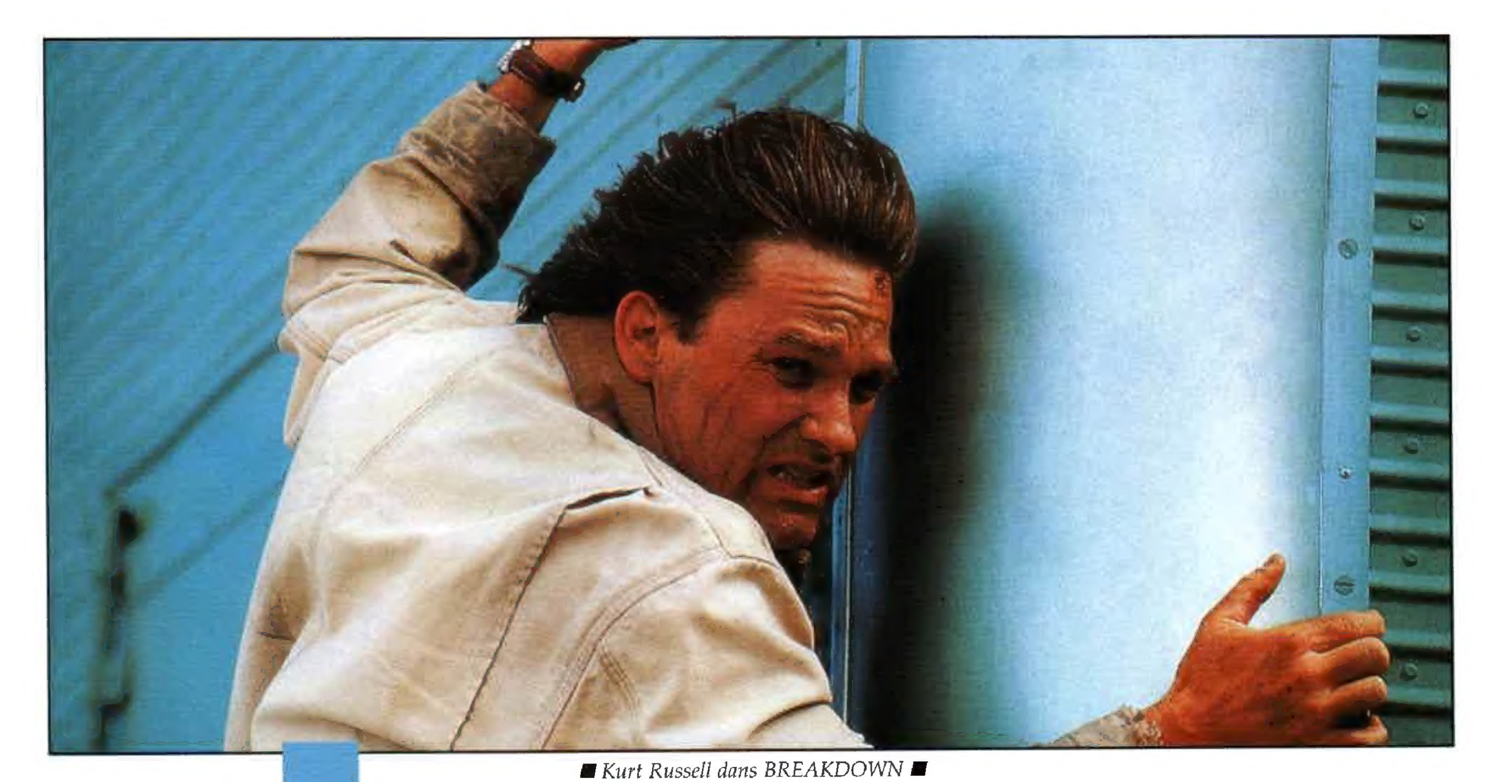
«Je rêve depuis très longtemps de réaliser un film touchant de près à un désir obsessionnel» annonce illico Tony Scott, pilote de **Top Gun** et sous-marinier de **USS Alabama**. Le scénario de **The Fan** le contente au-delà de toute espérance, puisqu'il n'y est question que de ça, d'obsession, celle de Gil Renard (Robert de Niro, trois fois fêlé par le passé). Rien a priori d'anormal dans son comportement. Gil Renard habite la banlieue de San Francisco où il tient un modeste commerce. Un Américain ordinaire, le supporter ardent de l'équipe locale de base-ball. Plus particulièrement de Bobby Rayburn (Wesley Snipes), sa vedette. De la simple admiration à l'obsession meurtrière, de la protection bénévole à la rage meurtrière, le fil est parfois ténu. Également passionné d'astrologie, tirant des conclusions délirantes de l'alignement des planètes, Gil se fâche tout rouge lorsque quelques impudents nuisent à la bonne réputation de son idole...

*«Gil Renard constitue un personnage totalement nouveau pour Robert de Niro, radicalement différent de ceux qu'il a incarnés dans **Taxi Driver**, **Les Nerfs à Vif** et **La Valse des Pantins**»* plaide d'emblée Tony Scott, conscient que la presse soulignera la possible ressemblance. Une parenté s'impose pourtant. Déjà par le titre, puis par le sujet, avec **The Fan** (1981) où une vedette de Broadway subit les assauts d'un admirateur fervent jusqu'à la folie (Michael Biehn). Le cinéaste préfère néanmoins se référer à l'affection dangereusement débordante de quelques cinglés qui se manifestent régulièrement auprès de Jodie Foster, Madonna et Lady Di(vorce). Source inestimable d'informations sur la question : les cassettes vidéo de longs entretiens avec Michael David Chapman, le fan meurtrier de John Lennon !



Les portes du pénitencier

Un homme sort de prison... Quantité de films débutent sur l'image des portes du pénitencier, de l'ex-détenu plein de bonnes résolutions. Décidé à repartir de zéro, à afficher l'honnêteté du citoyen moyen. Mais, refrain connu, le passé le rattrape et les conneries recommencent. D'une certaine manière, **No Way Home** (anciennement **Gazoline Alley**) ne coupe pas le cordon avec ce schéma immuable. Tout est dans le regard du cinéaste, Buddy Giovinazzo en l'occurrence. Un new-yorkais bien connu des amateurs de trash pour son **Combat Shock** repris par *Troma*, cauchemar urbain concernant un ancien du Vietnam, victime de l'Agent Orange, marié à une matrone obèse et père d'un monstre pleurnichard. Un budget microscopique pour un film parmi les plus pessimistes jamais tournés sur l'après-Vietnam. Avec **No Way Home**, Buddy Giovinazzo passe à un degré de production supérieur. Notamment par la présence de comédiens reconnus. Tim Roth dans le rôle du libéré au terme d'une peine de sept ans pour le meurtre d'un commerçant lors d'un casse minable. James Russo (**Bad Girls, My Own Private Idaho**) dans celui de son frère, un malfrat sans envergure que l'emprunt d'une somme ridicule au caïd local conduit à un règlement de compte sanglant. Deborah Unger (la blonde torride de **Crash**) dans celui de sa femme au foyer, strip-teaseuse soft dans des soirées d'anniversaire pour améliorer l'ordinaire du couple...
Style proche du documentaire, mise en scène attentive aux comédiens, aux moindres détails du décor... **No Way Home** est un film d'une grande authenticité, extrêmement brutal, sanglant dans ses vingt dernières minutes. Une violence d'autant plus insupportable qu'elle sonne vrai. Effectivement, rarement le sang a été aussi poisseux sur le lino, l'agonie si prolongée.



■ *Kurt Russell dans BREAKDOWN* ■

Panne sèche

Dans l'action et le thriller, Kurt Russell persiste et signe. Entre **Ultime Décision** et **Escape from L.A.**, le comédien tourne **Breakdown**, un suspense qui débute sur les routes interminables du cœur de l'Amérique. En villégiature, Amy (Kathleen Quinlan, femme d'astronaute dans **Apollo 13**) et Jeff Taylor circulent. Rien à l'horizon, sinon l'horizon lui-même. Sur une aire de repos, ils rencontrent un autre automobiliste. Un peu plus tard, l'accident bête survient : panne sèche. Jeff Taylor abandonne sa femme, sa voiture, et part à la recherche d'un téléphone. Rien que de très ordinaire jusque là. Lorsqu'il revient sur ses pas, Amy a disparu. Il la cherche, il l'appelle en vain. La tension monte, les heures passent, mais Amy Taylor ne réapparaît pas. Lorsque l'époux esseulé rend compte de sa mésaventure à la police, les flics doutent. Sa femme ? C'est comme si elle n'avait jamais existé. À trop insister, il passe pour fou. Résigné, Jeff Taylor mène sa propre enquête à partir de très minces indices, comme cette curieuse rencontre sur l'aire de repos...

Ce scénario ne vous évoque rien ? **Frantic** ? Un peu ! Deux autres films surtout. Voisin de palier : **La Disparue** de George Sluizer (remake de **L'Homme qui Voulait Savoir**) où Kiefer Sutherland se lançait sur les traces de Sandra Bullock, séquestrée par Jeff Bridges.

Plus encore que **La Disparue**, **Breakdown** s'inspire de **Dying Room Only**, un téléfilm réalisé en 1973 par Philip Leocok d'après un scénario de Richard Matheson. En traversant le désert, un mari constate la disparition de sa femme dans les toilettes d'un relais, une femme que personne n'a vue excepté lui. Du suspense pur, minimaliste et flippant, tandis que **Breakdown** flirte également avec le grand spectacle.

Son réalisateur ? Jonathan Mostow, producteur du prochain David Fincher (**The Game**), nanti d'un Oscar pour l'un de ses courts métrages universitaires et précédé d'une flatteuse réputation pour le téléfilm **Flight of the Black Angel**.

La main dans la main



■ *Stephen Baldwin & Laurence Fishburne dans FLED* ■

Un buddy-movie de plus. Cette fois, c'est Laurence Fishburne et Stephen Baldwin qui font équipe, malgré eux d'ailleurs. Ils n'ont pas le choix : une paire de menottes les rapproche l'un de l'autre. Pas pratique du tout lorsqu'on s'évade d'un fourgon cellulaire. Charles Piper et Luke Dodge ne s'entendent pas à merveille. Ils sont même comme chien et chat, mais la règle d'or du buddy-movie veut qu'ils finissent par devenir les meilleurs copains du monde. En route pour Atlanta, Piper et Dodge n'auront la vie sauve que s'ils mettent la main sur une précieuse disquette dont les informations pourraient nuire à un parrain de la Mafia cubaine. Comme de coutume, les fugitifs doivent parallèlement subir les assauts des flics et des gangsters...

À première vue, **Fled** s'installe confortablement en remake cool de **La Chaîne**, classique du plaidoyer antiraciste où le duo Tony Curtis/Sidney Poitier fuit la police dans des circonstances analogues à celles du couple Laurence Fishburne/Stephen Baldwin. Mais les grandes thèses, les grands discours ne motivent guère le réalisateur Kevin Hooks (**Passager 57** avec Wesley Snipes), nettement plus intéressé par le grand spectacle et les querelles incessantes entre ses vedettes. Saturé d'hormones mâles, **Fled** s'offre tout de même la présence de la torride Salma Hayek (reine des vampires et stripteaseuse dans **Une Nuit en Enfer**), indispensable repos du guerrier Laurence Fishburne. Deux séquences d'action ont particulièrement retenu l'attention de Kevin Hooks : une fusillade dans le métro d'Atlanta et quelques glissades acrobatiques sur les flancs des montagnes de Georgie.

Agent officieux du FBI, «l'effaceur» Schwarzenegger donne dans l'incognito !



■ John Kruger (Arnold Schwarzenegger) : une légende dans sa catégorie ■

L'EFFACEUR

un cinéaste sous haute protection !

CHARLES RUSSELL

Anciennement Chuck aux génériques de ses premiers films, Charles Russell commence sa carrière au plus bas de l'échelle, balayeur sur un plateau. Des sacs poubelles à l'apprentissage à la dure chez Roger Corman, il n'y a qu'un pas que le jeunot franchit allégrement. Fort de cette expérience, Charles Russell se lance dans la production. Il touche au fantastique (DREAMSCAPE, co-écrit par ses soins), au «musical» pour teen-ager (BODY ROCK), au thriller d'épouvante (THE SEDUCTION), à la comédie pachydermique (À FOND LA FAC)... Mais c'est en s'installant à Elm Street que Charles Russell, encore Chuck, se fait un nom : FREDDY 3 : LES GRIFFES DU CAUCHEMAR élargit au-delà de toute espérance le cercle habituel des spectateurs du fantastique. L'année suivante, il signe LE BLOB, attaque terrestre d'une guimauve extraterrestre. Une autre réussite, puis silence radar six ans durant. Six ans à développer divers projets avortés. Un seul se concrétise : MASK, un budget modeste (17 millions de dollars) dont le triomphe international permet à son réalisateur de demander à la star des stars de sauter d'un jet sans parachute...

Nous sommes tout de même légèrement surpris de vous retrouver aux commandes de *L'Effaceur*, un film d'action où l'on attendait plutôt James Cameron, Renny Harlin, John McTiernan et quelques spécialistes du genre...

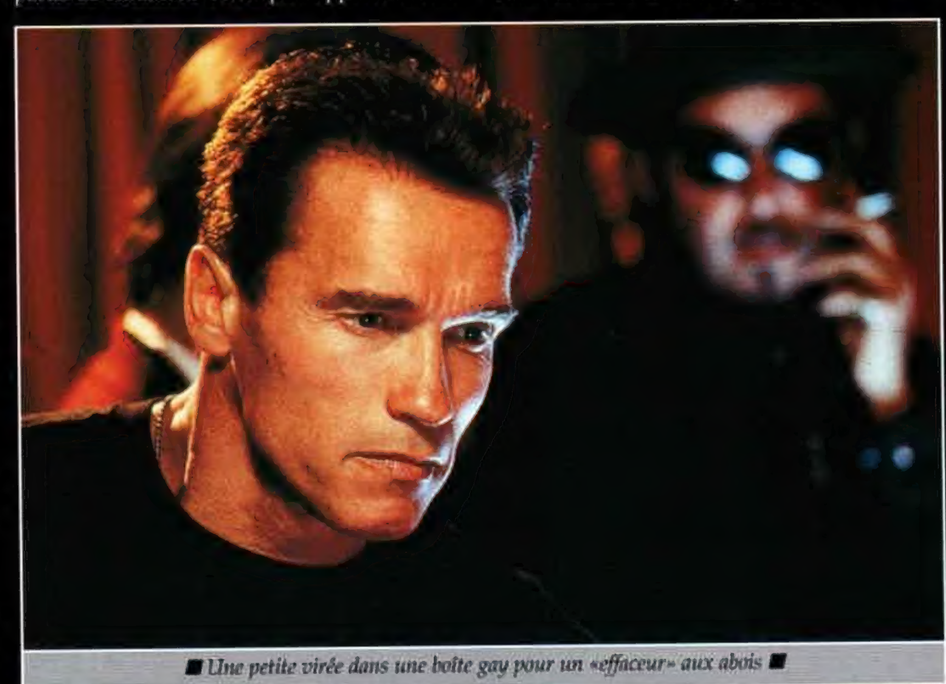
Arnold Schwarzenegger et moi avons commencé par plancher sur un remake de **Captain Blood**, un grand classique avec Errol Flynn. Au bout de quelques mois de travail, nous nous sommes aperçus que la concurrence était rude. Il y avait en chantier **L'Ile aux Pirates** et quelques autres films de pirates qui sont d'ailleurs demeurés à l'état de scripts. Nous avons donc abandonné **Captain Blood**. Arnold et moi nous sommes promis de collaborer dès que possible. Nous nous sommes donc mis en quête d'un scénario. Arnold Schwarzenegger recherchait une histoire bien contemporaine. Quant à moi, je ne voulais pas particulièrement m'engager dans un projet aussi dément que **Mask**, plutôt quelque chose basé sur des faits réels. Généralement, vous avez un scénario et vous recherchez la vedette qui lui convient le mieux. Là, j'avais la star, mais pas de scénario. Celui de **L'Effaceur** correspondait à nos vœux réciproques.

Pourquoi étiez-vous si intéressé, si motivé par le script de *L'Effaceur* ? Vous n'y avez pas seulement vu un blockbuster estival de plus...

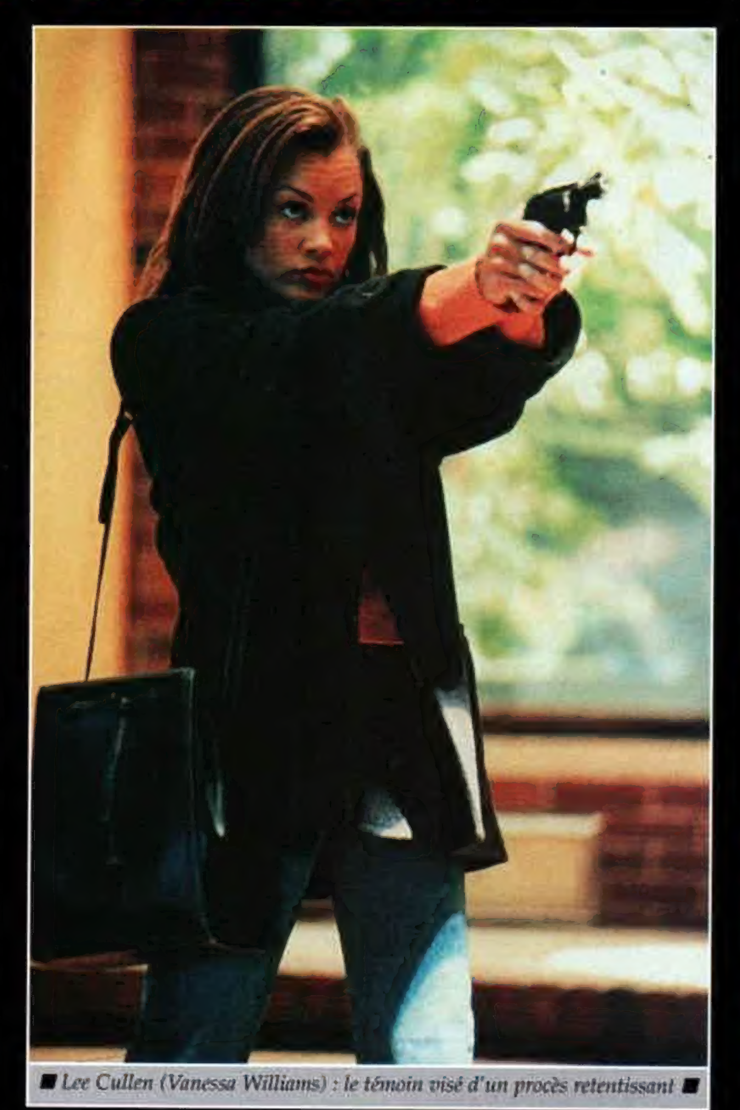
Il y a deux raisons. Le concept d'abord. Le Marshall John Kruger collait parfaitement à Arnold Schwarzenegger. Un personnage sur mesures. Ensuite, le programme de protection des témoins. Un thème fascinant. Quoique réel, c'est un monde fantastique, qui change de tout ce qu'on peut connaître dans le film d'action, de tous les flics, les espions. Aux États-Unis, il existe plus de 14.000 personnes sous haute protection, qui ont changé d'identité, de vie, pour pouvoir témoigner contre des criminels très puissants. Elles ont été comme «effacées». Que nous soyons partis de situations véridiques apporte encore davantage de force, d'efficacité à la fiction. Plus j'avançais dans mes recherches, plus ma fascination grandissait. Il n'est cependant pas facile d'obtenir des informations précises sur les «effaceurs» et le programme de protection des témoins. Et pour cause ; ces gens sont là pour protéger des vies. L'agent fédéral avec qui j'ai travaillé sur le scénario du film pour plus de crédibilité m'a fait promettre de ne jamais me référer directement à lui, de garder top secret son identité. Je peux cependant vous assurer qu'il n'existe personne dans ce service ressemblant trait au trait au personnage d'Arnold Schwarzenegger.

Au générique de *L'Effaceur*, deux noms comptent autant que le vôtre : les deux Arnold, le producteur Kopelson et la méga-star Schwarzenegger. Peut-on se dire «auteur» à part entière avec des ténors pareils à ses côtés ?

Je crois que c'est possible. Bien entendu, je ne suis pas un auteur dans le sens où François Truffaut l'était. **L'Effaceur** est un film hollywoodien à gros budget, avec tout ce que cela implique en organisation, logistique, calendrier de tournage... Si **Mask** correspond plus à ma personnalité, j'ai pu m'exprimer à travers **L'Effaceur**. À **Mask**, j'ai apporté les idées de délire visuel, un Jim Carrey loin d'être une vedette à l'époque des prises de vues... Faire un film d'action avec Arnold Schwarzenegger est une entreprise collective où chacun apporte sa contribution, où les intervenants sont nombreux. Il faut composer avec tout ce monde. Cependant, cela faisait un moment que j'attendais l'opportunité de mettre en œuvre une machinerie pareille avec une star de cette envergure et la possibilité de mêler les effets spéciaux à ■ ■ ■



■ Une petite virée dans une boîte gay pour un «effaceur» aux abois ■



■ Lee Cullen (Vanessa Williams) : le témoin visé d'un procès retentissant ■



■ John Kruger dans le feu de l'action : gare au «rail gun» ! ■

■ ■ ■ l'action pure. Croyez-moi, j'ai aimé tourner **L'Effaceur**, même si ce n'est pas à proprement parler un film d'auteur ! À Hollywood, il faut compter d'abord avec le producteur. Celui de **L'Effaceur**, Arnold Kopelson (1), est un producteur de la vieille école, une sorte de Louis B. Mayer contemporain. Il construit un projet en achetant les droits d'un scénario, en réunissant les comédiens et le réalisateur qu'il juge adéquats, puis en vendant le film à un studio qui se charge de le financer. Indépendant, Arnold Kopelson fait en sorte que l'écrasante machine hollywoodienne travaille pour lui. Un type passionnant.

Tout pur spectacle qu'il soit, *L'Effaceur* dit des choses intéressantes sur les magouilles militaro-financières du Pentagone. De plus, tous les témoins, des gens intègres, protégés dans le passé par John Kruger, sont d'origine étrangère. Par contre, les salauds sont des Américains installés dans les plus hautes sphères du pouvoir...

Le Pentagone dépense des sommes colossales dans la création de nouvelles armes. Beaucoup d'argent est gaspillé ou disparaît dans les recherches. C'est la réalité ; nous n'avons fait que rattacher cette vérité à de sombres histoires de ventes d'arme occultes à l'étranger, à l'instar de L'Irangate. Quant à la nationalité des témoins protégés par John Kruger, elle ne part d'aucune intention politique ou sociale. Nous avons choisi ces gens, qu'ils soient asiatiques, d'Amérique Latine ou italo-américains, parce qu'ils apportent une certaine couleur, une certaine fantaisie à l'histoire. Je n'ai jamais réfléchi aux implications de ces personnages. Il arrive souvent que le processus de création se fabrique avec les tripes sans s'adresser à l'intellect.

Le scénario original de Tony Puryear n'ayant pas été conçu spécialement pour Arnold Schwarzenegger, n'avez-vous pas dû le réécrire de A à Z pour coller davantage à la personnalité de la star ?



■ John Kruger en tenue de «nettoyage» : aussi discret que Fantomas ! ■

Dans le cas d'Arnold Schwarzenegger, un scénario doit être revu de manière à lui convenir, pour qu'il s'y sente à l'aise. De manière également à correspondre à ce que le public attend. Nous ne pouvions pas nous restreindre à des séquences d'action ordinaires, des fusillades comme on en voit dans les séries TV ou de banales poursuites automobiles. Nous avons donc repris le script sans changer l'histoire, mais de façon à y introduire davantage de spectacle, des situations plus folles, parfois délirantes. Le scénario original de **L'Effaceur** offrait plusieurs possibilités. En admettant qu'il soit tombé entre les mains de Robert de Niro, son développement aurait pris une autre direction. Là où Robert de Niro est crédible, Arnold Schwarzenegger ne l'est pas obligatoirement. Et vice-versa. Arnold fait partie des gens crédibles dans les situations extrêmes, élément que nous avons largement exploité dans **L'Effaceur**.

Dans *L'Effaceur*, à l'instar de l'immense majorité des films américains d'action, l'humour s'octroie une place importante. Ne pensez-vous pas que la rigolade et les clins d'œil peuvent détruire un scénario a priori sérieux comme le vôtre ?

Un jeu dangereux, je vous l'accorde, que d'introduire de l'humour dans un film d'action. Mal dosé, l'humour peut ruiner une histoire. Mais j'aime alterner tension et rires. **Freddy III**, **Le Blob** et **Mask** mêlent déjà humour et fantastique. Je trouve ennuyeux, lassant, de mettre en images un scénario uniquement sérieux, ou drôle. Son ton en serait désespérément monocorde. Un film d'action devient prétentieux lorsque vous oubliez la part de comédie, les répliques ironiques, mordantes. Une comédie perdrait aussi de sa drôlerie si on s'abstenait

LA GOMME HUMAINE

Disons-le carrément : **L'Effaceur** sert la soupe à Arnold Schwarzenegger. Un potage cependant bien préparé selon une recette bien connue de toutes les ménagères d'Hollywood : un super-flic bulldozer, des artificiers qui se livrent sans restriction à leur passe-temps favori, des méchants qui ne mégotent pas sur les pactoles prohibés. Et une demoiselle en péril, à savoir la chanteuse Vanessa Williams, ex-Miss Amérique 1984, destituée de son titre pour avoir révélé l'intimité de son anatomie dans *Penthouse*. À elle de se glisser dans les tailleurs stricts de Lee Cullen, cadre à la Cyrez, une importante société d'armement. Elle découvre, à la demande du FBI, que ses patrons magouillent à qui mieux-mieux, en cheville avec la Mafia russe, une organisation capable de débourser 56 millions de dollars dans la transaction. L'objet de cette malversation : un lot important de sulfateuses ultra-sophistiquées, des pétoires électriques plus performantes que les lasers de **La Guerre des Étoiles**. Grâce à un système de visée très rusé, les tromblons révolutionnaires détectent le squelette des cibles, des cœurs qui battent, derrière les murs, les meubles. Sauf derrière les réfrigérateurs : un détail négligé par les scénaristes et le réalisateur. Une broutille. En possession d'une disquette très compromettante pour les huiles de Cyrez et un haut-fonctionnaire de la Maison Blanche, Lee Cullen est la femme à dessouder. Officieusement du moins car, officiellement, le FBI se charge de sa protection en attendant un retentissant procès. Les méchants étant partout, elle ne se fie qu'à John Kruger, la fine fleur des agents du programme de protection des témoins. Un solitaire dont le mentor et supérieur, Robert Deguerin, lui fait un enfant dans le dos, compromis lui aussi dans le trafic. Malgré un savant stratagème pour le pousser à révéler la planque de sa protégée, Kruger flaire l'entourloupe. Increvable, il retrouve Lee Cullen. Évidemment, l'ensemble des flics du pays, les agents du FBI et les vigiles de Cyrez, attendent que le couple en fuite se place dans leur ligne de mire. C'est sans compter sur les ressources de l'Effaceur, lequel met à contribution ses contacts, gommés de la circulation, pour piéger les malfaisants sur les docks de Baltimore...

D'une première séquence très sombre, très **Inspecteur Harry**, à un final pyrotechnique nourri des tirs infaillibles de fusils futuristes, **L'Effaceur** passe par des pirouettes aériennes à la **James Bond**, des cartons homériques, l'explosion de bombes-hérissons... Naze, le blockbuster aurait donné un frère-jumeau au triste **Fair Game**. Réussi dans les limites de ses ambitions, **L'Effaceur** c'est... **L'Effaceur** ! Un polar aux hormones, tantôt dur (cruelle, la façon dont James Caan liquide un témoin féminin sous protection ; gloutons, les crocodiles...) tantôt rigolard (ah, Arnold en gay opportuniste dans un night-club très Village People), tantôt high-tech (l'ordinateur et le décryptage des disquettes y tiennent une place importante)... Bref, tout ce que nécessite un divertissement plein aux as. En dépit de quelques déficiences techniques (deux ou trois plans d'effets spéciaux fleurent bon la transparence façon **Tarzan** âge Johnny Weissmuller), d'invraisemblances outrancières (comment amortir une chute depuis un jet à haute altitude ?), de méchanceté standard de James Caan (qui se croit encore dans **Le Grand Nord** de Christophe Lambert), on s'amuse bien. Au point même de commander un **Effaceur 2** à *Warner Bros*, Arnold Schwarzenegger et Charles Russell.

■ **M.T.** ■

Warner Bros présente Arnold Schwarzenegger dans une production **Arnold Kopelson** *L'EFFACEUR* (*ERASER* - USA - 1996) avec Vanessa Williams - James Caan - James Coburn - Robert Pastolleri - James Cromwell - Danny Nucci - Andy Romano - Patrick Kilpatrick **photographie de** Adam Greenberg **musique de** Alan Silvestri **effets spéciaux de** Industrial Light & Magic - Warner Digital Studios - Steve Johnson **scénario de** Tony Puryar - Walon Green - Michael S. Chernuchin **produit par** Arnold & Anne Kopelson **réalisé par** Charles Russell

7 août 1996 — **1 h 55**

d'y glisser du piquant, du suspense. Réalisé et écrit ainsi, **Mask** serait trop doux, trop gentil. J'ai une règle : l'humour doit provenir des protagonistes. Je leur fais confiance afin que leur seule présence, leurs reparties apportent une certaine distance, une note discrètement comique. Par contre, lorsque vous commencez à bouleverser le script en fonction de l'humour, pour en rajouter à tout prix pensant que vous allez accroître votre audience, vous courez à la catastrophe car vous amenuisez la tension dramatique. Si vous allez trop loin, il en résulte une farce à laquelle le public ne s'identifie pas un seul instant. Et justement, il ne fallait pas pousser l'humour trop loin dans **L'Effaceur** car John Kruger compte parmi les rôles les plus sombres, les plus énigmatiques qu'Arnold Schwarzenegger ait eu à interpréter.

On dénombre une quantité assez considérable de cadavres dans *L'Effaceur*. Cela en fait-il un film violent selon vous ?

Le mot «violence» est très négatif. Dans **L'Effaceur**, tout est dans l'action. Il ne s'agit pas d'un film sanglant ni complaisant. Nous avons beaucoup misé sur les fusils futuristes, des armes qui changent de l'arsenal habituel. Mais elles ne sont pas là pour accentuer la violence. Elles constituent un atout visuel considérable, une source d'excitation. Non seulement ces fusils impressionnent par leur puissance destructrice, mais ils permettent aussi d'envoyer les corps à l'autre bout de la pièce. Du jamais vu. Violent ? Percutant plutôt, car jamais nous ne déversons des litres d'hémoglobine en criblant les victimes de balles. Nous avons mis de la violence dans **L'Effaceur** juste ce qu'il faut pour marquer la sensation de danger, de précarité de la vie. Sans cette prétendue «violence», **L'Effaceur** aurait été un gigantesque gag. De plus, nous sommes dans l'univers de la protection des témoins, un monde où le sentiment de danger est très fort. Je tenais à le restituer à l'écran.

Parlez-nous de l'une des stars du film, ce fusil électrique à la phénoménale puissance. Existe-t-il vraiment, ne serait-ce qu'au stade expérimental ?

Cette arme, le «rail gun», existe réellement, mais dans un format nettement plus important. Muni d'un système de visée à rayons x, elle n'équipe encore qu'un tout petit nombre de blindés et de navires de guerre. Hyper-sophistiquée, elle peut percer un mur de ciment d'un mètre d'épaisseur, dégommer un canari à cent mètres avec une précision infaillible. Pour les besoins du film, nous avons imaginé qu'un fabriquant réussissait à en faire une version portable, type fusil d'assaut. Nous avons mené des recherches minutieuses qui nous ont convaincus que c'était réalisable, sans doute dans un proche avenir. De plus, les véritables «rail guns» ne fonctionnent pas à l'électricité comme les nôtres !



■ *Beller (James Coburn) : le big boss de L'Effaceur* ■



■ *Robert Deguerin (James Caan) : mentor de John Kruger... et traître* ■

Dans l'une des scènes les plus dingues, John Kruger, tel James Bond dans *GoldenEye*, saute d'un avion, joue les torpilles humaines et rattrape son parachute en vol. Un peu fort de coffrage, non ?

C'est la séquence la plus démente du film, la préférée du public américain. Avec une star de la dimension d'Arnold Schwarzenegger, vous vous devez de concocter des scènes de ce genre, du jamais vu. Il existe dans toute l'histoire du cinéma des séquences aériennes très impressionnantes. J'ai tout fait, Arnold aussi d'ailleurs, afin que celle de **L'Effaceur** les surpasse. Vous pensez qu'elle ressemble à la chute de Pierce Brosnan dans le vide avant qu'il ne reprenne les commandes de l'avion, lors du dernier **James Bond** ? N'aimant pas **GoldenEye**, c'était certainement la dernière chose que j'aurais essayé d'imiter. Nous avons simplement cherché l'inédit, le grand spectacle et les poussées d'adrénaline, en y ajoutant des détails réalistes comme Arnold qui se prend dans le parachute. Le tournage de ces quelques minutes m'a donné bien du fil à retordre. Le passage avec les crocodiles aussi. Dans le scénario original, il n'existait pas : il y avait simplement une fusillade dans un zoo, rien de particulièrement motivant à filmer. C'est en réfléchissant à une idée originale que j'ai pensé à «La Maison des Reptiles» du zoo de New York. Idéal pour redonner de la vigueur à l'action. L'explosion de l'aquarium et l'attaque des gros reptiles m'ont été dictées par mon goût pour le fantastique ! Nous avons utilisé des marionnettes, de véritables crocodiles et des images de synthèse. J'espérais pouvoir placer dans le même plan de vrais animaux et les «crocodiles robots». Impossible à cause des crocodiles vivants ; ils attaquaient les faux, les défiant pour leur livrer ■ ■ ■

LA GRANDE POMMADE

Cinéaste et star peuvent être à couteaux tirés dans la même galère. Ce n'est manifestement pas le cas de Charles Russell et d'Arnold Schwarzenegger...


■ Schwarzie, Arnold Kopelson & Charles Russell : les 3 Stooges de l'espionnage ! ■

«*La plupart du temps, le réalisateur cherche à extirper toujours plus d'énergie de ses acteurs. Avec Arnold Schwarzenegger, ce n'est pas nécessaire. Il déborde sans cesse d'énergie, d'enthousiasme. Un atout précieux, surtout pour un film essentiellement tourné de nuit. Arnold Schwarzenegger a lui-même accompli la majorité de ses cascades. Une attitude à la fois courageuse et nécessaire. Comment voulez-vous trouver une doublure de sa stature ?*» Pas évident, Monsieur Charles Russell. Effectivement, lorsque John Kruger saute dans le vide, c'est bien Arnold Schwarzenegger à l'écran. Une opération risquée, montée sur le gigantesque plateau 16 des studios *Warner*. Sujet au vertige, le réalisateur assiste donc au saut de l'ange de sa star, une chute d'un peu plus de vingt mètres depuis le fuselage d'un jet spécialement hissé à cette hauteur. «*Arnold était suspendu à un harnachement particulier, un «thunder rig» utilisé par les cascadeurs professionnels. Ce dispositif permet de simuler les effets d'une chute. À mi-parcours, Arnold a effectué un saut arrière impeccable. Une prise ne suffisant pas, nous avons dû lui demander de répéter six fois la séquence, essentiellement à cause d'un souffle trop fort. C'est la première fois qu'un comédien effectue ce genre de cascade. À moins de partager le niveau athlétique d'Arnold Schwarzenegger, il serait suicidaire de s'y essayer*». Des effets spéciaux optiques ajoutés en post-production et des ventilateurs complètent des images plus spectaculaires encore, à deux plans ratés près, que les sauts de Keanu Reeves et Patrick Swayze dans **Point Break**. «*Arnold est effectivement très fort, mais il ne faut pas perdre de vue qu'il est un être humain et non Superman. Il en va de ma responsabilité de veiller à une sécurité maximale. Pourquoi Arnold prend-il des risques pareils ? Parce qu'il essaie de plaire à son public avec beaucoup de sincérité*». Une dévotion à donner des cauchemars aux assureurs.

Au-delà des cascades et des effets spéciaux qui vont avec, Arnold Schwarzenegger incarne un personnage dans **L'Effaceur**, le Marshall John Kruger. Le frère jumeau du Harry Tasker de **True Lies** ? L'Autrichien fumeur de barreaux de chaise réfute la parenté. «*Harry Tasker et John Kruger sont très différents l'un de l'autre. En plus de son travail d'espion, Harry Tasker mène une vie de famille, revit une histoire d'amour avec sa femme, tandis que John Kruger n'a qu'une existence, purement professionnelle. C'est quelqu'un de très concentré, entraîné à la perfection. Un solitaire également. Sa compagne ayant été tuée, il se dévoue corps et âme à sa tâche, faisant tout ce qui est humainement possible pour protéger les témoins*». Et la star d'avouer que les menaces de mort qui planèrent sur son épouse, héritière du clan Kennedy, l'ont particulièrement motivé dans l'interprétation de John Kruger. Plus encore que le généreux cachet encaissé, la bagatelle de vingt millions de dollars. «*J'en ai vraiment plus que marre d'entendre une certaine presse me condamner sous prétexte que je coûte cher. Dans ce métier, les comédiens sont payés en fonction des gains qu'ils rapportent. Si l'investissement des studios et des producteurs n'aboutissait pas à des bénéfices, je ne serais pas aussi bien rétribué. Quant au prétendu dépassement de budget sur* ***L'Effaceur****, c'est entièrement faux. À l'exception de* ***True Lies*** *et* ***Terminator 2****, je n'ai jamais été impliqué sur des films qui ont connu ce genre de désagréments. Certains journalistes répercutent les rumeurs les plus malveillantes, non-fondées, uniquement dans le but d'en extraire des articles mensongers à polémique*». Des accusations en accord avec les propos de Charles Russell. Solidaires les hommes. Pour cause, ils s'entendent comme cochons en foire, comme cul et chemise. D'ailleurs, Arnold ne se lasse pas de vanter les mérites du réalisateur de **L'Effaceur**. «*Je vais vous dire pourquoi j'apprécie tant le travail à ses côtés : il réfléchit beaucoup, il garde toujours son sang-froid. J'ai côtoyé quelques-uns des meilleurs cinéastes d'Hollywood et je peux vous certifier qu'ils perdent souvent leur calme, qu'ils sortent de leurs gonds lorsque les problèmes surviennent. Malgré les fortes pressions, les écrasantes dimensions du projet, Charles reste d'humeur égale, ne s'emporte jamais*». Une sérénité que ne partagent pas John McTiernan et James Cameron, plus «nerveux» quand s'amoncellent les nuages noirs. Du calme, du sang-froid, il en faut dans le processus de fabrication d'une production comme **L'Effaceur**, surtout qu'à deux semaines de la sortie américaine, 90 plans d'effets spéciaux optiques manquaient encore à l'appel. Deux semaines pendant lesquelles il ne s'agissait pas de céder à la panique !

■ M.T. ■

■ ■ ■ bataille. Les dresseurs ne sont jamais parvenus à les calmer !

Que répondez-vous aux rumeurs qui continuent à circuler concernant *L'Effaceur*, son budget inflationniste, ses graves accidents sur le tournage, son problème au niveau de l'écriture du scénario ?

Étrange que la presse veuille toujours publier des histoires croustillantes concernant les gros films hollywoodiens. Des quotidiens ont annoncé que les doublures d'Arnold Schwarzenegger, de Vanessa Williams et de James Caan s'étaient grièvement blessées. Ah bon ? Le doigt cassé de la cascadeuse, remplaçante de Vanessa Williams, fut l'accident le plus grave auquel nous avons été confronté. N'ayant rien de bien excitant à se mettre sous la dent, le *Los Angeles Times* a inventé de toutes pièces un tissu de mensonges. Pas étonnant de la part de pseudo-journalistes qui passent leur temps à tirer sur toutes les célébrités, les vedettes de cinéma comme les hommes politiques. D'autres journaux prétendent aussi que nous avons dépassé de plus de trente millions dollars notre budget. J'ignore d'où ils tiennent l'information, mais **L'Effaceur** est revenu à 70 millions de dollars, pas à 105, un chiffre ridiculement élevé. Nous étions même 10 % en-deçà de la somme allouée ! J'ai également lu que nous avions rencontré de gros problèmes dans l'écriture du scénario. Rien de notable ; il s'agissait des retouches habituelles (2) dont n'importe quel réalisateur ou producteur de film d'action vous dirait qu'elles sont nécessaires pour s'adapter à l'agenda, aux conditions matérielles sur le plateau. Un gros budget avec Arnold Schwarzenegger, c'est une cible facile pour tous les journalistes mal intentionnés et dénués de la moindre imagination. Un film pareil, la presse l'observe au microscope, surtout aux États-Unis.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■


■ *Une petite randonnée au zoo de New York qui tourne au safari africain !* ■

(1) **Seven**, **Le Fugitif**, **Platoon**, **Chute Libre**, **Alerte !** sont quelques-uns des films produits par Arnold Kopelson, actuellement l'une des personnalités les plus influentes d'Hollywood.

(2) Sur le manuscrit de Tony Puryar, le premier Afro-américain à écrire un film d'action pour un grand studio hollywoodien, ont travaillé Walon Green (**La Horde Sauvage**, **RoboCop 2**), Frank Darabont (réalisateur des **Évadés** et scénariste notamment de **Freddy 3**), William Wisher (**Terminator 2**) et un certain Michael S. Chernuchin mentionné sous l'appellation «contribution au sujet original».



■ L'effaceur John Kruger et sa protégée Lee Cullen : une tendre accolade pour se remettre des émotions fortes ■



Un petit pèlerinage sur le ring de ses débuts pour une vedette en mal de reconnaissance...

■ Christopher Dubois (Jean-Claude Van Damme) : l'aventurier du Dragon Noir ■

Le Grand Tournoi

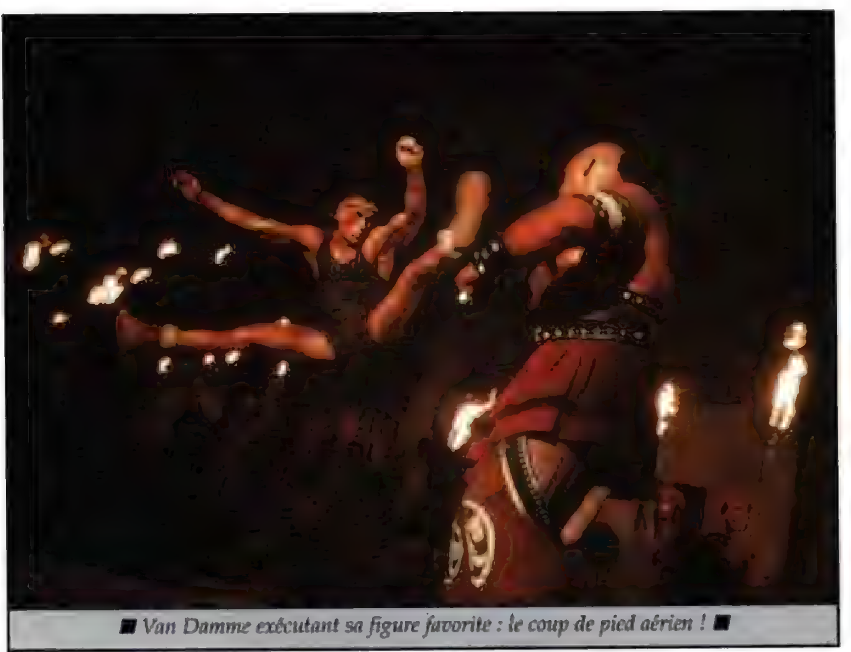
Le deuxième Van Damme de l'année après MORT SUBITE. Un film 100 % Van Damme d'ailleurs, présent partout au générique, assurant toutes les fonctions de cette ambitieuse saga d'arts martiaux et d'aventure, une sorte de BLOODSPORT à la puissance 100. Plus de combattants, plus de muscle, plus de plaies et bosses, davantage de pellicule consacrée aux bastons...Van Damme met toute la gomme et joue les valeurs sûres. Une sorte de retour aux sources donc, pour une vedette en attente de nouvelles expériences, de nouveaux cinéastes, Chinois de Hong Kong si possible. Une vedette qui aimerait bien qu'on l'apprécie pour autre chose que ses muscles, son coup de savate et ses antécédents cinématographiques. En bref, qui aimerait bien remettre le compteur à zéro.

Ce jour-là, Van Damme était d'humeur primesautière. D'humeur à sortir quelques plaisanteries. À l'interlocuteur qui le taquine discrètement sur sa Ceinture Noire, le Belge répond : «*Ceinture Noire ? Non, je porte une ceinture de cuir, une Versace !*». Pour le prouver, il remonte son sweet-shirt et expose la marchandise, la ceinture estampillée du grand couturier italien. Inutile d'insister sur un combat virtuel contre un as des arts martiaux, histoire de vérifier la puissance de son uppercut et la souplesse de son jeu de jambes. Entre irritation et hilarité, Van Damme répond : «*Je cours trop vite !*». Question suivante... Demandez-lui ce que le succès lui apporte de positif et il vous envoie «*la superficie de ma caravane sur le tournage*». Pour quelqu'un qui a partagé de minuscules loges avec des balèzes bâtis comme des armoires normandes sur ses premiers films, c'est effectivement une grande satisfaction. Demandez-lui encore si, en bon Belge, l'interprétation de Tintin le tente, et il ironise. «*Moi Tintin ? Je suis un peu trop baraqué pour ça, non ? Je pense que le rôle du Capitaine Haddock me conviendrait mieux !*». Vautré dans un douillet canapé d une des plus belles suites de l'hôtel George V, Van Damme reçoit la presse. Plutôt chaleureux cette fois, sympathique même, mais visiblement fatigué par les sempiternelles questions sur les secrets de sa forme, la nécessité d'un régime à base de fibres et tutti quanti. S'il y a un sujet récurrent sur lequel il aime à s'étendre, c'est bien la compétition entre Arnold Schwarzenegger, Sylvester Stallone et lui. «*J'ai 35 ans, Schwarzie et Sly en ont presque 50*». Et le réalisateur-producteur-scénariste-star du **Grand Tournoi** de souligner que le temps travaille pour lui, qu'une admission à l'hospice guette presque ses faramineux rivaux. Sûr de lui, Van Damme attend son heure, à savoir l'explosion au box-office nord américain du plafond des 35 millions où il végète depuis une décade.

Serein néanmoins le père Van Damme. À moins que le journaliste félon ne l'attaque sur les canards boiteux de sa filmographie. «***Streetfighter** ? Pourquoi en parler ? Tournons la page. À première vue, le scénario n'était pas terrible mais le cachet très persuasif. J'ai d'ailleurs accepté le projet pour cette raison. Je reconnais que **Streetfighter** n'est pas vraiment ce qu'on appelle un chef-d'œuvre. Reste qu'il a rapporté beaucoup, vraiment beaucoup d'argent*». Dans les 130 millions de dollars sur les quatre continents, rien qu'en salles. Ça force quelque part le respect, côté trésorerie. Moins chanceux mais nettement supérieur : **Mort Subite**. Une raclée cinglante aux États-Unis après le succès de **TimeCop**. «*Très difficile de deviner ce que le public aimera demain. Si **Mort Subite** s'est pris une veste aux États-Unis, c'est à cause de sa date de sortie, en plein dans les fêtes de fin d'année ; la concurrence était rude. Mais **Mort Subite** fait un malheur en Europe, il pulvérise des records*». Vraiment Jean-Claude ? Des records d'absentéisme plutôt. Ces propos, tenus dans le magazine américain *Cinescape*, ne traduisent pas la réalité ; **Mort Subite** promène l'étiquette «Bide Soudain» partout, ou presque, où il se montre. Heureusement, quelques mois plus tard, **Le Grand Tournoi** remet Van Damme en selle.

Ce qui n'a pas été le cas pour **Chasse à L'Homme**, un titre que le Belge aurait tendance à occulter. L'ingrat. «*Ah oui, le scénario posait problème avant même que les prises de vues ne commencent. Personne ne l'ignorait, y compris John Woo. Mais il tenait impérativement à tourner le plus rapidement possible, à ne pas perdre le contact avec les responsables d'Universal. Je l'avais pourtant prévenu en lui demandant de prendre son temps, de travailler le scénario. C'est ça son problème : les histoires, autant celle de **Chasse à l'Homme** que celle de **Broken Arrow**, bien que les images soient toujours superbes. J'ai suivi une fois John Woo, simplement parce que je l'adorais*».

Sur **Chasse à l'Homme**, Van Damme ne tient guère à s'étendre davantage. D'abord parce que le film, dont il attendait monts et merveilles, ne l'installe pas aussi haut que ■ ■ ■


■ Van Damme exécutant sa figure favorite : le coup de pied aérien ! ■

■ ■ ■ prévu sur le podium des ténors de l'action. Ensuite parce que l'entente officielle avec le réalisateur de **The Killer**, genre «exxxxxcellente mon bon monsieur» dans les interviews promo et les brochures de presse, dissimule mal des désaccords profonds *«John Woo ? Non, je ne souhaite jamais remettre le couvert avec lui»*. Et dire que les deux hommes se congratulaient mutuellement à l'époque. «Frères» ils étaient alors. Ils ne le sont plus guère.

Les réalisateurs de Hong Kong, Van Damme leur voue tout de même un culte ardent. Au point de les collectionner. John Woo pour commencer. Suivent Ringo Lam et Tsui Hark. *«Ces gens font des films fantastiques, incroyablement spectaculaires avec de petits moyens. Ils sont très en avance sur le cinéma d'action américain. Mais ce n'est pas facile de les convaincre de s'exiler à Hollywood. Surtout Tsui Hark. Joel Silver, Francis Coppola et Oliver Stone ont essayé. En vain ! J'ai mis des années à gagner la confiance de Tsui Hark et de Ringo Lam. Ringo Lam, c'est le Martin Scorsese asiatique»*. Généreuse promotion pour un habile artisan dont les réussites (**Dragon from Russia**, **City on Fire**) n'atteignent pas, loin s'en faut, le niveau des chefs-d'œuvre de Tsui Hark et John Woo. Van Damme persiste néanmoins dans la dithyrambe. **The Exchange** (anciennement **Bloodstone** et **Frenchman**), cette histoire d'un soldât enquêtant sur la mort de son frère assassiné par la Mafia russe, il le défend à mort. Et soutient plus son «asian director» que les acteurs à ses côtés : Natasha Henstridge, **La Mutante** en chair et en os, et Jean-Hugues Anglade.

*«Ringo Lam m'a dirigé comme personne, excepté Peter Hyams pour **TimeCop** et **Mort Subite**. Avant d'entamer **The Exchange**, il a visionné l'intégralité de ma filmographie. Sa conclusion était simple : «Tu as du talent, du charisme, mais tu n'as pas eu la possibilité de le prouver dans ces petits films aux scripts simplistes. Je comprends que ce soit dur pour un acteur de bien jouer quand il n'y a aucune exigence autour de lui». Nous avons passé un mois ensemble, à discuter de tout. De vin, de femme, d'art. Il a obtenu de moi ce qu'il recherchait, quelque chose qui vienne de l'intérieur et qui se traduit par l'intensité du regard, les émotions puisées au plus profond de soi. Il m'a beaucoup appris professionnellement parlant. Ringo Lam m'a également redonné goût à la vie à un moment où je connaissais de sérieux problèmes familiaux»*. Et Van Damme de s'enthousiasmer en claquant des mains, de prendre à son compte quelques critiques du cinéaste chinois, pas tendre avec son prédécesseur. *«Selon Ringo Lam, John Woo est le plus fort pour l'action, la façon de saisir une arme, de plonger à terre. Mon expérience sur **Chasse à l'Homme** lui donne parfaitement raison. Ringo Lam est meilleur que John Woo dans la mesure où il se consacre à ses scripts. Dans **The Exchange**, qui est une sorte de croisement entre **Seven** et **French Connection**, vous me verrez réellement progresser en tant qu'acteur. J'ai passé un temps considérable dans les salles de gymnastique. Désormais, je consacre une grande partie de ce temps à améliorer mon jeu, avec des professeurs d'art dramatique, des professeurs de diction. Chaque film marque une étape dans votre évolution, qu'elle soit positive ou négative. Tout dépend du réalisateur. Si vous passez d'Oliver Stone à quelqu'un de moindre envergure, vous perdrez beaucoup. Par contre, à l'image de Tom Cruise, si vous passez de **Cocktail** à **Né un 4 Juillet**, vous vous direz : qu'est-ce qui s'est passé ? Le comédien reste physiquement le même, mais le metteur en scène fait toute la différence. Un bon cinéaste n'enchaînera pas sur la scène suivante tant qu'il ne se montrera pas satisfait de celle que vous tournez»*. Voilà qui apporte de l'eau au moulin des persifleurs, lesquels prétendent que si Van Damme avait croisé un bon réalisateur, sa carrière n'aurait jamais dépassé une première bobine de rushes ! Pas sympa du tout.


■ Entraînement au Muay Thaï : le meilleur des apprentissages pour Christopher Dubois ■


■ Khan (Abdel Qissi) : représentant sadique de la Mongolie ! ■


■ Christopher Dubois : clown et acrobate dans les rues de New York ■


■ À gauche, le combattant turc (Azdine Nouri), l'un des plus robustes ■

LA FUREUR DU BELGE !

Il avait pourtant promis, Van Damme. Les arts martiaux, le kickboxing, c'est fini. Du passé enterré sous des couches de **TimeCop**, d'**Universal Soldier** et de **StreetFighter** ! De la baston tout juste bonne à servir de rampe de lancement à une carrière plus noble. Mais le naturel revient toujours au galop. Et Van Damme, même s'il ne l'avoue pas franchement, le sait parfaitement : sa popularité n'a jamais été aussi grande qu'au temps où il exposait ses pectoraux pour mettre la pâtée aux méchants. Élémentaire. Et puis, il aime ça : cogner, recevoir des coups, les rendre au centuple...

Revenir à ses premières amours d'accord, à condition que la mariée ait une dot plus reluisante. Plus question de bricoler des **Bloodsport**, des **Kickboxer**, des **Full Contact**, avec des trousseaux mal garnis. Aujourd'hui, star consacrée, bon an mal an, Van Damme se donne les moyens de boucler la boucle, de mettre en œuvre son «Ben-Hur des arts martiaux», le film définitif dans ce domaine, celui qui rendra vert de jalousie les kickboxers du marché vidéo, de Don «The Dragon» Wilson à Gary Daniels. Ce film : **Le Grand Tournoi**, une mini-fresque qu'il dicte à quelques scénaristes aussi obéissants que le cinéaste Paul Mones (**Innocents et Coupables**), ce vieux briscard de Gene Quintano (les deux **Allan Quatermain**, deux **Police Academy**, **Mort Subite**) et même, officieusement, Steven de Souza (réalisateur de **StreetFighter** et «script doctor» reconnu). Ne manque plus que son pote Sheldon Lettich (**Full Contact**, **Double Impact**) ! Du personnel hétéroclite pour une très linéaire aventure qui débute en 1925 dans les rues d'un quartier populaire de New York. Là, acrobate maquillé comme un clown, Christopher Dubois protège une bande d'orphelins de la faune locale. Après que ceux-ci ont soulagé la Mafia d'une mallette pleine d'oseille, le temps se couvre. Pourchassé par les flics et la pègre, Dubois se réfugie dans un cargo en partance pour l'Extrême Orient. La croisière n'est pas de tout repos car les marins le torturent, l'enchaînent, le réduisent à l'esclavage... Mauvaise passe dont le tirent Lord Dobbs et ses pirates, trafiquants d'armes rustiques. Pas des enfants de chœur non plus : Dubois est vendu à une tribu thaï, adepte du Muay Thai. Six mois après, le captif se bat dans des tournois clandestins. Il voit néanmoins plus grand en se glissant parmi les concurrents du Ghang-Gheng, une compétition ancestrale réunissant des champions en provenance des quatre coins du monde. Récompense pour le gagnant : le mythique Dragon d'Or que Lord Dobbs et son lieutenant envisagent de voler pendant que Dubois se frite avec le féroce Khan...

Le Grand Tournoi, c'est un feuilleton d'un autre âge, entre le sérial des années 30 et **Mortal Kombat**. Du cinéma probablement archaïque, primitif, squatté par les seules hormones mâles (prétendre que l'unique rôle féminin est sacrifié tient de l'euphémisme), ultra-balisé dans son déroulement, ultra-manichéen, d'un exotisme désuet... Mais ça marche, ça se laisse voir tranquillement, paresseusement, comme on feuillette une antique bande dessinée un peu jaunie, aux pages cassantes.

Techniquement secondé par le chevronné Peter MacDonald (spécialiste du réglage de la scène d'action et réalisateur-remplaçant sur **Rambo III**), Van Damme tire les marrons du feu. Évidemment, il ne rate pas une occasion de se cadrer dans des positions aussi savantes qu'avantageuses, donne à son papa Eugene Van Varenberg le titre de producteur associé, se fait plaisir en se grimant en vieillard narrateur et en clown échassier, exhume le Tong Po de **Kickboxer** dans un emploi jumeau de sadique mongol... Mais, comparé à Steven Seagal et l'écologie faisandée de son **Terrain Miné**, il marque des points, accumule les empoignades pittoresques, rodées selon une technique éprouvée. Rien à dire sur ce plan. **Le Grand Tournoi** va droit à l'essentiel, élimine la couenne du récit, ne laisse pas le temps à la jolie Janet Gunn d'en placer une, remplit la panse des affamés de bastons. Ils en sortiront repus, rassasiés.

■ M.T. ■

Métropolitan Filmexport présente Jean-Claude Van Damme et Roger Moore dans une production **MDP Worldwide** *LE GRAND TOURNOI (THE QUEST* - USA - 1995) avec James Remar - Janet Gunn - Jack McGee - Aki Aleong - Abdel Qissi (anciennement Michel Qissi) - Louis Mandylor - Peter Wong - Chang Ping Peng Chaplin **photographie de** David Gribble **musique de** Randy Edelman **scénario de** Paul Mones & Gene Quintano d'après une histoire de Jean-Claude Van Damme **produit par** Moshe Diamant **réalisé par** Jean-Claude Van Damme

24 juillet 1996 — **1 h 35**



«Si j'ai fortement apprécié le travail avec Ringo Lam sur ***The Exchange***, le maître des maîtres demeure Tsui Hark. Un génie». Authentique pour qui connaît **Peking Opera Blues**, **Shangaï Blues**, **The Lovers**, **Le Syndicat du Crime 3**, **The Blade**, **Zu : Warriors from the Magic Mountain**... Un palmarès impressionnant. «*Cinq ans, j'ai mis cinq ans à le convaincre de travailler avec moi, à raison de deux ou trois séjours par an à Hong Kong. Je suis toujours resté très humble, attentif à sa façon de penser. Il ne faut jamais, par exemple, le complimenter de cette manière : «J'adore ton film». Il le prendra pour une injure. Culturellement, le compliment signifie pour lui, si vous êtes producteur ou acteur, que vous souhaitez qu'il retourne ce film, exactement dans le même style. Or Tsui Hark déteste refaire ce qu'il a déjà fait. Réellement quelqu'un de très intelligent, de très exigeant. Il n'a accepté ma proposition qu'après avoir parlé avec Ringo Lam. Ringo et Tsui Hark ont conjointement réalisé* ***Double Dragon*** *pour Jackie Chan. Avant, je ne représentais rien pour lui, sinon un très mauvais comédien. Ringo lui a tout expliqué. Tsui Hark est un cinglé de cinéma au sens propre. Si vous ne faites pas les choses dans les temps, il vous vire immédiatement du plateau. Il parle si vite aux acteurs, aux techniciens, que ceux-ci ne comprennent jamais tout. D'où la nécessité d'une sorte d'interprète-médiateur pour éviter qu'il ne se mette en colère, ce qui lui arrive souvent. Un dingue vraiment ! Il ne dort jamais. Il s'accorde uniquement de temps à autre des petites siestes d'une vingtaine de minutes, improvisées n'importe où et dans des positions invraisemblables. Accroupi sur une chaise, par exemple ! Je l'adore. En plus, il a demandé à Ringo Lam de me préparer en douce à son film sans que je n'en sache rien sur le plateau de* ***The Exchange***». Manifestement, ce Ringo a trouvé sa Sheila.

The Exchange : une étape vers **The Colony**, titre provisoire, que Tsui Hark s'apprête à tourner à Londres, Amsterdam, Paris, Nice et en Grèce. Le parcours balisé d'un espion, car **The Colony** traite d'espionnage sur un mode proche de la série ***Le Prisonnier***. Le rôle de Van Damme : un Français au service de la CIA qui, après une bourde terrible, est retenu sur une île paradisiaque. Le Village du numéro 7 en somme, doté d'un confort quatre étoiles, à savoir *CNN* et prostituées si besoin est. Dans cette prison dorée, chaque espion en surveille un autre. Chaque tentative d'évasion se termine par la mort du fugitif ou de son chaperon. Là où d'autres vivent paisiblement en jouant aux échecs et au golf, Van Damme ne songe qu'à mettre les bouts car un terroriste rancunier menace de tuer sa fiancée enceinte. Lorsqu'il parvient enfin à prendre la clef des champs, il est harcelé sur tous les fronts. Par la CIA, le FBI, la police et le terroriste revanchard. «*Un scénario vraiment inhabituel. Tsui Hark en est tombé amoureux. Il a tenu à me réinventer à l'écran, à changer totalement la manière de me mouvoir dans les séquences d'action. Trois de ses collaborateurs sont d'ailleurs venus de Hong Kong dans ce but. Le ton de* ***The Colony*** *sera très sombre, très dur. Quant à mon personnage, Tsui Hark le dépeint comme un héros de bande dessinée. J'ignore si le film sera un bide ou une réussite. Au moins, j'aurai travaillé une fois dans ma vie avec Tsui Hark !*». Ce n'est plus de l'amour, c'est de la rage. Rage comme **La Rage du Tigre** dont **The Blade**, l'un des derniers Tsui Hark, est le remake inavoué. Van Damme ne l'a pas encore visionné et se ne lasse pas d'écouter la description de sauvages combats à l'arme blanche dans une confusion saignante, à un contre vingt. Largement de quoi nourrir son impatience. ■ ■ ■

■ *Dubois, Lord Dobbs, Maxie Devine et Carrie Newlin : la route de la Cité Perdue* ■

le grand tournoi

■■■ John Woo, Ringo Lam, Tsui Hark : les cinéastes de Hong Kong commencent à se bousculer dans la filmographie de Van Damme. Ne manquait plus, dans un registre radicalement différent, que Zhang Yimou s'intéresse à son cas. Véridique, il s'agit bien du cinéaste d'**Épouses et Concubines** et de **Qiu-Ju, une Femme Chinoise**. *«Son script raconte l'histoire d'amour entre une Chinoise de Shangaï et un Français que je pourrais interpréter dans quelques mois».* Au conditionnel donc. Van Damme ne préfère pas trop s'avancer sur ce projet surprenant car, des projets justement, il en a palpés plus d'un. *«Je cherche toujours un grand rôle épique. J'ai malheureusement dû abandonner des opportunités comme* ***D'Artagnan*** *et* ***La Voie Royale*** *d'après André Malraux. Des producteurs m'ont également proposé de succéder à Christophe Lambert dans un* ***Greystoke II.*** *Mais je ne m'imagine pas à moitié à poil, faisant le pitre une banane à la main et sautant de liane en liane. Je ne cours pas après les clichés. Et Tarzan a fait l'objet de tant de films. Je ne suis pas certain que l'on atteigne un jour le niveau de Johnny Weismuller !».* L'acteur avoue que sa préférence va plutôt à Oliver Stone, Adrian Lyne, Tony Scott et Alan Parker qu'à des loopings entre les baobabs. *«S'ils m'appellent, je fonce ! Jusque là, ces cinéastes me regardaient un peu de haut. Je les comprends car ils ne me connaissaient qu'à travers des films comme* ***Bloodsport, Double Impact*** *et* ***Kickboxer****. Pour eux, j'étais juste capable de botter le cul des méchants ! Maintenant, les choses évoluent dans le bon sens. Je suis libre comme l'air pour la première fois de ma carrière, j'arrive au terme de tous mes contrats, y compris ceux qui se sont revendus d'un studio à une banque depuis mon temps chez* Cannon. *Je peux enfin considérer les propositions de producteurs aussi influents que Joel Silver, Arnon Milchan et Joe Roth. Des gros poissons qui vous invitent autour d'une table, à discuter avec des réalisateurs aussi importants que Roland Joffé et Roman Polanski».* Des pointures. Plus modestement, Jean-Claude Van Damme se prête à des exercices moins ambitieux. Une participation récente de vedette invitée au populaire sitcom ***Friends*** dont les héroïnes, Jennifer Aniston et Courteney Cox, voient en lui l'homme idéal, l'incarnation de tous leurs fantasmes. Voilà qui caresse son ego masculin dans le sens du poil.

■ Dubois enchaîné, réduit à l'esclavage par l'équipage turc d'un cargo insalubre ■

Pour l'heure, se prélassant toujours dans un moelleux divan du George V, Van Damme cause du **Grand Tournoi**, un film dont il tient à peu près toutes les commandes. Un projet qu'il porte aussi à bout de bras depuis des années. *«Son financement fut une aventure à lui tout seul car je voulais impérativement que ce soit une production indépendante, de manière à garder un contrôle créatif sur tous les aspects de la production. Pendant quatre ans, nous avons travaillé dur pour réunir les 25 millions de dollars nécessaires, uniquement en pré-ventes auprès des distributeurs du monde entier. Pas facile. Il a fallu que je revoie mes ambitions à la baisse sur le script, que je réduise les lieux de tournage».* Dans une version antérieure, **Le Grand Tournoi** s'installait dans la France de 1860 et flirtait avec l'aventure à la Alexandre Dumas. Onéreux. *«Au départ, j'ai également envisagé de présenter tous les concurrents, un à un, dans leur pays d'origine. Impossible ; ces séquences auraient nécessité une rallonge considérable. Je me suis donc considérablement limité. Dans le scénario original, on voyait ainsi le Turc chez lui, non loin d'un minaret, portant un âne sur ses épaules. J'aurais aussi bien aimé, dans le combat final, passer du visage de deux petits Chinois à ceux des enfants que Christopher Dubois, mon personnage, laisse à New York, ceci grâce à un morphing. Trop cher, comme le bateau à bord duquel le héros doit fuir la police. Je voulais un paquebot !».* Exit le paquebot au profit d'un petit cargo crasseux, rouillé. Du faste, de l'exotisme, il en reste



■ Élégance rétro pour un Van Damme dans son élément : la baston ■

ROGER MOORE : ironiquement vôtre !

Depuis son départ des services secrets de sa Majesté, en 1985 avec DANGEREUSEMENT VÔTRE, Roger Moore n'avait guère fait parler de lui. À la demande de Van Damme, le troisième 007 reprend du service, sur le dos d'une ingrate Couronne britannique...

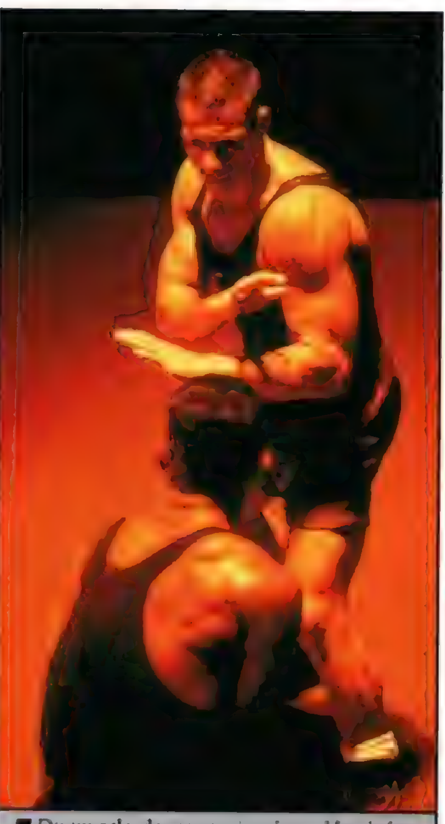
Ridé comme une pomme reinette, les yeux pétillant de malice, Roger Moore est Lord Dobbs dans **Le Grand Tournoi**. Une sympathique fripouille écumant les mers de Chine dans une jonque bourrée de malandrins. La piraterie : une façon d'arrondir les fins de mois pour cet ancien officier de la Royal Navy déçu du traitement des retraités.
Le rôle de Lord Dobbs, Van Damme le propose à un ex-007 quasiment retiré de toute activité cinématographique. Ambassadeur de l'UNICEF dans le but de rassembler des fonds pour les enfants défavorisés, Roger Moore cède sans trop se faire prier aux avances de Jean-Claude Van Damme sur la piste d'un méchant plutôt gentil. *«Il prétend que je suis le héros de son enfance. Encore heureux que ce soit quelqu'un de jeune qui me le dise. Venant de quelqu'un de 75 ans, je risquerais de le prendre assez mal !»*. À 69 ans, bon pied bon œil, Roger Moore demeure fidèle à lui-même, tout en ironie, tout en petites phrases au second degré dont il faisait son quotidien sur les **James Bond**. 007 perce d'ailleurs un peu sous la tunique de Lord Dobbs dans une présentation très inspirée du fameux «Mon nom est Bond... James Bond». Les puristes auront d'ailleurs noté que les intérieurs de la Cité Perdue du **Grand Tournoi** ont été tournés sur l'Ile de Phuket, au large de la Thaïlande, célèbre pour avoir servi de cadre à **L'Homme au Pistolet d'Or** en 1974.
«Jean-Claude et moi nous sommes rencontrés à l'Hôtel Palis ; il m'a remis son scénario et nous nous sommes quittés vers minuit. À 10 heures le lendemain matin, il me téléphone pour me dire que, puisque je ne l'avais pas appelé, c'est que je n'avais pas dû l'aimer. En fait, je ne l'avais pas encore ouvert. Dès que je l'ai fait, j'ai trouvé que c'était une sacrée bonne aventure !» explique Roger Moore, d'une voix empreinte d'un fort accent britannique qu'un séjour prolongé dans le sud de la France, où il a élu domicile, n'est pas parvenu à atténuer. Une voix posée, idéale dans le maniement de l'auto-dérision.

Roger Moore ne s'est jamais pris au sérieux en tant qu'acteur. Empereur de la décontraction, roi du flegme et prince de la modestie, il ne se lasse pas de révéler le secret de son jeu cool : bouger de temps à autre les sourcils. Une méthode loin de l'Actor's Studio ! Et un rien flemmard aussi, l'ex-Brett Sinclair. *«Si j'ai tant apprécié l'expérience du **Grand Tournoi**, c'est aussi parce que je n'y joue pas le héros. Le héros doit être sur le plateau tous les jours ; il travaille dur. C'est pour cette raison que j'ai toujours désiré interpréter des méchants. Ils n'ont que quelques répliques, bonnes généralement»*. Imaginez donc, notamment, ses souffrances quotidiennes sur le tournage de sept **James Bond**, contraint de faire acte de présence tandis que Christopher Walken, Christopher Lee, Curd Jürgens et consort prenaient du bon temps. *«De plus, **Le Grand Tournoi** m'a permis de faire un peu de tourisme, de visiter le pays. Sur les **James Bond**, c'était impossible de profiter des contrées exotiques où nous tournions. Ce n'était pas prévu au programme. Incarner un héros n'est pas de tout repos dans des pays tropicaux, où il fait une chaleur étouffante. Malgré la température, je devais porter un costume blanc, une cravate noire. Pour que la transpiration ne fasse pas de grandes auréoles sur les costumes, on me mettait dans un endroit frais dès que la prise était bonne. Sur le plateau du **Grand Tournoi**, au moins, je pouvais transpirer sans restriction : un méchant a le droit de ne pas être trop propre sur lui»*. Quoi que Dobbs, en bon Anglais de l'époque coloniale, puise dans une garde-robe plutôt élégante, cliente régulière des pressings.
Fidèle à lui-même, Roger Moore ne se prend pas la tête et esquive. Demandez-lui quelle a été la grande quête (traduction de **The Quest**, titre original du **Grand Tournoi**) de sa carrière, il vous répondra illico : *«Essayer de me faire payer !»*. Insistez sur la direction d'acteur de Van Damme, il répond par : *«Pas question de le contrarier, au risque de prendre un coup de pied. Je savais à l'avance que je serai très obéissant»*. Pas trop dur de grimper sur un éléphant à un âge tout de même avancé ? *«Je ne crains pas l'éléphant indien ou thaï. Par contre, l'éléphant africain, que je connais pour l'avoir pratiqué, a très mauvais caractère. Avant **Le Grand Tournoi**, j'avais déjà chevauché l'un de ces grands mammifères. J'en ai chevauchés, des animaux dans ma vie. Des éléphants, des chameaux, des chevaux...»*. L'ironie, encore l'ironie, un rien grivoise dans ses sous-entendus pour pimenter des termes toujours choisis.

■ Lord Dobbs (Roger Moore), une sympathique fripouille ■

■ M.T. ■

tout de même dans **Le Grand Tournoi**. Un petit abordage, des îles, l'intérieur d'un hôtel colonial, une promenade à dos d'éléphant, un Zeppelin, une rue grouillante de New York... Et ces treize combats sans lesquels le film n'existerait pas. *«Avec eux, je boucle ma période kickboxing. J'ai veillé à ce que les athlètes puissent aussi jouer la comédie. J'ai écarté d'excellents artistes martiaux incapables de traduire des émotions par les dialogues ou les yeux, même si leur temps à l'écran n'excédait pas une ou deux séquences. Nous avons dû auditionner dans les 1.000 candidats. Autant que sur la lutte elle-même, je me suis concentré sur les concurrents, sur leur curriculum-vitae. Le Sumo par exemple. Il représente Okinawa qui n'était pas à l'époque rattaché au Japon. D'où la présence d'un véritable Japonais. Sur le ring, je ne pouvais pas le filmer comme les autres, du fait de sa masse. J'ai surtout montré ses yeux, enregistré sa puissance à travers son souffle. Un vrai taureau dans l'arène. Chaque combattant possède un style différent, le résultat de dix à trente ans d'entraînement. J'ai demandé à chacun de donner le meilleur de lui-même : leur meilleur coup de pied, leur meilleur saut, leur meilleur enchaînement. Au montage, nous avons encore sélectionné. La clef de la réussite des joutes du **Grand Tournoi** provient de ma vision combinée à celles des cascadeurs Mark Stefanich et Seng Kawee Stikhanerut, et du chorégraphe Steven Lambert. Pour filmer certains mouvements, nous sommes allés jusqu'à vingt-deux prises différentes. Sur le plateau, je savais déjà précisément ce que je voulais et comment l'obtenir : j'avais mentalement pré-découpé **Le Grand Tournoi**, visualisé très exactement la chorégraphie. Je dois tout de même avouer que les dernières minutes de bagarre contre le Mongol m'ont été inspirées par **L'Homme Tranquille** de John Ford, lorsque John Wayne et Victor McLaglen traversent tout le village irlandais en s'envoyant des coups de poing, avec tous les habitants qui les suivent».*



■ Du muscle, des coups, un ring... Un cinéma qui cogne d'abord et qui pense ensuite ! ■

Question baston et gnons, Van Damme s'y connaît tout de même un brin. Les empoignades de **Bloodsport**, **Kickboxer** et cie, il les a quasi systématiquement arrachées des mains du monteur officiel, soucieux d'efficacité maximale, de coups sonores et de manchettes à répétition. Une technique mille fois plagiée dans mille séries B de baston. **Le Grand Tournoi** la reprend, l'amplifie sous l'œil vigilant de l'homme-orchestre Van Damme. Une fonction éreintante. *«À la fois réalisateur et comédien, vous êtes vraiment l'esclave du film. Pas drôle du tout. Je n'ai pas envie de recommencer. Pas immédiatement du moins. Réveil à six heures du matin, une heure de route ensuite, dix-douze heures de travail sur le plateau, retour dans un hôtel sans air conditionné dans une chaleur souvent accablante... Et cela pourrait s'arrêter là si je n'étais que le metteur en scène. Mais non, parce que je suis l'acteur principal, que je dois apparaître en grande forme, sans un gramme de graisse. Je devais encore m'entraîner dur. Autant physiquement que psychologiquement, j'en ressentais le besoin. Je me couchais vers une heure sous somnifère. Le matin, c'était dur, vraiment très dur de sortir du lit».* Surtout pour se mesurer à des molosses patibulaires de deux mètres en guise de petit déjeuner. Le versant sévère du rêve de Jean-Claude Van Damme. *«Pour faire du cinéma, il faut être un rêveur. Et croire dans ses rêves».* Il y croyait déjà très fort lorsque, dans son gymnase de Bruxelles, il s'imaginait trônant à Hollywood. Et Van Damme de souligner qu'il y a beaucoup de sa personnalité, de sa propre expérience de la vie dans Christopher Dubois, héros du **Grand Tournoi**. De la castagne autobiographique, alors ?

■ Marc TOULLEC ■

Un fait divers et d'hiver où la neige ne reste pas longtemps immaculée !

FARGO

Un vendeur de voitures surendetté organise l'enlèvement de sa femme par deux fripouilles, et projette de se payer royalement sur la rançon d'un million de dollars réclamée au richissime beau-père...
Le grand retour des frères Coen à un genre qui les a révélés en 1985 avec SANG POUR SANG. Dans FARGO, la machination est inspirée d'événements réels, mais le résultat est identique, avec son lot de cadavres inutiles, ses protagonistes explorant l'étendue infinie de leur lâcheté, de leur bêtise, et ses routes de rase campagne mal fréquentées...

Résumé de l'épisode précédent : avec trois millions de dollars laborieusement amassés sur le continent nord-américain, **Le Grand Saut**, première «grosse production» des Coen brothers, fut un bide magistral. On pensa, un peu vite, qu'ils s'en remettraient difficilement. Erreur. Les frangins, qui n'ont jamais connu, et ne connaîtront sans doute jamais la folie des grandeurs, jettent un regard plein de lucidité sur ce qu'on a pu considérer comme un couac luxueux et brillant dans leur filmographie. *«Variety a écrit que* ***Le Grand Saut*** *avait coûté 40 millions de dollars, un chiffre que le magazine a sorti de son chapeau. En vérité, le budget n'a pas excédé les 25 ou 26 millions, ce qui aide à relativiser un peu les choses. Bien sûr,* Warner Bros. *et le distributeur européen* Polygram *ont perdu de l'argent, mais globalement, ils nous ont laissé tranquilles. Une major comme* Warner *s'inquiète bien davantage de leurs productions de 40, 60, 80 millions de dollars et plus, que d'un film dans lequel ils en ont investi uniquement 13».* Sans être dans les petits souliers des grandes compagnies hollywoodiennes, les frangins n'ont donc pas grillé toutes leurs chances de disposer à nouveau d'un budget très confortable, ce qui n'est pas pour eux un but en soi. *«Nous avons toujours en réserve des scénarios inachevés ou de simples idées de film : certains demandent de l'argent, d'autres moins. Contrairement à ce qui a pu être dit,* ***Le Grand Saut*** *n'est pas une super-production. Le budget est en accord avec son histoire et ses besoins : décors géants, effets spéciaux...».* Vrai qu'à ce prix de revient, **Le Grand Saut** en met plein les mirettes, et fait quasiment office d'exception dans un paysage cinématographique américain où le moindre thriller tourné à la va-vite, le moindre mélo avec rôle à Oscar, dépasse allègrement la barre des 30 millions de dollars. Quelle leçon les frères Coen tirent-ils néanmoins de cette coûteuse expérience ? *«Plus le budget enfle, plus il devient difficile de contrôler tous les éléments du film, d'être présent sur chaque point litigieux. Sans être un mauvais souvenir, loin de là,* ***Le Grand Saut*** *nous a par moments échappé. Ce qui ne nous arrive jamais sur un petit budget».* Le perfectionnisme s'accorde souvent mal des sommes astronomiques accordées par les majors hollywoodiennes. C'est pourquoi les frères Coen retourneront toujours, d'une façon ou d'une autre, à leurs premières amours : le film «cheap», bon marché, synonyme de contrôle absolu sur le moindre plan, le rictus imperceptible du comédien, le détail invisible à la première vision...



■ Le chef de la police Marge Gunderson (Frances McDormand) : enceinte jusqu'aux yeux mais efficace ■

■ Ethan & Joel Coen, emmitouflés pour résister aux températures hivernales du Minnesota ■

Fargo, qui ressemble par de nombreux points à **Sang pour Sang** des mêmes Coen, rentre donc dans la catégorie des films «cheap» et respecte l'engagement de ses réalisateurs : maîtrisé comme c'est pas permis, repoussant les limites de la perfection, d'une conformité absolue avec les ambitions affichées. On peut crier au génie, refuser ce talent monstre et parfois indolent, le fait est là : il n'y a qu'une façon d'aborder **Fargo** et elle est inattaquable ! Le carton d'introduction au film prévient que ce qui suit est inspiré d'événements réels, et **Fargo** va tranquillement, petit à petit, saisir l'essence même du fait divers, avec son cocktail d'horreur et d'absurde et ses personnages si loin si proches qui en font tout le charme dégoûtant.
«Tout ce que nous avions écrit jusqu'alors relevait de la pure fiction. Les sujets, les intrigues, les personnages avaient un caractère délibérément artificiel. ***Fargo****, en revanche, procède d'un effort conscient pour explorer une série d'événements réels mettant aux prises des personnages réels dans une approche et un style qui reflètent cette réalité»* expliquent les Coen, qui omettent cependant de signaler que le fait divers inspirateur est largement plus tordu que la plupart des fictions sur le sujet.

Minneapolis, hiver 1987. Endetté jusqu'au cou, Jerry Lundegaard, un vendeur de voitures, fomente l'enlèvement de sa femme par deux voyous à la petite semaine, Showalter et Grimsrud. But du kidnapping : soutirer un million de dollars de rançon au beau-père plein aux as, payer chichement les malfrats, récupérer la pauvre épouse et garder la grosse monnaie. Infaillible... ou presque. À peine démarré, le complot prend une tournure désastreuse : en possession de Mme Lundegaard, les deux ravisseurs sont arrêtés de nuit sur une route de campagne par un policier trop curieux. À la vaine tentative de corruption de Showalter, la gâchette facile Grimsrud répond par un pruneau dans la cervelle. Une erreur commise dans les phares d'une voiture de passage, contenant deux témoins à éliminer dans la foulée. Déjà trois macchabées au compteur. Assez pour que le chef de la police locale, Marge Gunderson, à quelques semaines de mettre bas, s'intéresse à l'affaire...

■ Carl Showalter (Steve Buscemi) enterre le butin dans un champ enneigé. Problème : comment être sûr de retrouver plus tard l'emplacement exact ? ■

*« Bien que **Fargo** repose essentiellement sur les rapports entre les personnages, nous n'avons pas rencontré les acteurs du drame et ignorons les propos qu'ils ont pu échanger. Mais notre connaissance intime du Midwest nous a permis de cerner leurs motivations et leurs intentions, de comprendre leurs agissements et leurs réactions. Les films tirés d'événements réels manipulent souvent leurs personnages, les schématisent pour leur conférer plus de rigueur et pour conformer la narration aux attentes d'un public nourri de fiction. Dans **Fargo**, nous avons laissé évoluer à leur guise ces êtres qui nous fascinaient. Nous leur avons donné l'occasion de s'exprimer à leur façon, en toute liberté. Nous n'avons pas cherché à les "toiletter"».* Eux-mêmes originaires du Minnesota, les frères Coen s'attachent à décrire des personnages incapables de se projeter au-delà de la ligne d'horizon, perdus au beau milieu de plaines enneigées à perte de vue, un espace immaculé où la terre et le ciel ne font qu'un. Comme souvent dans les faits divers les plus extravagants, les protagonistes semblent agir dans un microcosme protégé des interventions extérieures, à l'abri des lois et des codes moraux. Les frères Coen s'en tiennent à l'essentiel, et leur façon de tracer les contours des personnages, de pointer du doigt leur maladresse, n'a rien de la dissection psychologique d'un fiasco annoncé. Il en va ainsi du ravisseur Carl Showalter (Steve Buscemi), un petit malfrat aux compétences contrariées par un mauvais partenariat et une aversion épidermique pour les gardiens de parking ; de son complice Gaear Grimsrud (Peter Stormare), un gaillard dont les longs silences et le monolithisme expriment une énorme confiance en soi, ainsi qu'un intellect particulièrement diminué ; du beau-père, Wade Gustafson (Harve Presnell), sévère chef d'entreprise et véritable castrateur de son gendre, qui prend l'affaire en mains pour prouver à la fois qu'il est le maître à bord et rester à proximité de son million de dollars en petites coupures.

Quant au conspirateur Jerry Lundegaard (William H. Macy), son plus «brillant» stratagème pour masquer ses transactions douteuses consiste à inscrire sur son registre, avec un crayon de papier très gras, des numéros d'immatriculation forcément illisibles. *«J'ai supplié Joel et Ethan Coen de me donner ce rôle»*, explique William H. Macy. *«**Fargo** était l'un des meilleurs scénarios qu'il m'ait été donné de lire depuis longtemps. L'écriture en est brillante, et les deux frères excellent à concocter ce mélange particulier de beauté et de laideur qu'on appelle le grotesque. Le rôle de Jerry m'a plu par sa complexité déroutante. J'ai surtout aimé le fait que cet homme ne s'avoue jamais vaincu. Il dresse un plan diabolique auquel il s'accroche avec l'énergie du désespoir, continuant à se battre envers et contre tous jusqu'à la dernière scène. Il est difficile de ne pas aimer quelqu'un qui manifeste une telle confiance en soi. D'un autre côté,*

suite page 24



■ Jerry Lundegaard (William H. Macy) : un conspirateur de bas étage incapable de maîtriser la situation ■

première gâchette

interview
STEVE BUSCEMI

Entre Steve Buscemi et les frères Coen, l'entente est quasi-parfaite. Le Mr. Pink de RESERVOIR DOGS signe avec FARGO sa quatrième collaboration avec Joel et Ethan, dans le rôle de Carl Showalter, un kidnappeur gouailleur à souhait, têtu comme une mule et faisant un gros complexe de supériorité envers les gardiens de parking ! Un personnage en or pour cet acteur à tête de fouine récemment passé à la réalisation avec HAPPY HOUR, petit film intimiste sur les piliers de bar présenté à la Quinzaine des Réalisateurs lors du dernier Festival de Cannes.

Pour beaucoup, votre carrière démarre avec le Mr. Pink de *Reservoir Dogs*. Cela vous ennuie-t-il ?

Pas du tout. Les gens peuvent m'associer avec n'importe quel film, de mes débuts au cinéma en 1986 jusqu'à aujourd'hui, du moment qu'ils se rappellent de moi. Avant **Fargo**, ma collaboration avec les frères Coen passait plutôt inaperçue. Dans les trois films que j'ai tournés avec eux, **Miller's Crossing**, **Barton Fink** et **Le Grand Saut**, je tenais des rôles secondaires. **Fargo** m'offrait enfin la possibilité de développer un personnage principal et de travailler en étroite collaboration avec les Coen pendant toute la durée du tournage. J'ai rencontré Joel et Ethan en auditionnant pour **Miller's Crossing**. Je sais même qu'ils m'ont choisi parce que j'avais le débit de paroles le plus rapide de tous les acteurs qu'ils avaient rencontrés ! Mon personnage dans **Miller's Crossing** avait des pages et des pages de dialogues, et je m'étais dit que j'aurais tout intérêt à parler très vite, afin que ça ne devienne pas assommant. Ils ont aimé mon travail et ont toujours fait appel à moi pour leurs films suivants. Je dois être un peu maso puisque les rôles qu'ils me proposent ne sont pas franchement glorieux ! Mais je les respecte énormément. Ils possèdent un tel talent d'écriture et de mise en scène que je suis prêt à tout accepter venant de leur part.

L'approche d'un personnage est-elle différente lorsqu'il s'agit d'un individu ayant réellement existé, comme dans *Fargo* ?

En l'occurrence, pas vraiment. Les frères Coen se sont librement inspiré de ce fait divers, ils l'ont pris à leur compte. Je ne ressentais pas l'obligation de m'approcher de la réalité, encore moins de rencontrer celui qui a inspiré mon personnage. Tout ce que j'avais à savoir de lui était amplement détaillé dans le scénario.

Avez-vous réussi à trouver un aspect positif à la personnalité de Carl Showalter ?

J'aime bien la relation qu'il entretient avec son partenaire Grimsrud. En temps normal, avec un autre réalisateur, et surtout à Hollywood, ces deux petits malfrats auraient été décrits très différemment ; on les aurait vus uniquement lors du kidnapping, par exemple. Les frères Coen n'ont pas hésité, eux, à les montrer ensemble, à imaginer leurs rapports. D'autre part, Carl est quelqu'un d'opiniâtre ; il n'abandonne jamais, même si rien ne lui réussit. Par contre, il n'est pas des plus courageux !

Préférez-vous que votre rôle soit très défini à l'avance dans le scénario ou, au contraire, qu'il soit assez ouvert pour y injecter votre personnalité ?

Quelque soit l'écriture du personnage, j'essaie toujours d'y apporter le plus de moi-même. Bien entendu, c'est plus facile lorsque le rôle est bien écrit. J'ai davantage de travail lorsqu'un scénario n'est pas très bien rédigé, que le personnage est mal structuré. Je dois alors remplir les blancs. Carl m'a permis d'explorer la noirceur de ma personnalité, un trait que nous avons d'ailleurs tous en commun, mais que nous tentons de réprimer. Être acteur vous permet parfois d'exprimer des sentiments refoulés.

Le budget de *Fargo* n'est pas faramineux. Est-ce un inconvénient pour un acteur ?

Avec mon expérience dans la production indépendante, je n'ai pas eu une seule seconde l'impression de travailler sur un petit budget. Ce n'est jamais l'argent qui fait un film. Bien sûr, il permet de prendre son temps pour améliorer au mieux les choses, mais beaucoup de réalisateurs s'en sortent sans disposer d'une grosse enveloppe. Ne vous inquiétez pas, sur **Fargo**, nous avions de quoi acheter des couvertures pour nous réchauffer. Il faisait très froid pendant le tournage, mais cela aurait pu être pire. D'habitude, la température tombe à cette époque au-dessous de zéro dans le Minnesota, mais ça ne nous est jamais arrivé. On a eu de la chance. On a même dû se déplacer dans un autre état plus enneigé pour certaines séquences.

Vous venez de passer à la réalisation avec le long métrage *Happy Hour*. Cela a-t-il modifié votre façon de jouer ?

Je ne sais pas si cela a vraiment changé, mais je comprends mieux ce que les réalisateurs endurent sur un tournage. Peut-être tenterai-je désormais de communiquer davantage avec eux. Avec **Happy Hour**, je ne comptais cependant pas vraiment entamer une carrière de réalisateur. Je voulais juste écrire un scénario. Une fois l'histoire terminée, je me suis rendu compte à quel point elle m'était proche et personnelle. J'ai trouvé tout naturel de la filmer moi-même. Je n'avais pas forcément l'ambition de devenir metteur en scène, mais maintenant que j'y ai goûté, j'espère pouvoir renouveler l'expérience.

Pensez-vous qu'il soit plus facile de diriger un acteur lorsqu'on est comédien soi-même ?

Cela permet surtout d'avoir une bonne approche du travail d'acteur. D'ailleurs, pas mal de réalisateurs prennent des cours de comédie ; c'est une très bonne chose, même si certains metteurs en scène n'ont pas à emprunter ce chemin. Les frères Coen, par exemple, ne joueront vraisemblablement jamais dans leurs films, et pourtant ils comprennent vraiment ce qu'est un acteur. Peut-être est-ce dû au fait que Joel vit avec l'une des plus grandes actrices en activité, Frances McDormand !

Lorsqu'un film se monte sans l'appui d'une major hollywoodienne, vous êtes souvent de la partie. Devez-vous beaucoup aux réalisateurs indépendants ?

Je leur dois la vie ! Cela dit, je n'aurais pu m'en sortir financièrement en restant dans le cinéma indépendant. J'ai toujours essayé de trouver une sorte d'équilibre dans ma carrière, entre films indépendants et cinéma commercial. Faire un film comme **Radio Rebels** me permet d'accepter le rôle principal de **Ça Tourne à Manhattan**. En général, je trouve plus de plaisir dans les personnages que j'interprète dans des productions indépendantes que dans ceux que l'on me propose pour des films commerciaux. Ce qui est tout à fait logique puisque je ne fais pas vendre de billets. Si **Ça Tourne à Manhattan** avait été produit par une major, c'est Tom Hanks qui aurait mon rôle ! Je suis donc très heureux qu'il en soit ainsi !



■ *Steve Buscemi dans la fourrure ringarde d'un truand qui ne l'est pas moins* ■

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

interview

PETER STORMARE

Dans FARGO, Peter Stormare est la gâchette facile Gaear Grimsrud, un kidnappeur rustre et quasi-muet. Dans la vie de tous les jours, Peter Stormare, Suédois d'origine, est un homme charmant, cultivé et raffiné. Pour rentrer dans la peau d'un plouc du Minnesota, cet acteur-écrivain-metteur en scène de théâtre, qui a longtemps travaillé avec Ingmar Bergman, ingurgite quantité de cheesecakes et de pancakes. Un régime imposé pour jouer les costauds abrutis et sérieusement dérangés du ciboulot !

Comment un acteur de Bergman devient-il un tueur idiot du Minnesota ?

Tout ça, c'est de la faute à Ingmar ! En travaillant pour lui, dans ses pièces de théâtre, j'ai eu l'opportunité de parcourir le monde. Mes voyages et ma curiosité naturelle m'ont permis de rencontrer beaucoup de gens, dont John Lyons, le directeur de casting des frères Coen. Il m'avait déjà repéré à New York alors qu'il préparait **Miller's Crossing**, et m'avait proposé un rôle. Mes engagements en Suède ne m'ont pas permis d'accepter. Je suis donc reparti vers ma Scandinavie natale, mais très vite, je me suis aperçu que j'avais envie d'aller voir ailleurs si j'y étais. Et ma route a croisé de nouveau celle des frères Coen. En 1994, j'ai monté une pièce américaine, «The Swan», où j'avais Frances McDormand comme partenaire. Le scénario de **Fargo** était déjà écrit, Joel et Ethan me voyaient régulièrement sur scène, et ma prestation a dû les convaincre puisqu'ils sont venus m'offrir le rôle de Grimsrud. Selon moi, Joel et Ethan Coen sont l'équivalent d'un Spielberg, d'un Scorcese. Je me sentais prêt à faire n'importe quoi pour eux.

Même d'interpréter un malfrat à la cervelle de moineau et avare de ses mots ?

Tout à fait ! Quand j'ai découvert le scénario de **Fargo**, j'ai appelé Joel et Ethan pour leur demander s'ils n'avaient pas coupé mon rôle à cause de mon accent ! Ils m'ont certifié qu'ils n'avaient touché à rien. J'étais un peu déprimé, j'ai insisté pour que Joel soit d'une grande honnêteté avec moi : «Tu es sûr que tu n'as pas coupé les dialogues à cause de mon accent ?» Il m'a répondu cent fois que ça n'avait rien à voir, qu'ils voulaient travailler avec moi, point final. Puis ils m'ont expliqué qu'ils tenaient à garder un équilibre entre mon personnage et celui de Steve Buscemi, pour former quelque chose se rapprochant d'un couple. Nous avons trouvé une sorte de compromis : je suis un ventriloque et Steve ma marionnette ! Mon personnage aurait été terriblement ennuyeux sans celui de Steve. Et vice-versa.

Sur le tournage, comment avez-vous réussi à trouver cet équilibre avec Buscemi ?

C'est en fait hors-tournage que nous avons bâti cette complicité. Nous avons pas mal traîné ensemble. Vous ne pouvez pas savoir à quel point Steve est célèbre. **Reservoir Dogs** a connu un énorme succès dans le Minnesota. Au restaurant, les gens venaient vers Steve et lui demandaient en lui tendant des vieilles serviettes en papier : «Oh, Mister Pink, vous ne pourriez pas signer un autographe pour mon neveu ?» - «Mais si, bien sûr, comment s'appelle-t-il ?». Steve est tellement poli ! Il consacrait tant de temps à ses fans qu'on finissait toujours par manger froid. Moi j'avais faim, alors je leur lançais : «Vous êtes bien gentil, mais j'ai la dalle !». Ils me prenaient pour une sorte de garde du corps un peu louche ! Nous étions déjà dans la peau de nos personnages, lui signant des autographes, et moi mangeant seul mes frites froides !


■ *Gaear Grimsrud (Peter Stormare), un ours mal léché et psychopathe* ■

Avez-vous trouvé des similitudes entre les frères Coen et Bergman dans la façon de diriger les acteurs ?

Les frères Coen ont en commun avec Bergman d'avoir parfaitement en tête tous les éléments du film qu'ils sont en train de tourner. Joel et Ethan sont chaque matin prêts, le storyboard en main, les plans déjà précisément définis... Ils ne laissent jamais la caméra tourner une fois que la scène est terminée. Ils savent exactement ce qu'ils veulent. Cela vous donne un sentiment de sécurité, et, du coup, vous pouvez explorer librement votre personnage à l'intérieur des frontières tracées par les Coen. Bergman est pareil. Il vous dira : «Voici le cadre. Je te veux pour le rôle parce que je sais que tu pourras le comprendre et en tirer le maximum». Je prends ça comme un défi, c'est très stimulant.

De quoi avez-vous rempli le «cadre imposé» dans *Fargo* ?

Par de subtiles différences dans le regard de mon personnage, dans ses mouvements de tête. Je me suis servi au maximum de son mutisme. Le fait que le film s'inspire d'une histoire réelle et de personnages ayant existé m'a servi de charpente pour créer Grimsrud. Pour le reste, il s'agit juste d'un exercice de réflexion. En général, et c'était le cas sur **Fargo**, ce travail est déjà effectué par le réalisateur. L'acteur préfère toujours que tout soit préparé à l'avance. Il se sent ainsi en sécurité. Un comédien est toujours meilleur quand il se sent protégé.

Votre performance est vraiment drôle. Un acteur qui vient de chez Bergman n'a pourtant pas la réputation d'un comique !

On me dit souvent que les stars suédoises ne peuvent pas s'adonner à la comédie. Pourtant nous avons de l'humour en Suède. Je crois qu'on connaît mal les Scandinaves. Bon, évidemment, on profite du soleil une heure tout au plus par jour, neuf mois dans l'année. Cela a un impact sur le comportement des gens. Par contre, en été, c'est fou ! Tout le monde est heureux qu'il fasse quinze degrés ! En Suède, on chérit ces trois mois de canicule. Tout le monde s'assoit en terrasse pour prendre une bière et profiter du soleil alors que ça gèle !

Du coup, pour vous, le Minnesota devait ressembler au Club Med !

Un peu oui. Cela dit, je ne pense pas que je pourrais y vivre. Ça fait peur. Un soir, j'ai pris ma voiture pour explorer le Dakota et j'ai trouvé l'endroit très angoissant. Il faisait totalement nuit, il n'y avait aucune lumière et pas une âme qui vive sur des kilomètres. Steve Buscemi et moi sommes partis en virée dans le Nord Dakota. Nous nous sommes arrêtés dans une petite ville pour prendre un verre. Quand j'ai demandé à la serveuse une Amsterlight, elle m'a répondu méchamment : «On n'a pas de ces trucs importés !». Tout le monde nous a regardés bizarrement. Je lui ai dit : «Ok, donnez-moi ce que vous avez». On s'est assis et Steve m'a dit : «Laisse tomber la bière, partons vite». Une fois dans la voiture, il m'a avoué qu'il avait vraiment eu la trouille. Pour moi qui vient de Suède, prendre un verre dans un tel endroit équivaut à rentrer dans un saloon de western. J'ai toujours l'impression que je vais me faire trucider !

■ Propos recueillis par **Didier ALLOUCH** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

fargo

■■■ *il faut bien avouer qu'il est bête à manger du foin, mais j'aime aussi cela !».* Croisement entre David Caruso et un chamallow, ou, comme l'a écrit un critique américain, véritable marionnette de ventriloque, William H. Macy, acteur fétiche de David Mamet (**Engrenages**, **Parrain d'un Jour**, **Homicide**), trouve le rôle de sa carrière avec Jerry Lundegaard, homme incapable de faire marche arrière, émouvant à force de lâcheté.



■ Spécialiste de la bavure, Carl Showalter fait à nouveau parler la poudre ■

Le contrepoint à cette galerie de personnages dangereusement drôles apparaît en la personne de Marge Gunderson, chef de la police au calme olympien et dont le ventre rond interdit tout geste brusque. Lorsqu'elle manque de rendre son petit déjeuner en rase campagne, impossible de deviner si la nausée provient de l'observation d'un cadavre ou d'une grossesse compliquée. Souriante, affable, doté d'un féroce appétit et d'un mari bonhomme très affectueux, Marge traverse l'horreur du fait divers avec un professionnalisme sans faille et la dignité des gens simples. *«Marge est une fille de la «Corn Belt», élevée dans une petite ville de province»* explique Frances Mc Dormand, interprète de Marge Gunderson et épouse de longue date de Joel Coen. *«Il règne dans cette Amérique profonde une mentalité particulière, rebelle à l'introspection. Marge est typique de ces gens du Midwest qui prennent les choses comme elles sont. C'est une femme heureuse, une épouse et une future mère comblée, un policier compétent et sûr de soi».* Un personnage que les frères Coen traitent de la même façon que les acteurs du fait divers : avec une attention maniaque dans la description d'un mode de vie. Avec son accent à couper au couteau et ses soirées télé, au lit avec son mari, devant des documentaires animaliers, Marge serait un personnage de pure comédie dans un autre contexte.

«On nous reproche souvent de nous moquer de nos personnages : les gens du Texas, du Southwest, du Midwest comme dans **Fargo**, *de n'importe où en fait. C'est vraiment une erreur de perception, il n'y a aucune condescendance dans notre approche. Nous avons vraiment beaucoup d'affection pour nos personnages. Nous les créons et des fois, le plus «bêtes» ou le plus «simples» ils sont, le plus nous les aimons»* justifient les frères Coen, chez qui mettre en avant la particularité d'un individu (son défaut le plus flagrant, son passe-temps ringard...) n'est jamais acte de méchanceté, mais au contraire d'humanité. *«Dans* **Fargo**, *le problème est autre. Beaucoup de spectateurs trouvent inconfortable de s'amuser de situations si horribles. Ils pensent que s'ils rient d'un personnage, d'une certaine façon ils font acte de condescendance. Ce qui accentue encore leur inconfort : suis-je autorisé à trouver cela drôle ? Nous ne donnons jamais d'indice au public sur la façon dont il doit réagir, contrairement à tout ce cinéma hollywoodien assez ennuyeux où les films sont codés, signalisés pour que le public comprenne ce qu'il doit ressentir».* **Fargo** déroute, comme le cinéma tout entier des frères Coen, fait de couches d'émotions empilées les unes sur les autres et qui viennent parfois se superposer. Dans **Fargo**, qui joue des sensations du fait divers, le récit, follement excitant, va à l'encontre du constat, terriblement accablant. Au spectateur de faire le tri parmi ses sentiments contradictoires, un effort qui écarte d'emblée une partie du public. *«Nos films font sans aucun doute fuir les gens. Certaines réactions sont vraiment bizarres. L'hostilité me perturbe, me semble toujours un peu choquante. Pendant que nous y sommes, une autre chose me trouble : une grande partie du public perçoit nos films comme des parodies, ce que je n'ai jamais compris ! On va nous dire soudainement : «***Miller's Crossing** *est une parodie de film de gangster», alors que nous n'avons jamais eu l'intention de parodier le genre. Dans tous les cas, nous essayons seulement de raconter une histoire intéressante avec des personnages intéressants, et passé cela, il n'y a rien à comprendre. Pourtant, les gens ne savent toujours pas comment aborder nos films, et comment les recevoir. C'est un mystère pour moi».* Comment aborder **Fargo** ? Avec l'amour du cinéma total, capable de délimiter très précisément un univers, ici une banquise sur laquelle se débattent des pingouins psychopathes avant l'arrivée d'un morse débonnaire. Comment recevoir **Fargo** ? Comme un cadeau, évidemment.

■ Vincent GUIGNEBERT ■



■ Gaear Grimsrud foule le tapis de neige : la cavale tire sur sa fin... ■

Polygram Film Distribution présente Frances McDormand dans une production **Joel Coen & Ethan Coen/Polygram Film Entertainment/Working Title Films** ***FARGO*** (USA - 1996) avec Steve Buscemi - William H. Macy - Peter Stormare - Harve Presnell - John Caroll Lynch - Kristin Rudrüd **photographie de** Roger Deakins **musique de** Carter Burwell **écrit, produit et réalisé par** Joel Coen & Ethan Coen

4 septembre 1996 **1 h 37**

Un film à décorner les bœufs entre cinéma catastrophe et film catastrophique !

TWISTER

le souffle au cœur

JAN DE BONT

Sept fois chef opérateur de Paul Verhœven (des débuts à BASIC INSTINCT), mais aussi de Richard Donner (L'ARME FATALE 3) et de John McTiernan (PIÈGE DE CRISTAL, À LA POURSUITE D'OCTOBRE ROUGE), Jan de Bont est désormais une star qu'UNIVERSAL chouchoute en lui réservant les plus belles suites des plus luxueux palaces européens. Rien n'est trop beau pour le cinéaste de SPEED et de TWISTER, deux méga-succès. Que de chemin parcouru par ce Néerlandais depuis des courts métrages super 8 tournés dans la banlieue d'Eindhoven, depuis l'Académie du Cinéma d'Amsterdam, depuis les documentaires tournés pour la télévision hollandaise... Rentré à Hollywood dans les bagages de Paul Verhœven, Jan de Bont fait désormais partie des réalisateurs les plus convoités. Ceux qui déplacent autant d'air autour d'eux qu'un trente tonnes !



Jan de Bont, hilare sur un plateau où la rigolade n'est pas de mise

Peut-on dire que *Twister* est apparu au bon moment dans votre carrière, le projet sur lequel vous travailliez, un remake de *Godzilla*, venant tout juste de s'effondrer ?

En quelques sorte, oui. **Godzilla** n'a pu se monter car la *Columbia* ne désirait pas prendre le risque de payer le développement d'un nouveau logiciel, absolument nécessaire à la réalisation des effets du film. Ce programme n'en était qu'au stade expérimental et chaque compagnie d'effets spéciaux que nous contactions - *ILM, Digital Domain*... - demandait un minimum de 30 à 50 millions de dollars uniquement pour le mettre au point. *Columbia* regrette aujourd'hui de ne pas avoir tenté le coup. Fatigué d'attendre et quelque peu irrité par leur attitude, j'ai donc abandonné. Libre et sans projet, je me suis mis à la recherche d'un nouveau film. C'est ce moment qu'a choisi Steven Spielberg pour m'appeler et me proposer une histoire de chasseurs de tornades. Un coup de fil qui tombait à point nommé. J'ai donc demandé à lire le scénario, mais je n'ai pas été convaincu d'emblée. L'idée de départ était excellente, mais l'ensemble sonnait creux. Je sentais que je pouvais faire quelque chose de cette histoire si j'obtenais la liberté totale pour l'adapter à ma manière, avec, bien sûr, la collaboration du scénariste d'origine. J'ai donc rappelé Steven pour lui expliquer la façon dont je voyais le film et ce que j'avais envie d'en faire. Il a beaucoup aimé mes idées. Et j'ai attaqué **Twister**. Aussi simple que ça.



Bill (Bill Paxton) & Jo Harding (Helen Hunt) : dans l'œil de l'aspirateur céleste



Jo Harding, accro des tornades depuis que son père en a été victime

Que saviez-vous des tornades avant de réaliser *Twister* ?

Pas grand-chose. Quand Steven m'a parlé du film, ma première réaction a été : «Mais tu me demandes de faire un film sur la météo !». C'est dire ! Je connaissais les histoires de caravanes déplacées par la force du vent mais c'était tout. En lisant le scénario, je me suis aperçu que les tornades étaient une représentation tangible de la puissance de la nature. J'ignorais tout des agissements des chasseurs de tornades. Je ne savais même pas que cela pouvait exister. Pourtant, ils sont bien en activité à travers tous les États-Unis. Il y a même cinq ou six universités spécialisées dans l'étude des tornades, essentiellement dans le Midwest où les ouragans font des ravages. Les connaissances en la matière ne sont pas très évoluées, les scientifiques piétinent... D'autre part, il n'existait pas de film entièrement axé sur ce phénomène pourtant spectaculaire. Le dernier présentant une tornade reste **Le Magicien d'Oz** ! J'adore ce film, je l'ai vu des dizaines de fois !

Que pensez-vous des chasseurs de tempêtes ?

Tout d'abord, il ne faut pas oublier que ce sont des scientifiques. Ils pourraient travailler tranquillement dans leur labo, mais ils préfèrent affronter directement les tempêtes, comme s'ils compensaient un manque d'adrénaline. Résumer leur activité à une recherche de sensations extrêmes serait néanmoins un peu sommaire et presque insultant. Ces types ressemblent à des Don Quichotte attaquant leur propre moulin à vent. Ils savent qu'ils ne peuvent vaincre de tels phénomènes, mais ils ont besoin de les



■ *La tornade des tornades, la F5, en passe d'engloutir Bill et Jo Harding : deux fétus de paille dans un ouragan apocalyptique !* ■

affronter. C'est également le seul moyen de faire progresser les recherches, d'aboutir à de vraies découvertes. Chaque percée scientifique débloque des crédits pour leur université ou leur laboratoire, ce qui explique qu'il y ait compétition entre les différentes équipes. En rencontrant ces chasseurs d'un genre particulier, j'ai noté l'impact qu'avait une tornade sur eux. Ils sont calmes, gentils, parlent avec des termes choisis, techniques. Soudain ils aperçoivent un tourbillon, et changent radicalement : ils s'excitent comme des fous, tombent sous l'emprise de l'adrénaline. Impressionnant !

Comment trouve-t-on le temps, sur une production de cette envergure, de travailler avec les acteurs ?

Je m'arrangeais, même si ce n'était pas évident. Dès que j'arrivais sur le plateau, je réunissais les acteurs pour pouvoir répéter avant qu'ils se fassent maquiller. Puis je partais régler un effet ou une séquence. Le temps que les techniciens mettent tout en place, je retrouvais mes acteurs pour travailler. Il me fallait sans arrêt jongler avec le temps, me concentrer. Je devais trouver un certain équilibre. Je savais qu'un effet, quel qu'il soit, n'a aucune importance si les acteurs n'assurent pas derrière. De plus, avec ces immenses ventilateurs que nous avions sur le plateau, ceux-ci ne pouvaient pas m'entendre. Un problème de communication que je réglais en tenant la caméra moi-même : proche d'eux et en hurlant assez fort, je parvenais à me faire comprendre. J'avais tout le temps à l'esprit de faire en sorte que la technique ne l'emporte jamais sur les acteurs. J'ai souvent vu cela arriver quand j'étais directeur photo. Le réalisateur est submergé par le gigantisme de l'entreprise et le chaos s'installe sur le plateau. J'ai donc porté une attention extrême à mes comédiens de façon à ce que cela ne se produise pas sur **Twister**. Certains me disent que les vraies vedettes du film sont les tornades. Ce n'est pas tout à fait vrai, même si j'ai traité chaque tornade comme un personnage à part entière. J'ai regardé des centaines d'heures de documentaires pour m'apercevoir que les tornades agissent comme des tueurs sans logique. Elles n'ont aucun système directeur, ce qui les rend absolument imprévisibles !

Comment avez-vous réussi à créer une interaction entre les acteurs et les effets spéciaux ?

Un des plus gros défis du film : comment mixer une action réelle à de l'animation en trois dimensions ? Il est assez difficile pour les acteurs de réagir à quelque chose qui n'est pas physiquement là, avec eux, pendant que la caméra tourne. Du coup, il me fallait au moins créer sur le plateau l'impact d'une tornade, avec ces énormes ventilateurs et certains décors qui s'envolaient vraiment en direct. Cela facilitait le travail avec les comédiens. En même temps, il leur fallait quand même imaginer ce qui allait se passer à l'écran. Or, j'avais beau leur raconter ce que j'avais en tête, personne n'arrivait à visualiser avec précision comment, par exemple, un camion citerne pourrait leur tomber sur les pieds. Je ■ ■ ■

RIEN QUE DU VENT !

À Hollywood, les choses sont souvent plus simples qu'elles en ont l'air. Prenez un récit du romancier Michael Crichton (1) dont on ne dénombre plus les succès cinématographiques (**Harcèlement**, **Jurassic Park**, **Congo**), le réalisateur de **Speed**, le parrainage de Steven Spielberg en personne, un sujet spectaculaire en diable et vous obtenez un blockbuster destiné à ameuter les foules. Du succès programmé, prévisible. Effectivement, le box-office de **Twister** se hisse au niveau des prétentions de ses entrepreneurs : il franchit allègrement le cap des 200 millions de dollars, coiffant même **Mission : Impossible** au poteau. On applaudirait si le film plafonnait à une décente moyenne, s'il marquait un retour éclatant au cinéma catastrophe des seventies. Au cinéma catastrophique plutôt car, hormis l'incontestable crédibilité des tornades, **Twister** plonge dans le vide abyssal des films qui n'existent que pour brasser du vent. Les personnages ? Inexistants, stéréotypés jusqu'à la caricature, sinistrés. Première victime du manque d'inspiration de Michael et Anne-Marie Crichton : le Monsieur Météo Bill Harding, chasseur de tornades sur le retour. Doué d'une sorte de sixième sens dans la détection de ces phénomènes atmosphériques, il rejoint sa femme, Jo, dans une région de l'Oklahoma très généreuse en méchants coups de vent. Prétexte officiel de sa présence : la signature de paperasses en vue du divorce. Mais Bill ne résiste pas longtemps à l'appel des bourrasques tourbillonnantes. En compagnie de sa conquête du moment (une psy qui consulte par téléphone), de la téméraire Jo et d'une escouade de joyeux olibrius, il taquine les tornades, bien décidé à les ausculter de l'intérieur grâce aux sondes Dorothy, et à distancer son rival Jonas Miller, financé par un riche mécène.

De ce scénario retapé par Steven Zaillian (**La Liste Schindler**) et Joss Whedon (**Speed**), rien à tirer, sinon des situations éventées qui ramènent directement au film X. Les tornades, on les attend comme des séquences hard, de plus en plus audacieuses jusqu'à la partouze finale, à savoir les dégâts occasionnés par la plus puissante de toutes, la F5, alias le Doigt de Dieu. Entre deux étalages des possibilités d'*Industrial Light and Magic*, faut se coltiner les états d'âme d'un Bill Harding qui hésite entre sa fiancée d'aujourd'hui et son épouse d'hier. Passionnant, d'autant que Bill Paxton (recommandé par Tom Hanks initialement prévu), par ailleurs excellent comédien, propage généreusement son ennui, visiblement convaincu que l'intensité tant recherchée par Jan de Bont dans les effets spéciaux perd toute efficacité au contact d'une love-story insignifiante et de ses protagonistes. Impossible de s'attacher à des pantins posés là pour meubler une intrigue gnangnan. Faut également résister à l'ennui, à l'indifférence, pour accéder aux morceaux de choix du menu : le vol d'une vache, d'un camion citerne, d'une moissonneuse-batteuse, de matériel agricole, de tracteurs, de véhicules plus modestes, d'un hors-bord... Bel inventaire du contenu des granges et hangars de l'Amérique rurale. Désopilant au second degré. Presque aussi drôle que les bons mots auquel se prête **Twister**, genre «alors, la vache vole ?» et autre «mais où est donc passé Pierre Tornade ?». Piètre consolation.

■ M.T. ■

(1) Stephen Kessler, citoyen du Missouri, accuse Crichton, Spielberg, *Warner* et *Universal* d'avoir plagié son propre scénario, «Catch the Wind».

UIP présente Bill Paxton & Helen Hunt dans une production **Universal Pictures/Warner Bros/Amblin Entertainment** *TWISTER* (USA-1996) avec Jami Gertz - Cary Elwes - Lois Smith - Philip Seymour Hoffman - Jake Busey - Sean Whalen **photographie de** Jack N. Green **musique de** Mark Mancina **effets spéciaux de** Industrial Light and Magic & John Frazier **scénario de** Michael & Anne-Marie Crichton **produit par** Kathleen Kennedy - Ian Bryce - Michael Crichton - Steven Spielberg - Laurie McDonald - Gerald R. Molen **réalisé par** Jan de Bont

21 août 1996 **1 h 53**

■■■ leur ai donc montré des documentaires, pour qu'ils se fassent une idée de la nature des réactions devant de tels phénomènes. Sur ceux-ci, la caméra reste immobile devant l'ampleur des dégats, comme fascinée, comme si le caméraman ne pouvait plus faire un geste. Je crois que l'esprit humain est fasciné par les catastrophes à tel point qu'on en oublie parfois le danger.

Pensez-vous que le succès de *Twister* soit dû au fait que le film fonctionne selon le même principe qu'un tour de montagnes russes ?

Oui mais ce n'est pas, à mon avis, la seule raison. Avec **Twister**, nous foulons un territoire totalement vierge dans l'esprit du public. Ils vont voir ce qu'ils n'ont jamais vu auparavant. Je suis passionné par les documentaires sur la nature. Je regarde énormément la chaîne *Discovery* aux USA. Cette connaissance scientifique directement accessible m'intrigue et m'intéresse. Je crois que beaucoup sont comme moi. Les gens ont soif de nouveauté. Et **Twister** apporte quelque chose de totalement inédit. Je voulais montrer que l'on pouvait faire aujourd'hui des films spectaculaires sans avoir à compter sur les caprices de la nature, et en impliquant directement le phénomène naturel dans une histoire. Tout ce que vous voyez dans **Twister**, les vaches volantes, les camions planant, etc, tout cela est véritablement arrivé. J'ai visionné des images documentaires sur les tornades tellement hallucinantes que personne ne m'aurait cru si je les avais reproduites. Je n'y croyais pas moi-même, mais il existe des tas d'histoires de bébé avalé par le tourbillon et recraché sain et sauf quelques kilomètres plus loin ! Il est même arrivé quelque chose qui me laisse encore pantois. Je sais très bien que vous n'allez pas me croire. Pourtant, j'ai vérifié cette information plusieurs fois ; véridique, je vous le jure ! Au Canada, un drive-in a été dévasté par une tornade de la même façon que le cinéma en plein air de **Twister**. Et le film projeté était justement **Twister** ! Je n'en revenais pas. La réalité est toujours plus bizarre que tout ce que vous pouvez imaginer.

À propos de la séquence du drive-in, pourquoi avoir choisi *Shining* ?

Pour deux raisons. D'abord parce que j'adore le film. Ensuite parce que je me suis dit qu'en opposition à la violence de la nature, je ressentais le besoin de décrire les dégâts que peut causer la folie humaine. Dans **Twister**, la force de la nature emporte tout sur son passage, même l'incarnation de la folie humaine : Jack Nicholson dans **Shining**. Je ne pensais pas que ce serait aussi facile d'en utiliser un extrait. Je me disais que Stanley Kubrick n'accepterait jamais cette idée. Erreur. Kubrick adore **Speed** et s'est senti très flatté que je veuille emprunter ses images ! Par contre, je n'ai pas pu avoir à disposition la moindre image du **Magicien d'Oz**. Pourtant, j'y tenais vraiment, mais les ayants-droits ne m'y ont pas autorisé. Je me suis donc contenté du dessin de Dorothy et du chien Toto sur la sonde, obtenu après trois mois de pourparlers acharnés ! J'ai quand même réussi à glisser une image de Judy Garland, mais dans un autre film, **Une Étoile est Née**. Je ne pouvais pas imaginer de faire **Twister** sans montrer Judy Garland.



■ Un phénomène atmosphérique exerçant une irrésistible attraction sur Bill Harding ■

***Speed* était entièrement consacré à l'action. Ici, il semble que vous ayez eu envie de passer un peu plus de temps avec vos personnages. Comment avez-vous effectué cette transition ?**

Je crois qu'il est important de créer une relation entre le public et les personnages. Je me suis demandé : «Comment parler au spectateur de quelque chose dont il ne sait rien». Melissa, la fiancée de Bill Paxton, est là pour jouer le rôle du Candide, permettre au public d'appréhender simplement le phénomène des tornades. De plus, j'aime mêler drame, suspense, comédie et émotion. Je ne veux pas me limiter à un seul domaine. Ce n'était pas possible avec **Speed** qui se déroulait sur une durée très courte : à peine sept heures. Personne ne change en sept heures. Avec **Twister**, je disposais de plus de temps. Je pouvais davantage mixer les genres et les émotions. Et sur **Speed 2**, j'espère approfondir les relations humaines, même si Keanu Reeves ne sera pas de l'aventure. Keanu traverse une période étrange. Il semble qu'il ne veuille pas grandir, comme s'il essayait de retrouver le bon temps de son adolescence. Il s'accroche à son groupe de rock pas génial, aux fantômes de son passé. C'est son choix. Il faudrait peut-être qu'il réalise qu'il a 30 ans. Enfin bon, en tout cas, il ne sera pas dans **Speed 2**. Mais je peux vous promettre que cette suite ne vous décevra pas pour autant.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■



■ Pas évident de tenir debout quand un réacteur de Boeing 747 vous envoie toute sa puissance dans les voiles ■



■ Le vent, la pluie, les grêlons, les débris en plein visage... Le contraire du pique-nique cinématographique ■

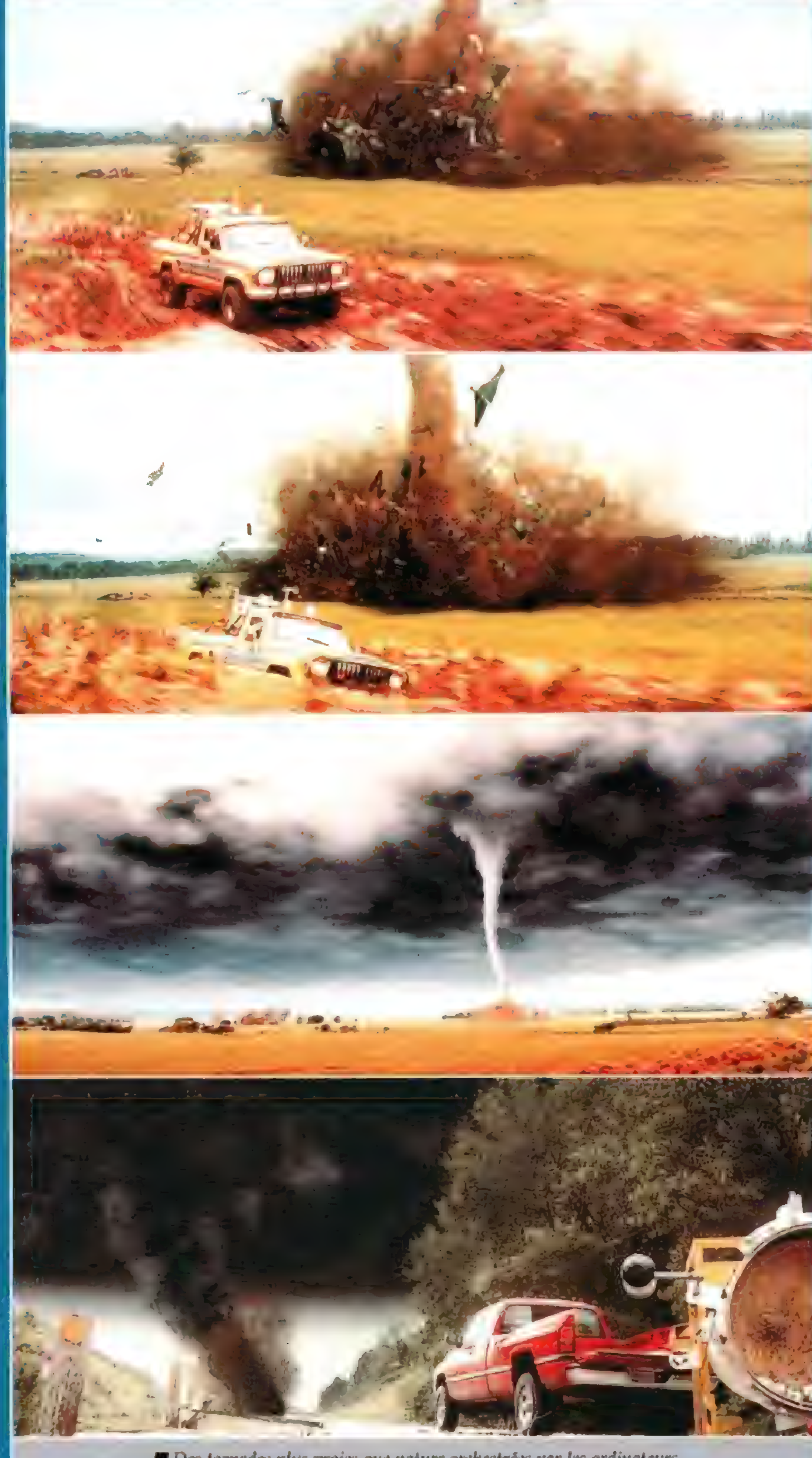
MES TORNADES CHÉRIES

Davantage que le jeu des comédiens, la psychologie des héros et les rebondissements téléphonés, ce sont les tornades synthétiques d'INDUSTRIAL LIGHT AND MAGIC qui engloutissent tout le blé de TWISTER...

Si les stars brillent par leur absence au générique de **Twister**, c'est pour éviter les grosses dépenses. 47 millions de dollars peuvent passer dans le cachet d'une paire d'Arnold Schwarzenegger, mais aussi dans la confection d'effets spéciaux optiques et mécaniques, les vedettes du film de Jan de Bont. Un cinéaste qui s'acharne à créer des tornades plus vraies que nature. Une volonté qui n'est pas sans conséquence sur le moral des troupes. Du genre autoritaire et pressé, Jan de Bont pousse un assistant-cameraman dans la boue. En résulte la démission du chef opérateur Don Burgess et de vingt membres de l'équipe. Le directeur de la photographie de substitution, Jack N. Green, paie son tribut à **Twister** par une chute très douloureuse sur un plateau hydraulique. Le cinéaste lui-même reçoit une caméra sur la tête. Mais ce sont les comédiens qui souffrent le plus des intempéries. Bill Paxton se plaint de recevoir en plein visage toutes sortes de débris, d'objets projetés par deux moteurs de Boeing 747 et des ventilateurs géants. Un sort partagé par la malheureuse Helen Hunt assommée par l'ouverture brutale d'une portière de camion, les rétines brûlées par des spots trop puissants. «*C'est une expérience peu ordinaire de foncer sur une route de campagne, poursuivie à la fois par une tornade et un camion moteur remonté à bloc ! Jan a une approche quasi-documentaire du cinéma. Pour lui, l'action doit être parfaitement réaliste, la caméra jouant un peu le rôle de témoin furtif. Jan s'engage totalement sur le plateau, il est animé d'un courage extraordinaire. Il fonce tête en tête et ne recule devant aucun sacrifice pour obtenir le résultat souhaité*» estime la comédienne, visiblement pas rancunière, consciente qu'il faut payer de sa personne pour un petit peu plus de crédibilité à l'écran. «*C'est vraiment dur d'imiter la nature*» plaide Jan de Bont. «*Les tornades comptent parmi les phénomènes les plus excitants à observer, quelque chose d'à la fois beau et extrêmement destructeur, comme une explosion atomique. La cohabitation étroite entre cette beauté et cette puissance fut déterminante dans mon désir de tourner* **Twister**. *J'ai tenu à un total réalisme, à ce que les spectateurs ne puissent jamais distinguer une véritable tornade de celles du film*». A ce titre, et à ce titre seulement, **Twister** est une réussite.

La crédibilité de **Twister** passe avant tout par les effets spéciaux d'*Industrial Light and Magic*. Si ses petits génies n'avaient pas réussi le test de la reconstitution, commanditée fin 1994 par Steven Spielberg et la productrice Kathleen Kennedy, d'une tornade en images de synthèse, au terme de dix semaines de travail, jamais **Twister** n'aurait vu le jour. Surtout qu'aucune des tornades du film est une vraie de vraie, empruntée aux infos télé ou issue de reportages d'une équipe sur le terrain spécialement formée par Jan de Bont.
Twister, c'est également une commande d'un nouvel ordre pour les techniciens de la boîte magique de George Lucas. «***Twister** offre à* Industrial Light and Magic *l'occasion d'élargir la palette de ses effets spéciaux dans la mesure où nous montrons la nature dans ce qu'elle manifeste de plus charmant et de plus instable. Lorsque vous créez digitalement un dinosaure pour* ***Jurassic Park***, *il reste le même du début à la fin du film. Pas les tornades dont les formes varient continuellement d'une seconde à l'autre, dont le mouvement est perpétuel, y compris dans les plus infimes détails*» explique Stefen Fangmeier, co-responsable des effets spéciaux. Pour corser les opérations, toutes les tornades de **Twister** sont différentes les unes des autres. Pas question d'en cloner une pour la resservir ensuite. Pas de place pour la facilité dans **Twister**. Ainsi, grue et hélicoptère de l'armée soulèvent à des dizaines de mètres tracteur et camion-citerne en aluminium, pour ensuite les laisser tomber sur la chaussée. Joli perfectionnisme, comme celui des laborantins d'*ILM* chargés, sur leur ordinateur, de consteller le tourbillon des tornades de milliers de débris, branchages, planches et objets hétéroclites, télévisions, chaises de jardin, voitures... Et même une vache ! «*Nous aurions pu utiliser des modèles réduits, mais cela aurait considérablement limité leurs déplacements dans l'espace. L'animation infographique permettait une plus grande liberté dans la manipulation*». Particulièrement probant lorsque la tornade aspire les sondes fabriquées à partir de cannettes de *Pepsi Cola*, l'un des grands annonceurs du projet, soignées par Jan de Bont et *Industrial Light and Magic*. Pas content en revanche le comédien Cary Elwes (le rival crapuleux et arrogant du héros), qui voit sa présence à l'écran réduite au fur à mesure que les effets spéciaux gagnent en perfection.

■ M.T. ■



■ *Des tornades plus vraies que nature orchestrées par les ordinateurs d'Industrial Light and Magic : la raison d'être de* ***Twister*** ■

AGENT ZÉRO ZÉRO

vivre et laisser rire !

LESLIE NIELSEN

À 70 ans, ce fils d'un officier de la Police Montée canadienne, ancien disc-jockey et annonceur à la radio, possède encore de solides ressources. Toubib dans Y-A-T-IL UN PILOTE DANS L'AVION ?, inspecteur La Bavure dans la série POLICE SQUAD et les trois films dérivés (Y-A-T-IL UN FLIC POUR SAUVER LA REINE, LE PRÉSIDENT et HOLLYWOOD ?), arroseur d'eau bénite (L'EXORCISTE EN FOLIE), tyran timbré (SURF NINJAS), vampire exsangue pour Mel Brooks (DRACULA : MORT ET HEUREUX DE L'ÊTRE), il ne gagne que tardivement ses galons de comique. Au terme d'une carrière qui débute au cinéma en 1954 dans LE ROI DES VAGABONDS. Deux fois capitaine (dans PLANÈTE INTERDITE et L'AVENTURE DU POSÉIDON), deux fois horror-star (dans CREEPSHOW et LE BAL DE L'HORREUR), il devient un pilier de séries télé (KOJAK, PEYTON PLACE, LE VIRGINIEN, CANNON, HAWAÏ POLICE D'ÉTAT), avant de découvrir que sa vérité est ailleurs...



■ *Le Général Rancor (Andy Griffith) : deux fois manchot, mais néanmoins actif !* ■



■ *Dick Steel (Leslie Nielsen) : la fine fleur des services secrets américains* ■

Vous êtes-vous rabattu sur *Agent Zéro Zéro* parce que *Paramount* a décidé de mettre Frank Drebin, héros des *Y-a-t-il un Flic...?*, à la retraite ?

Non, ce n'est pas vraiment le cas. Je reste persuadé qu'il y aura encore au moins un Y-a-t-il un Flic...?. En revanche, O.J. Simpson ne pourra y retrouver son rôle régulier. Son image est trop controversée depuis cette affaire de meurtre, depuis le jugement du tribunal. Je ne suis pas certain que les gens aient envie de le voir dans un film comique. Un peu dur sans doute, mais néanmoins réaliste.

Avez-vous visionné la collection complète des *James Bond* pour mieux le parodier, le pasticher dans *Agent Zéro Zéro* ?

Je suis comme tout le monde ; je vais systématiquement les voir au cinéma. De manière rétroactive, je m'imagine assez bien dans le rôle de James Bond au début des années 60. Vous savez, Sean Connery n'est pas aussi sérieux qu'il en l'air dans la peau de 007. Pour que James Bond soit crédible, il faut impérativement qu'il possède un solide sens de l'humour. Dans les années 60, je ne possédais pas cette ironie, cet humour discret. J'aurais fait un James Bond trop rigide, pas marrant du tout. Reste que le sérieux que j'affichais sans cesse à l'époque me faisait écrouler de rire. À chacune de mes apparitions télé, y compris dans des rôles dramatiques, je rigolais bien. J'ai commencé à rire de moi-même bien avant de faire de la comédie, à la fin des années 70 !

Jadis, vous souffriez que les producteurs vous confient uniquement des rôles de notable, de shérif, de capitaine, de proviseur et de policitien. Des rôles très sérieux généralement. Aujourd'hui, vous portez une autre étiquette...

Absolument, je suis captif d'un deuxième cercle vicieux. Jadis, si nous nous livrions à la moindre plaisanterie, si nous nous laissions aller à la moindre touche humoristique, les monteurs se chargeaient de corriger le film, de couper le détail qui clochait. À l'époque, je n'osais cependant pas m'engager à fond dans la comédie. Je ne décrochais pas de rôle léger simplement parce que j'avais trop peur d'avouer que j'en brûlais d'envie. Donc, pendant près de trente ans, producteurs, agents et réalisateurs m'ont cantonné dans un registre. Aujourd'hui, je souffre de l'excès contraire. Plus question que je sorte de la comédie, du loufoque. Personne ne prendrait le risque de me donner un rôle sérieux, sous peine de ruiner les effets dramatiques de son

film. C'est la raison pour laquelle j'ai décidé de remonter sur les planches, de refaire du théâtre dès septembre prochain. Oui, j'aimerais tant que l'on me confie des scénarios où je ne commets pas une gaffe catastrophique toutes les minutes. Je pense pouvoir y apporter l'expérience d'une carrière, des émotions dont j'étais incapable il y a vingt ans. Le métier de comédien vous apporte ceci : vous vous révélez à vous-même. Je veux, je peux actuellement donner plus. Un acteur est tout sauf un fonctionnaire, assis seul à son bureau, répétant inlassablement les mêmes gestes. Un comédien a besoin de variété, de changement.

En revoyant vos vieux films et séries télé, puis vos récentes comédies, on ne remarque guère de différences dans votre interprétation. Comme si vous n'aviez pas changé !

L'interprétation doit être la même dans les deux cas. Je me souviens que mon professeur à l'Actor's Studio affirmait qu'un rôle comique demandait davantage de sérieux qu'un rôle dramatique. Il entendait par là qu'il fallait se montrer attentif au personnage, l'aborder au premier degré, sans pousser sa nature. C'est rarement le personnage qui est drôle, plutôt ce qu'il génère autour de lui, les conséquences de ses actes. Être désopilant, ce n'est pas exclusivement déballer des phrases idiotes, se prendre les pieds dans le tapis. Je dois cependant avouer que j'adore faire le pitre, faire des grimaces. Il devrait y avoir des cours de folie, de «dinguerie» pour apprendre aux acteurs à se laisser aller. S'entraîner à accomplir des trucs délirants rendrait meilleur le travail de certains !

Justement, à propos de délire, vous n'avez pas encore sorti la poire péteuse qui fait de vous le plus farceur des interviewés !

Cette poire péteuse abat les barrières et décontracte tout le monde, une fois passé l'effet de surprise ! Je crois qu'il n'y a pas un seul endroit au monde où je ne l'ai pas testée. A la télévision anglaise, japonaise... Partout, j'ai donné du péteur. Même avec le Prince Rainier de Monaco. Un jour, en pleine réception, son responsable de la sécurité m'a demandé : «Leslie, j'ai une demande délicate à formuler et je n'aurais jamais cru que ça m'arriverait : le Prince Rainier aimerait que vous lui donniez un de vos péteurs». Un grand honneur croyez moi ! Pensez-vous vraiment que ce soit de mauvais goût ? J'associe le mauvais goût à la cruauté, à la méchanceté, à la basse moquerie. Dès que je m'aperçois que je blesse ou que j'embarrasse quelqu'un, je me rétracte !

Quels sont les atomes crochus entre Frank Drebin, Dick Steel et Leslie Nielsen, l'homme au quotidien ?

Frank Drebin est débile, bête, mais l'ignore. Dick Steel est débile, stupide, mais il a comme l'impression de le sentir. Des rôles pareils vous affectent gravement. Le soir, après le tournage des premiers **Y-a-t-il un Flic...?**, je pensais pouvoir me débarrasser de Frank Drebin et redevenir moi-même, à savoir un homme bien éduqué, capable de parler culture, bonne cuisine et tout. Quelqu'un de bien sous tous rapports en somme. En fait, au bout d'un an ou deux en sa compagnie, Frank Drebin m'a poursuivi partout. Je ne sais comment il faisait, mais il rentrait avec moi tous les soirs. Finalement, j'ai dû admettre que j'étais aussi débile et idiot que lui. C'est d'ailleurs ce que les gens attendent de moi. Et je me sers de leur attente comme d'un passeport me permettant d'être cinglé à volonté. Avant **Y-a-t-il un Flic pour Sauver la Reine ?**, personne ne m'aurait laissé me comporter ainsi, faire le clown, me livrer à des farces de potache. Maintenant, je le peux car le public, les gens m'identifient totalement à Frank Drebin ; ils m'acceptent en tant que tel. Je ne suis pas seulement un vieux fou aux cheveux blancs qui fait l'andouille ; pour tous, je suis Frank Drebin. Quelle liberté d'agir il m'offre ! La seule personne qui puisse m'empêcher d'être ainsi, c'est moi !

Comment, sur le plateau, savez-vous qu'un gag fera mouche ? Êtes-vous vous-même écroulé de rire, certain que le public partagera plus tard votre hilarité ? Faites-vous confiance à votre instinct ?

Vous ressentez la réussite comique d'un gag au plus profond de vous-même. Vous savez que le timing est parfait, que vous avez joué avec précision, vous savez ce qu'il adviendra exactement de la séquence une fois montée... Un sixième sens en quelque sorte. La réussite d'une comédie ne relève toutefois pas du hasard. Le montage compte autant que le gag lui-même. David Zucker possède ce sens du montage, du tempo. Pas Mel Brooks dans ses derniers films. À ce point impliqué dans le scénario, la réalisation, la production et l'interprétation de **Dracula : Mort et Heureux de l'Être**, il manquait de recul, d'objectivité. Il aurait dû laisser un bon monteur de comédie assembler son film. David Zucker, lui, n'est pas du genre à tourner dix, vingt fois le même plan. Sur **Y-a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** et la série **Y-a-t-il un Flic...?**, nous n'avons jamais dû franchir le cap des quatre prises. Sur **Agent Zéro Zéro**, chaque scène était couverte par quatre caméras pour des histoires de plans rapprochés, larges... Reste que Rick Friedberg n'a jamais dû répéter un plan plus d'une ou deux fois ! Pourquoi ? Parce que nous sommes préparés, que la technique est au point. La folie fonctionne à condition que son mode de gestion soit la logique. J'improvise ainsi très peu. On peut néanmoins se servir de l'improvisation comme d'une technique de travail : vous improvisez et, une fois que vous avez trouvé ce que vous recherchiez, vous répétez sur cette base. Souvent, les comédiens confondent «improvisation» et «bavardage». Ils parlent jusqu'à vous casser les oreilles. Jouer, c'est différent : c'est agir. Beaucoup parler, c'est avouer que vous tâtonnez sans objectif précis. J'aime la précision, les professionnels aguerris. Avec des débutants, vous perdez 50 % de votre potentiel à essayer de trouver des nouvelles marques ! Tenter d'être drôle, c'est beaucoup de boulot. Fatigant en plus ! Je n'arrête pas de courir. Bien sûr, j'ai des doublures lorsque je prends mes jambes à mon cou. Mais lorsque le réalisateur décide d'un gros plan en pleine course, je dois m'y mettre. Quand j'ai une idée sur tel ou tel mouvement comique, je dois l'assumer et le faire moi-même. J'ai même failli me blesser sérieusement à plusieurs reprises !

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■



■ *Ray-ban, cigare, complet-veston : paré à sauver le monde !* ■



■ *L'agent 3.14 Véronique Ukrinsky (Nicolette Sheridan) : une Rambette pour WD 40 !* ■

OPÉRATION DÉLIRE !

Le poids des ans n'y fait rien ; Leslie Nielsen poursuit son œuvre inestimable. Frank Drebin, triple zéro de **Y-a-t-il un Flic...?**, poireautant sur une voie de garage, il saute dans le smoking amidonné du frère gaffeur de James Bond, Dick Steel, alias WD 40, l'agent le plus sévèrement burné de la CIA, quasiment retiré des voitures depuis la mort de sa partenaire chérie dans un ultime combat contre l'ignoble Général Rancor. Quinze ans plus tard, Rancor réapparaît, doté de deux bras mécaniques, faute de ceux qu'il a perdus dans la bataille contre Steel. Tombent entre ses mains Barbara Dahl, fille jumelle de la défunte coéquipière, et un scientifique dont le dément veut faire le plus vil des usages contre l'humanité. Car, la Terre, Rancor veut la mettre au pas, à sa botte...

Ça commence par un générique à la 007 à la différence que quelques beautés potelées se glissent au milieu des silhouettes taille-fine et que le comique frisé Al Yankovic chante à peu près n'importe quoi. Et ça embraye sur le piratage burlesque de **True Lies**, **Dans la Ligne de Mire**, **Speed** (chauffeur du bus : Ray Charles !), **Pulp Fiction** (d'ailleurs, Leslie Nielsen nanti d'une queue de cheval guinche mieux que Travolta), **Apollo 13**, **Sister Act**, **Jurassic Park**, **Mission : Impossible**, **Maman, J'ai Raté l'Avion** avec à la place de Macaulay Culkin un précoce agent des services secrets qui en prend plein la gueule !
Formé par les shows de Pee Wee Herman et les bévues vidéo sur gazon de Leslie Nielsen (**Bad Golf Made Easier**, **Bad Golf my Way**), Rick Friedberg sait y faire. Sans perdre une seconde (son film ne fait qu'une heure vingt !), il enfile les gags comme des perles. Particulièrement visés, les **James Bond** bien sûr, saga dont la Moneypenny devient une très chaude secrétaire, le laboratoire de Q un véritable magasin de farces et attrapes, et M en maniaque de la discrétion. À tel point qu'il se travestit en bureau, en fauteuil et en mur. À s'en décrocher les mâchoires ! Fermez les yeux et vous onduleréz néanmoins de rire car l'accent franco-russe, en version originale exclusivement, de la carrossée Nicolette Sheridan, rend un hilarant hommage à Barbara Bach (**L'Espion qui M'Aimait**) et Carole Bouquet (**Rien que pour vos Yeux**). Il y en a aussi pour vos oreilles dans **Agent Zéro Zéro** !

■ M.T. ■

Gaumont/Buena Vista présente Leslie Nielsen dans une production **Hollywood Pictures** ***AGENT ZÉRO ZÉRO*** (***SPY HARD*** - USA - 1996) avec Nicolette Sheridan - Charles Durning - Marcia Gay Harden - Barry Bostwick - Andy Griffith - Carlos Lauchu - Stephanie Romanov - Hulk Hogan - Ray Charles - Mr. T - Robert Culp - Pat Morita - Alexandra Paul **photographie de** John R. Leonetti **musique de** Bill Conti **scénario de** Rick Friedberg - Dick Chudnow - Jason Friedberg - Aaron Seltzer **produit par** Rick Friedberg - Doug Draizin - Jeffrey Konvitz **réalisé par** Rick Friedberg

17 juillet 1996 **1 h 20**

Au piquet, les cancres ? Non. Le mercenaire Shale les envoie au poteau d'exécution !

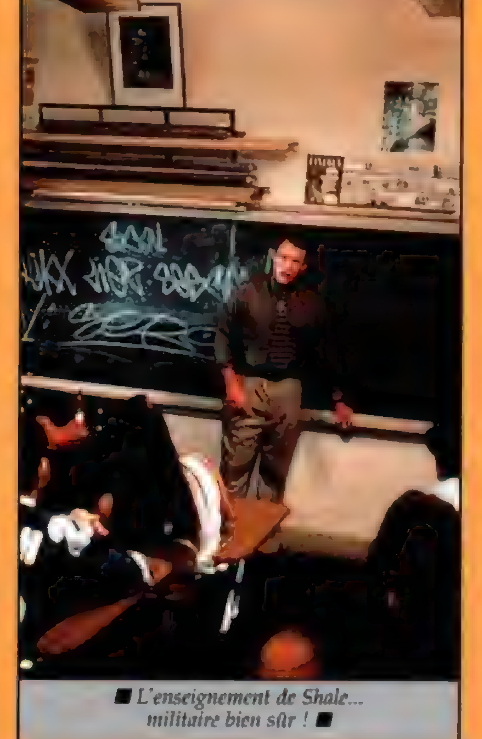
THE SUBSTITUTE

Imaginez que l'Inspecteur Harry se recycle dans l'enseignement, que le Général Bigeard et l'adjudant de Cabu prennent le pouvoir dans les écoles. Une éventualité dans trois villes du sud de la France d'ailleurs. Sur le mode de la grosse série B musclée, dévouée à un genre passé de mode, THE SUBSTITUTE explique comment faire le ménage dans les bahuts les plus craignos, comment envoyer les dealers et les gangs les plus irréductibles rôtir en enfer. Vos élèves mettent un souk pas possible dans la salle de classe et rappent pendant que vous causez histoire ou philosophie ? Dans ce cas, appelez le balafré Shale et ses joyeux mercenaires !

Des mercenaires, on n'en voit plus autant à l'écran que par le passé. Les derniers en date ? Défenseur de la veuve et de l'orphelin, Dolph Lundgren dans **L'Homme de Guerre** l'année dernière. Menés par Christopher Walken, ils ont sévi dans **Les Chiens de Guerre** en 1981. Encore en amont et parmi les plus mémorables, il y a Rod Taylor et Jim Brown dans **Le Dernier Train du Katanga**, le commando Roger Moore-Richard Burton-Richard Harris-Hardy Krüger des **Oies Sauvages**. De nobles combattants au service de la liberté retrouvée des peuples opprimés ? Pas vraiment. Les mercenaires ne sont pas des enfants de chœur et n'œuvrent pas forcément en fonction de la restauration de la démocratie. Ils travaillent pour le pognon, au plus offrant, quoique le cinéma aurait tendance à adoucir leur image, à leur fournir quelques alibis béton, quelques idéaux à défendre. Un mercenaire purement vénal passerait mal au cinéma. Ceux de **The Substitute** le sont pourtant, notamment Shale, leur chef. Soucieux d'en placer à gauche oui, mais pas rapace, pas prêt à n'importe quoi pour remplir son compte en banque. Nullement question de prêter main forte à des trafiquants de drogue par exemple. Shale brandit une éthique, une certaine conception de la justice et du droit.



■ Shale et Sherman (Glenn Plummer) : le mercenaire et l'enseignant libéral ■



■ L'enseignement de Shale... militaire bien sûr ! ■

«Pour interpréter Shale, Robert Mandel cherchait un comédien possédant du punch mais pas trop dur d'apparence, qui puisse à la fois personnifier un père et un mercenaire. Je comprends pourquoi il m'a choisi. Je suis plutôt de nature docile, gentille. Par contre, si on me cherche des poux dans la tête, j'explose. De ce point de vue, Shale me ressemble». Satisfait donc Tom Berenger, psychopathe galonné dans **Platoon**, psychopathe en complet-veston dans **Sliver**, de se glisser dans la peau d'un frère-jumeau : ce Shale, *«un mercenaire mis prématurément à la retraite et qui éprouve quelques difficultés à s'adapter à la vie citadine».* Au lycée Columbus de Miami, il se retrouve rapidement en terrain connu, dans un endroit plus proche de Beyrouth, du Bronx, que d'un campus ordinaire. Ce quadragénaire éprouverait-il le besoin de repasser son BAC, de se cultiver ? Pas vraiment, et l'enseignement de l'art de la guerre n'étant pas encore inscrit au programme scolaire, son objectif est tout autre. Si Shale usurpe l'identité d'un professeur d'histoire, c'est pour péter la gueule à de sales petits cons. Non mais ! Circonstances aggravantes : le morveux responsable, membre d'un gang redouté, demande à un malabar de rosser Jane Hetzko, sa petite amie. Le géant envoie l'enseignante à l'hosto et Shale mûrit l'idée géniale d'infiltrer le bahut, repaire de dealers à la botte du proviseur Rolle, un ancien flic.

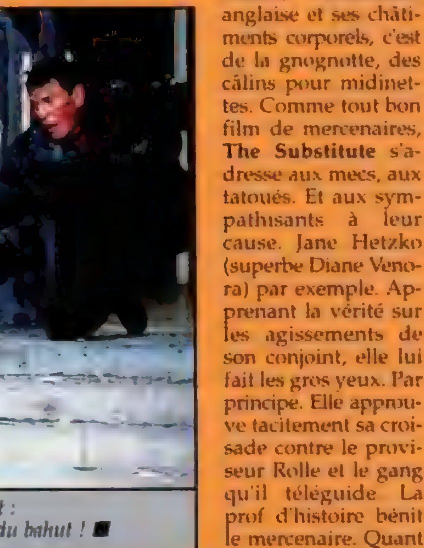
«Avant de devenir réalisateur, j'enseignais la chimie dans un lycée de Manhattan. Je suis donc très sensible à ce qui se passe dans certains de ces établissements scolaires. Je sais ce que doivent affronter les professeurs. Dans ***The Substitute****, et précédemment avec la comédie* ***School Ties****, j'ai pu apporter à un film mon expérience du métier d'enseignant et d'éducateur».* Auteur de **F/X - Effet de Choc**, le titre le plus connu de sa filmographie, Robert Mandale (pardon Mandel !) aurait-il été mercenaire dans une vie antérieure ? Sa conception de l'éducation à coups de sulfateuse, et des colles à coups de trique, abonde dans ce sens. Le peace & love d'**Esprits Rebelles**, ce n'est pas son rayon. *«****The Substitute*** *et* ***Esprits Rebelles*** *se déroulent dans des domaines très différents. Le film de Michelle Pfeiffer se veut dramatique tandis que le mien donne surtout dans l'action, dans la dynamite. Il possède même un côté bande dessinée. Contrairement au directeur du casting d'****Esprits Rebelles****, nous avons recruté de véritables membres de gangs dans le but d'accéder à une authenticité maximale. Pas question d'engager des comédiens professionnels. Durant tout le tournage, une unité spéciale encadrait ces jeunes afin d'éviter tout débordement. Un policier, l'Inspecteur Carmona, m'a présenté 80 membres de divers gangs parmi lesquels j'en ai sélectionnés 20. Beaucoup n'avaient alors pas plus de 15 ans. Aucun acteur au monde ne*



■ Shale (Tom Berenger) : une nouvelle génération de profs pour lycée au bord de l'émeute ! ■

pourrait les imiter. Au début, ils se montraient très timides. Ils ne faisaient rien, ne disaient rien du tout. Dès lors qu'ils ont accepté de jouer le jeu, on ne pouvait plus les arrêter. Ils proposaient des tas d'idées sur la manière de réciter les dialogues, de se comporter. Grâce à leur contribution, ***The Substitute*** *a gagné en crédibilité. Ils ont créé le geste de reconnaissance des adolescents du gang dont il ont changé le nom. Les Chevaliers de l'Ombre sont ainsi devenus Les Rois de la Destruction ! Tout s'est si parfaitement déroulé que certains, à la fin du tournage, ont quitté leur gang pour reprendre une scolarité normale, étudier l'art dramatique».* Dissuadés par les mesures punitives prises par Shale ? Défenestration, poignets tordus, balles dans la peau, outils de ninja dans la poire... En comparaison, l'éducation anglaise et ses châtiments corporels, c'est de la gnognotte, des câlins pour midinettes. Comme tout bon film de mercenaires, **The Substitute** s'adresse aux mecs, aux tatoués. Et aux sympathisants à leur cause. Jane Hetzko (superbe Diane Venora) par exemple. Apprenant la vérité sur les agissements de son conjoint, elle lui fait les gros yeux. Par principe. Elle approuve tacitement sa croisade contre le proviseur Rolle et le gang qu'il téléguide. La prof d'histoire bénit le mercenaire. Quant à Sherman, enseignant libéral, il y laisse sa peau, faute d'avoir pris au sérieux les avertissements du mercenaire au bâton de craie...





■ Résultat d'une nuit d'affrontement : Shale et Rem (Raymond Cruz) refont la façade du bahut ! ■

«*Je pense que le système scolaire américain doit intégralement être repensé de façon à intéresser les enfants aux activités proposées, à les impliquer plus étroitement. Il faut que les enseignants abordent les sujets brûlants, le sexe, la violence, la drogue, afin qu'ils prennent conscience des dangers qui y sont liés.* ***The Substitute*** *porte en lui un message d'espoir et propose des réponses aux questions».* Des réponses armées ! Rien ne vaut la batte de base-ball pour remettre les garnements dans le droit chemin. **Class 84** et **Le Proviseur** ont d'ailleurs déjà adhéré à cette manière d'opérer assez radicale. Éliminez les meneurs et les moutons rentreront d'eux-mêmes au bercail. Pas plus compliqué que ça. On arrache la mauvaise herbe et la verdure repousse bien verte ! Le jardinage de **The Substitute** se termine ainsi par une vraie bataille rangée, dans le bahut, entre les bons et les méchants mercenaires. Ceux de Shale et les autres, dirigés par un bellâtre qui diffuse des cassettes guerrières narcissiques en guise de curriculum-vitae. Et les étudiants malfrats dans ce dénouement sanglant ? Shale aura préalablement décimé leurs rangs !

«Malgré son genre d'appartenance, le cinéma d'action, ***The Substitute*** *tire la sonnette d'alarme. Il décrit les écoles telles qu'elles deviendront si on laisse faire, si on ne réagit pas»* ajoute Tom Berenger, visiblement candidat au poste de conseiller militaire au Ministère de l'Éducation. *«Les faits révélés par* ***The Substitute*** *augmentent aux États-Unis. On ne compte plus le nombre d'agressions commises contre des professeurs qui ont eu l'audace de coller une mauvaise note à un élève turbulent. On ne dénombre plus les dealers arrêtés par la police dans les cours de récréation. De plus en plus, à l'image du film, des fils de fer barbelé, des réseaux de télé-surveillance délimitent l'enceinte des écoles. Des écoles ? De vrais camps retranchés, des casernes vous voulez dire ! Aujourd'hui, poursuivre des études s'apparente à un véritable parcours du combattant. Les bagarres, le racket, les dealers, les réseaux de prostitution intra-scolaire...»* Et Tom Berenger de regretter le bon vieux temps, les gentilles bastons après une partie de basket-ball un peu disputée et quelques libations sans grande conséquence.

Tout balafré et baraqué que soit Shale, son personnage, Tom Berenger ne voit pas tout **The Substitute** à travers la ligne de mire de son fusil d'assaut. *«Une séquence fut particulièrement émouvante, celle où je demande aux élèves de parler de leurs problèmes, de leur famille, de leur angoisse d'élever des enfants dans une société impitoyable... Des moments d'autant plus touchants que la moitié de mes interlocuteurs appartenait à des gangs. Certains, à 16 ou 17 ans, étaient déjà mère ou père de famille. Pour cette scène,* ***The Substitute*** *compte parmi les expériences les plus poignantes de ma carrière».* Le baroudeur sait tendre l'oreille, écouter attentivement et compatir. Évidemment, ses solutions au problème de l'école-bunker posent quelques problèmes moraux et politiques. Des ambiguïtés qui font le charme vénéneux des films de mercenaires. On adore ça, mais sans adhésion obligatoire aux valeurs réactionnaires qu'ils véhiculent.

■ **Marc TOULLEC** ■

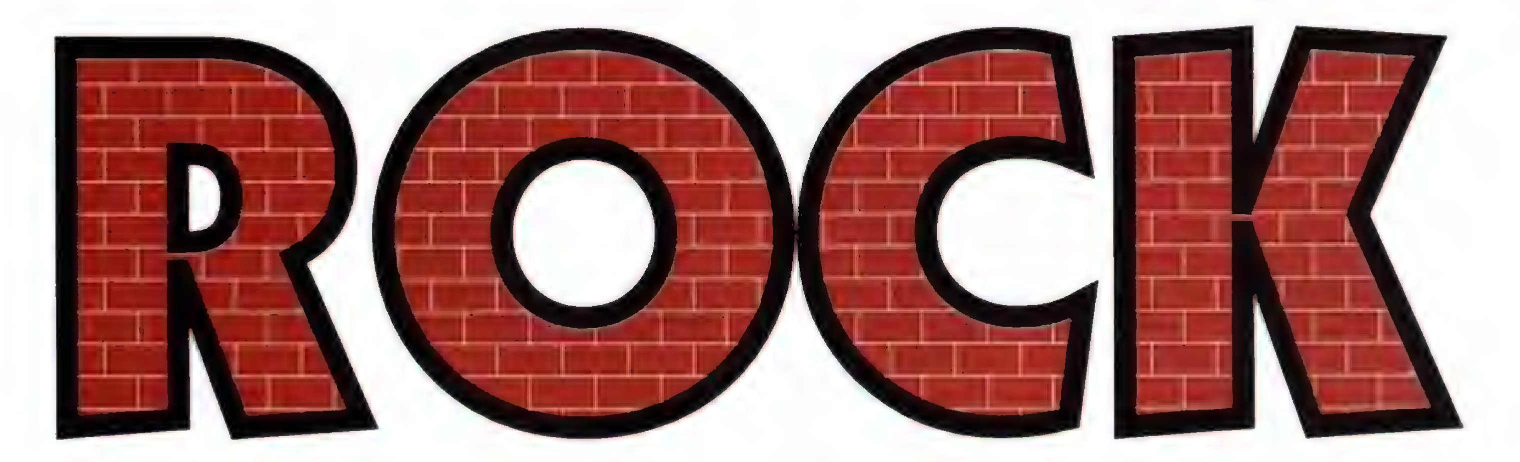
Omni Productions présente Tom Berenger dans une production **Live Entertainment** ***THE SUBSTITUTE*** (USA - 1995) avec Diane Venora - Ernie Hudson - Glenn Plummer - Raymond Cruz - Marc Anthony - Cliff de Young - William Forsythe **photographie de** Bruce Surtees **musique de** Mack 10 - Intense Method - Mast P - Afro-Rican - Organied Confusion **scénario de** Roy Frumkes - Rocco Simonelli - Alan Ormsby **produit par** Morrie Eisenman & James Steele **réalisé par** Robert Mandel

10 juillet 1996 **1 h 40**

Sean Connery et Nicolas Cage déjouent une prise d'otages dans un ROCK endiablé !



■ *John Patrick Mason (Sean Connery), un prisonnier depuis trente ans au secret pour avoir réussi à s'évader d'Alcatraz* ■

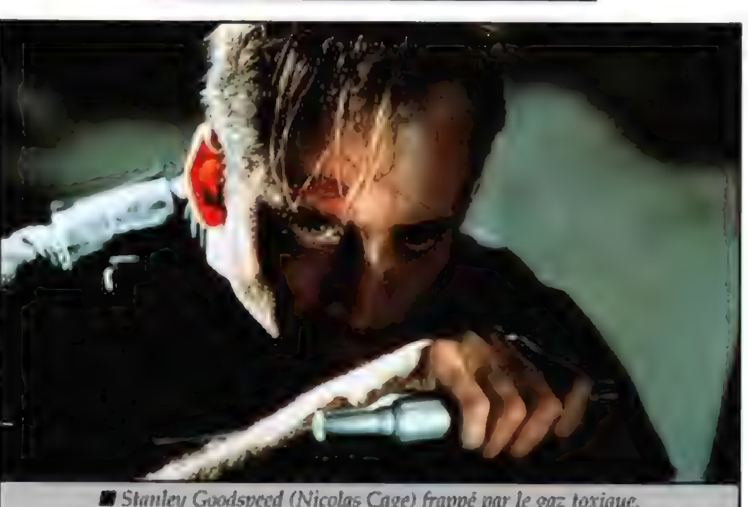


Un rocher au large de San Francisco. Sur ce rocher : un pénitencier. Cette prison : l'enfer sur terre, un établissement qui faisait jadis passer les bagnes de Cayenne et de Sing Sing pour de gentilles maisons de correction. C'est là pourtant que Michael Bay décide de planter ses caméras, d'installer la monumentale logistique de son film. Sur les lieux-mêmes de l'action. Une forteresse rendue aux oiseaux, au vent et aux touristes depuis. Une forteresse très pratique pour les militaires trop vertueux qui veulent faire payer aux États-Unis leur ingratitude vis-à-vis des anciens combattants et de leurs familles piètrement indemnisées...

«C*e fut un véritable cauchemar de tourner là-bas»* envoie d'emblée Michael Bay, réalisateur pas sobre de **Bad Boys**. Là-bas désigne l'îlot d'Alcatraz dans la Baie de San Francisco. Un pénitencier de sinistre réputation. *«Nous avions entièrement câblé l'île de façon à pouvoir placer les projecteurs n'importe où, mais la météo nous a considérablement ralentis. Le temps pouvait être au beau fixe et cinq minutes plus tard, le brouillard se répandait brusquement. D'un seul coup, le ciel était totalement couvert de nuages épais. Et cela pouvait survenir trois ou quatre fois en une heure ! Incroyable. Il pouvait faire un temps splendide toute la journée sur le continent, pendant que nous tournions quasiment dans l'obscurité. Mais Alcatraz est un endroit magique, extraordinaire, d'une beauté étrange, surnaturelle et inquiétante. À présent, je connais tous les coins et recoins d'Alcatraz».* Et pour cause, Michael Bay déshabille le «rock», le visite de fond en comble. Du plus haut des miradors aux canalisations les plus profondes, le cinéaste quadrille cette forteresse au look médiéval, aussi menaçante que sa réputation. Un monument historique aussi, malgré un passé encore jeune.

«À part planter les caméras en Russie, je ne vois pas comment le tournage de **Rock** *aurait pu être plus difficile. J'ai travaillé sur de nombreuses productions, mais je n'ai jamais rencontré d'obstacles de la taille d'Alcatraz !»* appuie Louis A. Stroller, producteur chargé des moyens techniques nécessaires aux prises de vues sur l'îlot. *«Il est impossible d'en faire le tour en voiture. Tout doit être amené du continent, chargé sur bateau et déposé par grue. Il n'y a ni ascenseur, ni monte-charge. La moindre pièce de matériel doit être transportée à dos d'homme d'un endroit à l'autre. Il faut emprunter des dizaines de longs escaliers étroits et peu pratiques... Pour compliquer encore les opérations, Alcatraz est une réserve d'oiseaux. Il est donc interdit, pour cause de nidification, de s'installer à certains endroits à des périodes précises de l'année. Et c'est aussi un monument historique ! Impossible donc d'y planter un clou, impossible de percer la moindre paroi. Ajoutons qu'il n'y a à Alcatraz ni nourriture, ni eau courante, ni chauffage... Trois fois plus complexe de tourner là-bas que partout ailleurs».* Conséquence : pour tourner à Alcatraz, il faut s'installer à Alcatraz ! La production achemina donc sur l'îlot le matériel nécessaire, soit l'équivalent d'une quarantaine de semi-remorques de 12 mètres de long chargés sur des berges industrielles. À bon port, une grue maritime de 125 tonnes complétait les opérations.


Alcatraz : une vue imprenable sur la mer, mais pas franchement un lieu de détente !


Stanley Goodspeed (Nicolas Cage) frappé par le gaz toxique. Seule solution : l'injection d'un antidote façon ***Pulp Fiction****. Piquant !*

Quant à la pellicule, l'eau et autres fournitures, des bateaux-taxis et des remorqueurs s'employaient à les transporter aussi promptement que possible. Une gigantesque entreprise digne d'un tournage au fin fond de l'Amazonie ! Et pendant que Michael Bay dirigeait les opérations, les touristes continuaient de visiter le pénitencier !

«N*ous avions tout d'abord pensé reproduire Alcatraz en studios. J'ai toutefois effectué un repérage sur les lieux. Lorsque j'ai vu pour la première fois la prison, je n'ai eu qu'un désir, qu'une obsession : y tourner. Alcatraz est une entité multiple : une partie de l'île ressemble à la France* (Michael Bay ramènerait-il toute la France au bagne du «Comte de Monte Cristo» ?), *et à certaines côtes européennes. Une autre à une prison de haute sécurité. Une autre partie est absolument splendide avec ses falaises abruptes plongeant directement dans l'océan... Il est tout simplement impossible de récréer toutes ces différentes atmosphères».* Le cinéaste en retient principalement une. La plus marquante, conforme à l'image, à la réputation d'Alcatraz. Un rocher aride, balayé par les vents, où des hommes en ont bavé pour s'évader. Toujours en vain. À l'exception de John Patrick Mason, ancien agent du SAS, les services secrets britanniques, détenu aux États-Unis depuis bientôt trente ans. *«Incarner Mason, c'est incarner James Bond sans avoir jamais été James Bond»* ironise son interprète Sean Connery. Un simple clin d'œil ? Non. Mason s'impose en James Bond dont la carrière prendrait brutalement fin lorsque la CIA l'arrête à la frontière canadienne. *«Mason est, dans un sens, une figure politique. Il travaillait pour le gouvernement britannique quand John Edgar Hoover tenait encore les rênes du contre-espionnage américain. Mason est rentré illégalement aux États-Unis pour voler ses cahiers secrets, des archives d'une importance capitale, fournissant des réponses à toutes les grandes questions concernant le pays et les événements graves qui y sont rattachés. Officiellement, les Anglais n'ont jamais reconnu son existence, ce qui aurait été la procédure normale dans ces circonstances. Mason est donc un prisonnier sans nom, sans identité. Il est devenu un numéro».* Voilà donc comment un surdoué de l'espionnage se voit offrir un séjour à Alcatraz du temps de sa splendeur, enfer carcéral dont il est le seul à s'être sauvé. Un exploit resté confidentiel. Mason n'ayant pas d'existence officielle, son évasion ne connaîtra jamais la célébrité pourtant méritée, une mention dans le Livre des Records. Et ce serait ruiner une légende : on ne s'évade pas d'Alcatraz. À ■ ■ ■

■ ■ ■ moins de s'appeler Clint Eastwood et de tenir la tête d'affiche du justement titré **Évadé d'Alcatraz**.
«Alcatraz : le nom évoque à lui seul la plus secrète, la plus hermétique, la plus terrible des prisons. Alcatraz m'a impressionné. Il y a une séquence que nous avons tournée dans la tour, au moment où le brouillard se lève. C'est presque irréel sur la pellicule tant l'irruption lente de la brume ressemble à un effet visuel qui aurait pu coûter des dizaines de milliers de dollars. Beaucoup de prisonniers ont rêvé de s'évader d'Alcatraz. Officiellement, pas un n'a réussi. Mais personne n'a jamais essayé de faire le trajet inverse» poursuit le comédien écossais. À l'exception du «guide» John Patrick Mason, du chimiste Stanley Goodspeed et d'un commando de troufions qui ne tardent pas à tomber dans l'une des souricières du général félon.
Les pièges, John Patrick Mason sait mieux que personne les flairer, les déjouer, l'instinct de survie encore vif malgré une détention prolongée dans les geôles américaines. Pas rouillé du tout le sexagénaire, à l'image de Sean Connery, 65 ans, dans une forme éclatante. Sean Connery obéissant lui aussi aux conseils d'un professionnel de la chose kaki. *«Les commandos de marine étaient tous les jours sur le plateau, dès que l'on travaillait sur une scène d'action. Du premier coup d'œil, on voyait qui étaient les professionnels, rien qu'à leur manière de tenir une arme, de bouger ou d'opérer. Nous avons rapidement appris à les imiter, du moins à les copier au mieux, histoire de faire illusion. Le domaine militaire n'est pas une nouveauté pour moi : j'ai servi dans la Marine et je suis familiarisé avec tout cela».*


■ Goodspeed interroge un Mason sortant du trou et au look «grunge» ! ■


■ Le Général Hummel (Ed Harris) : jusqu'où peut-on aller pour réparer une injustice ? ■

Les souvenirs de casernement, c'est le conseiller militaire Harry Humphries, spécialiste de la lutte anti-terroriste, qui se charge de les réveiller. Un pion important dans la logistique de **Rock**. *«J'ai commencé à travailler sur le film dès les toutes premières étapes du scénario. Mon boulot, c'est la tactique militaire. On m'a demandé d'aider à régler les attaques, de mettre en place un langage conforme à la réalité. En résumé, à crédibiliser au mieux les aspects techniques de l'histoire. Les scénaristes, les comédiens étaient excellents. Il leur manquait une seule chose : l'expérience vécue».* Du vécu, il y a en donc des cargaisons entières dans **Rock**. Des armes, une tactique, des comportements, des uniformes... La situation ? Déjà moins crédible, sauf pour qui aime à tirer les sonnettes d'alarme. Que des terroristes, des militaires déçus par leur hiérarchie se servent du Rock comme d'une base en vue d'expédier quelques missiles remplis de gaz hautement toxique sur les populations, cela relève du scénario catastrophe pour auteurs en quête d'idées flippantes. *«Les officiels prétendent que la situation de **Rock** est pratiquement impossible. Après le Watergate, l'assassinat de Kennedy, les essais nucléaires, les expérimentations de drogue et de radiations sur des cochons, l'attentat du métro de Tokyo... Après ça, le public n'est plus prêt à tout accepter de la part de notre gouvernement ou des autres»* se défend le producteur Jerry Bruckheimer. Ce discours, il aurait pu le tenir concernant **USS Alabama**, son précédent rejeton. Une manière de dire qu'on nous dit rien, qu'on nous cache tout. Des prédictions conformes à une certaine chanson signée Jacques Dutronc.

■ Marc TOULLEC ■

SOLIDE COMME UN ROCK ?

Un rapide coup d'œil au générique en apprend déjà beaucoup sur **Rock** : le premier rôle féminin apparaît en 17ème position ! Déduction intelligente : ce ne sera pas un film de gonzesses ! Après **Top Gun**, **Jours de Tonnerre**, **Le Flic de Beverly Hills 1 & 2**, **Bad Boys** et autres fleurons du cinoche aussi sévèrement burné que mou du cerveau, la nouvelle production du duo Jerry Bruckheimer/Don Simpson (et la dernière, Simpson ayant décédé peu après le tournage) présente un best of du film d'action dopé à la testostérone. Bonne nouvelle ?
Une histoire de mecs, donc, lancée par le Général Hummel (Ed Harris), un héros militaire pleurant les hommes morts sous ses ordres lors de missions secrètes. Devant le refus répété du gouvernement de dédommager les familles de ces soldats qui n'ont pas eu les honneurs de tomber dans une «guerre officielle», Hummel déploie les grands moyens : avec l'aide d'un commando sur-entraîné, il investi The Rock, la célèbre prison d'Alcatraz, prend en otages un groupe de touristes, et menace de déverser sur San Francisco un gaz mortel si les autorités refusent de payer la rançon dans les 48 heures. Un délai qui interdit toute tergiversation, toute négociation hasardeuse. Seul un homme semble capable de déjouer les plans de Hummel : John Patrick Mason (Sean Connery), un mystérieux Britannique croupissant depuis plus de trente ans dans une cellule insalubre, à l'écart. Raison de cette détention spéciale : Mason est l'unique prisonnier ayant réussi à s'évader d'Alcatraz, une entorse à la légende voulant que personne ne se soit jamais fait la belle de l'îlot. Sa connaissance sans faille du Rock l'amène à faire chemin inverse et à infiltrer le pénitencier insulaire sans éveiller les soupçons du commando. Pièce rapportée, Stanley Goodspeed (Nicolas Cage), un agent du FBI expert en armes chimiques n'ayant jamais mis les pieds sur le terrain, l'accompagne dans cette expédition ô combien périlleuse...

De l'action non-stop ou presque : poursuite explosive dans les rues de San Francisco, gunfights incessants, boule de feu dans les égouts d'Alcatraz, missile contenant le gaz mortel lancé en direction d'un stade comble... Michael Bay, dont le premier film, **Bad Boys**, en tenait déjà une sacrée couche, accumule les péripéties à la **Die Hard** comme un canasson essaierait de rattraper un pur sang. Abandonnant tout principe de mise scène au profit (au détriment, sorry !) d'une avalanche de plans à faire passer le Russel Mulcahy d'**Highlander** pour Ingmar Bergman, le réalisateur n'accorde aucun répit ni à ses personnages ni au spectateur, et se complaît dans l'excès. C'est d'ailleurs dans ses dérapages que **Rock** s'avère le plus amusant : quand, à court d'idées vaguement cohérentes, les scénaristes envoient Sean Connery et Nicolas Cage dans des wagonnets de mine façon **Indiana Jones et le Temple Maudit** ; quand les dialoguistes, mis à l'épreuve de la nullité insultante (vainqueur : «Listen to me, cock sucker !»), flanchent carrément : «J'ai l'impression que mon estomac tourne autour de mon anus» avoue un Nicolas Cage (souvent hilarant) pris de nausée ; quand quelques effets très gore et très Z viennent rappeler que **Rock** tient plus du spectacle dégénéré que du film d'action stylisé. Bruyant à s'en faire péter les tympans, assommant par son second degré fièrement revendiqué, fatigant vu le nombre de ses plans quasi-subliminaux (et loin d'être sublimes)... Mais somme toute rigolo par moments. **Rock**, ou l'antidote à **Comment je me Suis Disputé...** d'Arnaud Desplechin. Et inversement !

■ Vincent GUIGNEBERT ■

Gaumont Buena Vista International présente Sean Connery - Nicolas Cage - Ed Harris dans une production **Don Simpson & Jerry Bruckheimer *ROCK*** (*THE ROCK* - USA - 1996) avec David Morse - John C. Mc Ginley - Bokeem Woodbine - Jim Maniaci - William Forsythe - Michael Biehn **photographie de** John Schwartzman **musique de** Nick Glennie-Smith & Hans Zimmer **scénario de** David Weisberg - Douglas S. Cook - Mark Rosner **produit par** Don Simpson & Jerry Bruckheimer **réalisé par** Michael Bay

31 juillet 1996 **2 h 16**

un poisson hors de l'eau

interview

NICOLAS CAGE

Lauréat de l'Oscar pour avoir beaucoup titubé et pris des cuites anthologiques dans LEAVING LAS VEGAS, Nicolas Cage, de son vrai nom Nicolas Coppola, débute auprès de son oncle Francis dans RUSTY JAMES, COTTON CLUB et PEGGY SUE S'EST MARIÉE. Une carrière bien lancée. Il enchaîne comme petit malfrat dans ARIZONA JUNIOR, yuppie traumatisé dans EMBRASSE-MOI VAMPIRE, flic sympathique dans MILLIARDAIRE MALGRÉ LUI, garde du corps de Shirley McLaine dans UN ANGE GARDIEN POUR TESS, tueur à gage raté dans RED ROCK WEST, porteur d'une veste en peau de serpent dans SAILOR ET LULA, méchant malfrat dans KISS OF DEATH... Une variété assez considérable de rôles pour un comédien qui rentre seulement dans sa trente-troisième année...

L'an dernier, vous étiez un alcoolique suicidaire dans *Leaving Las Vegas*. Aujourd'hui, vous êtes agent du FBI dans *Rock*. Deux films, deux planètes...

C'est là toute la beauté de ce métier ! Cela m'amuse de passer d'un personnage aussi oppressant et tourmenté qu'un alcoolique à la dérive, à un jeune agent du FBI plein de convictions, passionné. Un type génial qui se retrouve dans une situation qui lui passe bien au-dessus de la tête. J'ai adoré enchaîner d'un extrême à l'autre. Lorsque j'étais gosse, je regardais attentivement les films de Lon Chaney, tous ces classiques où il changeait perpétuellement de visage, d'apparence. Bien sûr, les maquillages et les postiches y faisaient beaucoup, mais ses métamorphoses dans des registres diamétralement opposés me fascinaient. Modifier mon aspect physique d'un film à l'autre est un rêve, un désir très fort chez moi (1).

Pourquoi avez-vous accepté de tourner *Rock* ? C'est le genre de blockbuster hollywoodien où les comédiens importent souvent moins que la logistique, les effets spéciaux et les armes !

Au départ, **Rock** n'était qu'une enfilade d'explosions, de cascades et de fusillades. De l'âme, de l'esprit, il n'y en avait guère. Sean Connery a d'abord refusé le scénario. Il le détestait. Les personnages ne possédaient vraiment aucune étoffe, aucune dimension particulière. De vrais clichés. À force de travailler avec Michael Bay et les producteurs, nous sommes parvenus à les rendre plus intéressants, plus humains. Sean Connery a considérablement transformer Mason, un Américain à l'origine, en un Britannique emprisonné depuis plus d'une trentaine d'années par le gouvernement. De mon côté, j'ai par exemple réécrit l'intégralité de mes dialogues pour me sentir plus à l'aise et apporter une certaine distance. J'ai aussi particulièrement veillé à ce que Stanley Goodspeed ne soit pas un agent du FBI de plus. Je le voulais différent. J'ai ainsi décrété qu'il aimerait Elton John et les Beatles au point de dépenser 600 dollars pour l'achat d'un vieux disque, qu'il se défoulerait sur sa guitare après une épreuve intense... Bref, je tenais à ce que Stanley Goodspeed soit un être humain, pas un cliché, pas un superman sous stéroïdes. Il se montre également assez maladroit, naïf, et commet quelques erreurs. Très bien ! Je préfère voir un type ordinaire devenir un héros plutôt que d'assister aux nouveaux exploits d'un super-agent du FBI à qui rien ne résiste, qui traverse les explosions sans une égratignure. Stanley Goodspeed est un homme honnête qui croit réellement agir pour le bien de ses concitoyens, pour la communauté. Bien sûr, son côté Monsieur-je-sais-tout peut agacer ses proches, mais c'est le genre de détails qui le rend plus crédible. L'humour également le rend plus attachant. Je pense justement que l'humour permet d'aborder les difficultés différemment.


■ *Action star : une nouvelle étiquette à coller au répertoire de Nicolas Cage* ■

À titre personnel, après une épreuve, je me montre plus drôle, je cherche la plaisanterie. Je ne me comporte pas ainsi lorsque les choses vont au mieux. C'est une façon d'échapper au réel. Ce comportement, je l'ai adapté à la personnalité de Stanley Goodspeed dans **Rock**. Bien qu'il s'agisse là du plus gros film sur lequel j'ai travaillé à ce jour, j'ai veillé à ne pas me laisser dévorer par la logistique, à continuer à travailler comme un comédien.

Côtoyer Sean Connery, lui donner la réplique, ce doit être plutôt stimulant, non ?

On peut le dire ! Depuis l'enfance, Sean Connery compte parmi mes héros favoris, mes idoles. Je conserve encore une photo dédicacée de lui dans un **James Bond**. Une pièce de collection. À la première rencontre, Sean m'a confié être un admirateur de certains de mes films, avant même que j'aie eu le temps de lui dire la même chose ! La logique aurait voulu que j'exprime toute ma fierté, mon bonheur d'être en sa présence. Son attitude amicale a aussitôt permis d'équilibrer les rapports, d'instaurer un climat de respect mutuel et de complicité. Sean Connery possède une classe exceptionnelle. Sa puissance de concentration est phénoménale et explique la qualité de ses interprétations. J'ai beaucoup appris à son contact : me concentrer, me focaliser sur le rôle, ne voir rien d'autre. Ses enseignements assimilés, le reste, c'est du gâteau !

En bon professionnel, vous avez probablement dû vous documenter auprès d'authentiques agents du FBI. Qu'avez-vous appris à leur contact ?

D'un point de vue technique, discuter avec des agents du FBI constitue une expérience intéressante, utile. J'ai acquis beaucoup d'informations concernant leurs conditions de travail, leur façon de penser et d'agir. Sans abus toutefois. En fait, je me suis particulièrement imprégné de l'océanographe qu'interprète Richard Dreyfuss dans **Les Dents de la Mer**. Il y a une scène tout particulièrement qui explique les origines de sa passion pour les requins, comment il a pris goût au milieu marin. Stanley Goodspeed évoque lui aussi son intérêt, sa passion pour la chimie. Une passion qui remonte à l'enfance, à un accident qui aurait pu lui coûter la vie. Je crois qu'en tant que comédien nous agissons tous de la même manière. Nous picorons à droite à gauche pour créer un nouveau personnage, une nouvelle vie. Nous bâtissons du neuf à partir d'éléments existant déjà. Dans **Rock**, il y a une autre scène référentielle. Celle où Stanley Goodspeed s'enfonce une grosse seringue dans le cœur, un geste qui lui permet de se préserver de l'intoxication du gaz bactériologique. Nous avons piqué cette idée à **Pulp Fiction**, bien que la finalité ne soit pas vraiment la même !

■ Propos recueillis et traduits par **Emmanuel ITIER** ■

(1) Opération réussie dans la série B **Deadfall** du cousin Christopher Coppola, où Nicolas Cage passe totalement inaperçu sous une épaisse perruque, une grosse moustache et des lunettes noires !



■ Jeff Bridges ■

lame de fond

Ridley Scott, loin d'être idiot, se rend bien compte de l'énorme ratage que représente son précédent film, **1492, Christophe Colomb**. Un échec qui manque de le laisser sur le carreau. Il met quatre ans avant de reprendre les chemins des studios. Pas étonnant, donc, que **Lame de Fond** ressemble à un film de convalescence.
L'histoire s'inspire de faits réels. Au début des années soixante, treize gosses de riches s'offrent une année scolaire quelque peu particulière. Ils embarquent pour huit mois à bord de l'Albatros, un navire faisant office d'école et dont l'équipage, le capitaine Sheldon, sa femme et deux autres marins, donne également dans l'éducation. Une traversée ayant pour but d'ouvrir les yeux de ces enfants gâtés sur les vraies valeurs humaines : l'honnêteté, l'amour de la vie, la liberté, la loyauté. Un voyage initiatique qui n'échappe pas au drame lorsque la mer, déchaînée, met tout le monde en péril...
Le Cercle des Poètes Disparus sur l'eau avec Jeff Bridges dans le rôle du professeur modèle. Pas franchement de quoi sauter au plafond. Et ce n'est certainement pas dans cette trame niaise et prévisible que l'on sent la moindre renaissance de Scott. Par contre, l'esthétique du film et la mise en scène, à la fois léchée et efficace, nous font reprendre espoir. Tout est beau dans **Lame de Fond**, de la crête d'une vague au roulis du bateau. Sur ce point, Scott réussit là où il avait échoué avec **1492**. On retrouve l'attention accordée à chaque détail qui caractérisait le metteur en scène britannique dans des œuvres éblouissantes comme **Les Duellistes** ou **Legend**. L'incroyable séquence de la tempête finale ne laisse planer aucun doute sur l'efficacité retrouvée d'un Ridley Scott, qui réalise avec **Lame de Fond** le vrai film «maritime» que tout le monde attendait avec **1492**. Histoire de régler ses comptes avec la mer. Reste à attendre maintenant qu'il remette vite les pieds sur terre !

■ Didier ALLOUCH ■

UFD présente Jeff Bridges & John Savage dans une production **Largo Entertainment** ***LAME DE FOND*** (*WHITE SQUALL* - USA - 1996) avec Caroline Goodall - Scott Wolf - Balthazar Getty - Zeljko Ivanec - Jeremy Sisto **photographie de** Hugh Johnson **musique de** Jeff Rona **scénario de** Todd Robinson **produit par** Mimi Polk & Rocky Lang **réalisé par** Ridley Scott

17 juillet 1996 **2 h 05**

diabolique

Deux femmes, enseignantes, allient leurs forces pour faire disparaître le mari tyrannique de l'une, amant de l'autre. Une histoire classique qui, entre les mains de Henri-Georges Clouzot, donna naissance à un chef-d'œuvre du cinéma français. Intelligent, macabre, **Les Diaboliques** n'a rien à envier aux perles d'Hitchcock. Simone Signoret, Vera Clouzot, Paul Meurisse et Charles Vanel, acteurs dont le talent crevait alors l'écran, interprétaient des personnages froids, paranoïaques, déterminés.
Quarante ans plus tard, Hollywood s'empare du mythe et l'ampute de tout ce qui en faisait la force. Jeremiah Chechick, fan inconditionnel de l'œuvre de Clouzot ? Improbable. Entre ses mains, ce film à l'atmosphère oppressante se transforme en thriller à peine digne d'un «Hollywood Night». Aux effets de peur, il préfère la violence graphique ; l'humour noir est remplacé par des répliques pesantes ; l'intelligence du scénario fait place à un catalogue exhaustif des clichés du genre... Si ce «remake» suit l'original plan par plan dans la forme, il ressemble bien plus à une énième version de **Liaison Fatale** dans le fond. Chez l'oncle Sam, on préfère largement le grand spectacle au film d'ambiance claustrophobe, on privilégie le côté visuel aux sous-entendus scénaristiques, la facilité de l'image à la richesse des situations. Pas étonnant que la recette ne marche plus. Comment nous faire avaler la pilule lorsqu'aux expressions impassibles de Simone Signoret, on substitue les regards en coin de Sharon Stone, dévoilant au grand jour son double jeu, lorsque les maladresses de la mise en scène trahissent un scénario devenu sans surprise. La catastrophe est sans précédent. À première vue, personne n'a compris ce qui faisait la force du film de Clouzot : la simplicité, la pudeur visuelle. Ou quand ne rien montrer devient percutant d'évidence. Dommage que Jeremiah Chechick n'ait pas su retrouver pareille délicatesse. Car à quoi bon ressusciter un chef-d'œuvre pour en faire l'exemple type de l'anti-cinéma ?

■ Cyrille CIRAUD ■

AMLF présente Sharon Stone & Isabelle Adjani dans une production **Morgan Creek** ***DIABOLIQUE*** (USA - 1996) avec Chazz Palminteri - Kathy Bates - Clea Lewis - Adam Hann-Byrd **photographie de** Peter James **musique de** Randy Edelman **scénario de** Don Roos **produit par** Marvin Worth **réalisé par** Jeremiah S. Chechik

29 mai 1996 **1 h 47**



■ Sharon Stone & Isabelle Adjani ■



■ Bill Paxton ■

l'ultime souper

Grand Prix du Festival du Film Policier de Cognac, **L'Ultime Souper** constitue la réponse américaine au très britannique **Petits Meurtres entre Amis**, le pamphlet politique en bonus. Pour un budget ridiculement bas de 550.000 dollars, l'ancienne journaliste cinéma Stacy Title se livre à un jeu de massacre souvent jouissif. Les quilles : la société américaine et ses émissaires les plus réactionnaires. L'ex-militaire pro-nazi, l'anti-féministe féroce, le pasteur qui enverrait bien à la mort les malades du Sida, le goinfre pollueur... Et quelques autres encore, conservateurs farouches lorsqu'ils ne sont pas carrément rétrogrades au plus haut point. À raison d'un par semaine, ces personnages sont invités à dîner par cinq étudiants libéraux de l'Iowa qui les éliminent au terme d'un débat-procès. Verdict quasi-immuable : un petit vin fatal ! Aussi promptement, les cadavres vont engraisser les plans de tomates du jardin. Débarrasser le monde des méchants, voilà l'objectif du quinté exterminateur. Plein de nobles intentions, ils ne sont pas à l'abri d'un dérapage car le plus fanatisé de tous pousse le zèle jusqu'à transformer en engrais les flics trop curieux. Reste dans le collimateur des justiciers de gauche un politicien populiste, serinant sans cesse à la télévision le même discours aux limites du fascisme ordinaire. L'homme, Norman Arbuthnot, s'avère plus complexe, plus rusé, plus manipulateur que prévu. Jude, Paulie, Pete, Marc et Luke sont partagés quant à la sentence...
Entre **Petits Meurtres entre Amis** et **Arsenic et Vieilles Dentelles**, Stacy Title réalise un film inégal. Excellent lorsque les «invités» haïssables des étudiants bénéficient de la trempe d'interprètes comme Bill Paxton et Charles Durning. Plus léger lorsque les comédiens (le falot Mark Harmon surtout) rechignent à forcer le trait. Dangereux de manier la caricature politique et Stacy Title hésite parfois à aller jusqu'au bout de l'humour noir, du grinçant, de l'engagement. Un peu timorée sans doute, un peu intimidée par la morale à tirer des assassinats de salubrité publique. En fallait-il une, de morale ? À combattre l'extrémisme par des moyens extrémistes, on finit par y sombrer, dit-elle en substance. Mais sa conduite prudente n'empêche pas de mettre les pieds sous la table de cet **Ultime Souper** souvent savoureux.

■ Marc TOULLEC ■

Les Films Number One présentent une production **Vault Inc.** ***L'UTIME SOUPER*** (*THE LAST SUPPER* - USA - 1996) avec Jason Alexander - Cameron Diaz - Nora Dunn - Charles Durning - Mark Hamon - Bill Paxton - Ron Perlman - Annabeth Gish **photographie de** Paul Cameron **musique de** Mark Mothershaugh **scénario de** Dan Rosen **produit par** Larry Weinberg & Matt Cooper **réalisé par** Stacy Title

14 août 1996 **1 h 25**



■ Charles Durning ■



■ Jason Alexander ■

meurtre en suspens

Speed ayant transformé Keanu Reeves en «action star» du jour au lendemain, pourquoi ne pas renouveler l'exploit avec Johnny Depp ? C'est probablement ce que les pontes de *Paramount* se sont dits en accordant le feu vert à la production de **Meurtre en Suspens**. Résultat des courses : **Meurtre en Suspens** n'a pas métamorphosé l'interprète de Tim Burton en rival d'Arnold Schwarzenegger et de Sylvester Stallone. Les Américains ne se sont pas déplacés en masse pour assister au désarroi de Gene Watson, comptable ordinaire qui bascule dans l'extraordinaire l'espace d'une journée, pour avoir été choisi au hasard dans une gare par l'énigmatique Monsieur Smith. Le marché que lui propose l'inconnu : le refroidissement du gouverneur Eleanor Grant contre la vie de sa petite fille de six ans. Muni d'une photo du «contrat», d'un pistolet chargé et d'un badge, Gene Watson ne bénéficie que d une heure trente pour remplir sa mission dans l'un des plus grands hôtels de Los Angeles. Dès qu'il tente de s'y soustraire, Mr. Smith et ses complices pointent le nez. Des complices d'ailleurs bien placés auprès du gouverneur puisque l'un d'eux n'est autre que son conseiller de mari. Avec l'aide d'un cireur invalide, Gene Watson joue au plus rusé avec Monsieur Smith...

Du talent, il faut en posséder plus que quelques échantillons pour rendre crédible à l'écran le récit ahurissant de Patrick Sheane Duncan (**Professeur Holland**). Une histoire en temps réel que John Badham truque en recourant à une séquence fantasmatique où Gene Waston flingue tous les méchants. Pas très réglo, John. Pas très malin non plus puisque **Meurtre en Suspens** perd dès lors la réserve de crédibilité qui subsistait encore. Pas très gentil non plus d'avoir obligé Johnny Depp à courir, sauter, ruisseler de sueur pour des clopinettes. Pas très intelligent d'avoir placé des vilains partout, à tel point qu'on se demande à quoi sert exactement Gene Watson. Pas très adroit d'avoir fait de Monsieur Smith un manipulateur diabolique, une ordure virtuellement infanticide, un véritable ogre totalement en décalage avec la volonté de «réalisme» des auteurs.

En résumé, John Badham et sa clique commettent toutes les bourdes possibles. Ils visaient un suspense crescendo à la Hitchcock ; ils n'assurent que le service minimal, à savoir un thriller fonctionnel, professionnel, dans lequel Johnny Depp doit regretter de s'être fourvoyé.

■ Marc TOULLEC ■

UIP présente Johnny Depp dans une production **Paramount Pictures** ***MEURTRE EN SUSPENS*** (***NICK OF TIME*** - USA - 1995) avec Christopher Walken - Charles S. Dutton - Peter Strauss - Marsha Mason - Gloria Reuben - Roma Maffia - Courtney Chase - G.D. Spradlin **photographie** de Roy H. Wagner **musique** de Arthur B. Rubinstein **scénario de** Patrick Sheane Duncan **produit et réalisé par** John Badham

26 juin 1996 **1 h 39**



■ *Christopher Walken* ■



■ *Johnny Depp* ■

Interview John BADHAM

De Kung Fu aux Rues de San Francisco en passant par de nombreuses autres séries et une kyrielle de téléfilms, John Badham se fait un nom à la télévision américaine avant d'en venir au cinéma en 1976 avec la comédie sportive Bingo. Mais c'est LA FIÈVRE DU SAMEDI SOIR qui propulse sa carrière. Suivent DRACULA, l'émouvant C'EST MA VIE APRÈS TOUT, TONNERRE DE FEU, WAR GAMES, ÉTROITE SURVEILLANCE, COMME UN OISEAU SUR LA BRANCHE, LA MANIÈRE FORTE, NOM DE CODE : NINA, INDISCRÉTION ASSURÉE, DROP ZONE... Du bon et du tout-venant.

En quoi *Meurtre en Suspens* est-il un film qui vous tient à cœur ?

J'ai trouvé l'idée de Patrick Sheane Duncan si stimulante que j'ai décidé de produire moi même **Meurtre en Suspens**, de le proposer à un studio. La mésaventure qui survient à Gene Watson m'a personnellement touché. Que ferais-je pour obtenir la libération de ma fille si elle était prise en otage ? Je serais terrifié, je perdrais tous mes moyens. C'est d'ailleurs ce qui arrive à Gene Watson. Tout ce qu'il entreprend pour se tirer d'affaire se désagrège au fur et à mesure que les idées lui viennent, que les opportunités se présentent. Les choses hors du commun arrivent aux gens ordinaires. Pas seulement à Arnold Schwarzenegger, Jean-Claude Van Damme ou Sylvester Stallone.

Expliquez-nous pourquoi vous avez opté pour Johnny Depp dans un registre où l'on attendait une vedette confirmée ?

Johnny Depp est mon choix, un comédien parfait pour interpréter Gene Watson. Johnny peut donner corps à un type vulnérable, normal, sans aucun signe distinctif. Il peut également, soudainement, dérailler, afficher de la folie, de la sauvagerie. Son interprétation dans **Ed Wood** est très révélatrice de ses deux visages. **Meurtre en Suspens** en est simplement une autre expression. En admettant que nous n'ayons pu obtenir son accord, je pense que nous nous serions tournés vers John Travolta, Tom Hanks ou Nicolas Cage, des acteurs pas trop typés. Pas question d'engager une montagne de muscles, ou même Eddie Murphy dont l'aura comique suffirait à ruiner le suspense.

Il n'y aurait pas quelques similitudes entre Gene Watson, héros de *Meurtre en Suspens*, et Lee Harvey Oswald, assassin officiel du Président Kennedy ?

Tout à fait. Comme Lee Harvey Oswald, Gene Waston est le jouet d'une manipulation. Quoi qu'il arrive, il sera désigné comme coupable de l'assassinat du gouverneur. Tout serait tellement simple si Monsieur Smith abattait lui-même Eleanor Grant. Mais Monsieur Smith, avec son air d'assassin, préfère pousser quelqu'un d'apparemment innocent et honnête au pire. Comment croyez vous que ce jeune intégriste religieux soit parvenu à approcher Isaac Rabin et à le tuer ? Parce que c'est un Israélien comme les autres en surface. La Sécurité se préoccupait plutôt des terroristes, des dangereux arabes. Nous ne connaîtrons jamais la vérité sur Lee Harvey Oswald, mais il se pourrait que sa trajectoire ait quelques points communs avec celle de Gene Watson. Lee Harvey Oswald restera dans l'histoire comme la parfaite brebis galeuse. Dans **Meurtre en Suspens**, qui pourrait penser que Gene Watson dit la vérité sur le kidnapping de sa fillette ? Pour cette raison, il sait qu'il se trouve dans une souricière.

***Meurtre en Suspens* mise tout ou presque sur la tension d'un suspense en durée réelle. Un sacré défi, non ?**

Transmettre l'impression que le récit se déroule en temps réel est extrêmement complexe. Des sentiments de durée, il en existe des multitudes, différentes selon les individus : les minutes qui semblent s'éterniser, l'heure qui file à une si vive allure que l'on ne s'en rend pas compte... Pourtant, chacun de ces temps est réel, autant celui que nous ressentons que la rotation des aiguilles d'une montre. Des durées rigoureusement identiques ; ce n'est que la perception qui change selon votre degré d'impatience, de réceptivité. Gene Watson et le spectateur en font l'expérience en plein milieu de **Meurtre en Suspens**. Dans cette scène, le héros rêve qu'il tue Monsieur Smith. Dans la réalité, tout se déroule en quelques secondes, alors que dans son esprit, cela demande tout de même plusieurs longues minutes. Filmer le déroulement du temps a constitué un vrai problème sur le plateau, dans l'écriture du scénario. À ce titre, je suis certain que vous avez lu Saint Augustin (1). Au quatrième siècle, dans ses réflexions axées sur le temps, il écrivait : «Je savais ce qu'était le temps jusqu'au moment où vous m'avez demandé de l'expliquer». Expliquer la compréhension du temps dépasse de loin les limites du vocabulaire.

Durant la période de pré-production, vous vous êtes probablement documenté sur la sécurité des hommes politiques...

J'ai effectivement parlé avec le responsable de la sécurité du gouverneur de Californie. J'ai appris que trois gardes du corps assuraient sa protection lorsqu'il sortait d'un bâtiment, contre deux cents pour le Président des États-Unis. La différence tient à des questions d'argent. Mon interlocuteur m'a avoué que jamais il n'autoriserait le gouverneur à se produire dans l'hôtel où se déroule l'action de **Meurtres en Suspens**, le Westin Bonaventure où fut tourné en partie **Strange Days**. Trop d'accès, trop d espaces où pourrait se poster un tueur. Trois semaines après, le gouverneur de Californie faisait un discours dans ce même hôtel. Il l'avait décidé, les autres n'y pouvaient rien. Frustrant pour la Sécurité de ne rien pouvoir contrôler. Avec les stars que je dirige dans mes films, je commence d'ailleurs à avoir une certaine habitude des gardes du corps et des agents de la protection rapprochée. Wesley Snipes, par exemple, ne sort jamais sans un gorille armé à ses côtés. Pas Johnny Depp.

■ Propos recueillis par **Marc TOULLEC** et traduits par **Sandra VO-ANH** ■

(1) N'oublions pas que John Badham, du temps de sa folle jeunesse, songea très sérieusement à revêtir la soutane pour prêcher la parole du Christ.

sunchaser

Après cinq ans de silence, Michael Cimino, l'un des plus grands cinéastes de sa génération, présente son nouveau film au Festival de Cannes. Le gros événement de la quinzaine cannoise ? Pas vraiment. **Sunchaser** passe totalement inaperçu, revient bredouille de la Croisette, connaît une sortie rapide sur les écrans dans la foulée et passe vite fait aux oubliettes. Le pire, c'est qu'il n'y a pas vraiment de quoi être choqué. N'oublions pas que les deux derniers film de Cimino étaient **Le Sicilien**, pesant, et **Desperate Hours**, carrément pénible. L'époque de **Voyage au Bout de l'Enfer**, de **La Porte du Paradis** et de **L'Année du Dragon** semble déjà bien révolue. Néanmoins, le cinéphile toujours époustouflé par ces trois films ne peut qu'attendre la nouvelle œuvre de celui qui fut LE pape du grand cinéma américain des années 70/80. Le diagnostic n'en est que plus terrible.

Le docteur Michael Reynolds cancérologue richissime de la cité des anges, reçoit à l'hôpital un jeune prisonnier qui se fait appeler Blue. Le crabe ronge cet ex-membre de gang condamné pour plusieurs meurtres, et il n'est pas loin du stade terminal. Mais Blue veut concrétiser son rêve : rejoindre un lac magique qui guérira son corps et son âme. Il est d'origine indienne et fasciné par les croyances de son peuple. Il arrive à s'échapper et prend en otage Michael pour un voyage sans retour vers ce lac magique...

La grosse déception naît de cette première partie du long métrage. Clichés, naïveté, émotions forcées... Tout ce qu'on pouvait craindre s'étale complaisamment à l'écran. Seuls les acteurs, plutôt bons, surtout le jeune Jon Seda dans le rôle de Blue, tiennent la baraque. La fin redonne heureusement espoir, lorsque Blue convertit Michael à sa cause et qu'ils arrivent ensemble dans les rocheuses, partageant enfin ce même désir d'un étrange mysticisme. **Sunchaser** prend alors une autre dimension. Plus vaste, plus forte, plus western. L'immense impact émotionnel du cinéma de Cimino, que l'on croyait enterré à tout jamais, refait légèrement surface. Ça fait plaisir. Même après 1 h 35 de véritable purge.

■ Didier ALLOUCH ■

Warner Bros présente Woody Harrelson & Jon Seda dans *SUNCHASER* (USA - 1996) avec Anne Bancroft - Talisa Soto - Alexandra Tydings - Richard Bauer - Victor Aaron **photographie de** Douglas Milsome **musique de** Maurice Jarre **scénario de** Charles Leavitt **produit par** Arnon Milchan & Larry Spiegel **réalisé par** Michael Cimino

29 mai 1996 **2 h 05**





■ *Woody Harrelson & Jon Seda* ■

Interview Michael CIMINO

«Que la beauté soit tout autour de moi». Cette phrase, le héros de SUNCHASER la répète sans cesse. Elle pourrait servir de leitmotiv à l'œuvre entière de Michael Cimino. Un metteur en scène en constante recherche d'absolu et de splendeur à travers ses films, de VOYAGE AU BOUT DE L'ENFER à LA PORTE DU PARADIS. Jusqu'à SUNCHASER, son nouveau film, attendu depuis cinq ans et sélectionné au dernier Festival de Cannes.

Entre *Desperate Hours* et *Sunchaser*, il s'est écoulé cinq ans. Pourquoi avoir attendu si longtemps ?

Ce n'est pas de ma faute. Cette attente n'avait rien de très agréable. Les réalisateurs sont comme des athlètes, et un athlète ne peut se contenter de participer uniquement aux Jeux Olympiques. L'industrie a changé. J'aurais préféré travailler dans les années 30. John Ford ou Howard Hawks faisaient trois films par an. Aujourd'hui, le rapport s'est inversé : un film tous les trois ans. Victor Fleming a fait **Le Magicien d'Oz** et **Autant en Emporte le Vent** la même année ! Il en faudrait dix pour les réaliser aujourd'hui. **Sunchaser** m'a pris deux ans et demi, en tout et pour tout. C'est beaucoup trop long. J'ai eu le scénario en main six mois avant de vraiment démarrer le film. J'y ai vu tout de suite la possibilité de décrire l'état d'une société américaine en pleine transformation. La notion même d'«Américain» change. Nous sommes ce que Blue décrit très bien dans le film : «un mélange foutu n'importe comment». Nous travaillons sur l'acceptation de cette évidence. **Sunchaser** me permettait d'aborder ces thèmes de façon claire et facilement perceptible par le public.

La seconde partie du film se déroule presque entièrement dans des décors que n'aurait pas détesté John Ford, loin de là. Peut-on y voir un hommage aux grands westerns ?

Oh, vous savez, ils n'ont pas besoin d'hommage. Et je n'aurais jamais osé tourner à Monument Valley où John Ford plantait sa caméra. Une anecdote amusante à ce sujet : je suis parti faire du tourisme à Monument Valley et j'ai rendu visite à une tribu navajo. Dans leur livre de bienvenue, ils ont écrit en gros : «Dieu bénisse John Ford». J'ai donc décidé de tourner ailleurs, ce qui m'a posé des problèmes puisque l'an dernier, les États-Unis ont connu des conditions météo extrêmes. Nous avons voyagé dans trois états pour faire le film, avec des repérages compliqués par la neige et la glace. Ce n'est que deux semaines avant de tourner, pendant la fonte des neiges, que je pouvais enfin voir les lieux choisis. Par exemple, j'ai trouvé le lac de la séquence finale en Arizona alors que j'étais en plein tournage dans le Montana. J'ai dû prendre un avion, un hélico, une jeep et monter à cheval, tout cela après une journée de tournage. Et rebelote en sens inverse. Moi qui aime la nature, je peux vous garantir qu'après quatre heures de cheval à travers des paysages glacés, j'étais largement servi !

Peut-on dire qu'à travers le personnage de Michael, vous abordez le problème du cynisme ?

Je ne considère pas Michael comme un cynique, mais plutôt comme quelqu'un qui n'arrive pas à résoudre le grand drame de son passé. En un sens, le flash-back, en évolution, est là pour montrer à quel point ce souvenir progresse à travers l'inconscient de Michael. Les Indiens croient que si vous êtes mordu par un serpent, c'est parce que vous avez fait du mal à quelqu'un. L'esprit de Michael n'est pas en accord avec son cœur. Le flash-back est censé montrer pourquoi. C'est en se plongeant dans la culture indienne que Michael apprend à affronter ses démons. C'est une culture tellement riche, on n'en a exploré que la surface. D'autre part, **Sunchaser** répond à ces films censés mettre les Indiens au premier plan. Sauf qu'en général, on y voit un Blanc venu leur enseigner comment être un meilleur Indien. J'ai écrit un western avec uniquement des Indiens. J'aime beaucoup ce script. Mais ce n'est pas facile de monter un tel projet à Hollywood.

■ Propos recueillis et traduits par **Didier ALLOUCH** ■





■ *Kris Kristofferson* ■

lone star

John Sayles est un cas à part dans le cinéma américain. Romancier curieux de tout, il débute sous la tutelle de Roger Corman pour lequel il écrit **Piranhas**, **Du Rouge pour un Truand** et **Les Mercenaires de l'Espace**. Ses autres scripts alimentent Joe Dante (**Hurlements**), John Frankenheimer (**À Armes Égales**), Lewis Teague (**L'Incroyable Alligator**), Perry Lang (**L'Homme de Guerre**)... Il développe actuellement le script d'une invasion extraterrestre, **Brother Termite**, pour James Cameron. Acteur occasionnel (dans ses propres films, chez Spike Lee et Jonathan Demme), son travail de cinéaste s'épanouit dans la plus farouche indépendance. Il dépeint une lesbienne (**Lianna**), la liaison entre une jeune bourgeoise et un Italien issu de la classe ouvrière (**Baby It's You**), un scandale dans le monde du baseball (**Eight Men Out**), l'arrivée d'un extraterrestre noir à New York (**Brother**), la répression sanglante d'une grève des mineurs dans les années 20 (**Matewan**), les magouilles autour de l'urbanisme (**City of Hope**), le retour d'une citadine à des valeurs fondamentales (**Poisson d'Amour**), le folklore celtique (**The Secret of Roan Inish**)... Une filmographie remplie d'histoires riches, sans concession aucune aux sirènes du box-office. Présenté à la dernière Quinzaine des Réalisateurs du Festival de Cannes, son dernier film porte sa signature de la première à la dernière image. Pourtant, il démarre sous l'étendard du polar ordinaire. Des chercheurs découvrent au Texas, non loin de la frontière mexicaine, l'insigne puis les restes du cadavre de Charlie Wade, un shérif tué 37 ans auparavant. Une ordure à dire vrai, le plus corrompu, vicelard et brutal shérif de la région. Sa mort d'une balle dans la peau, personne ne l'a pleurée. Aujourd'hui à son poste, Sam Deeds mène l'enquête pour découvrir ce que tout le monde sait déjà, du moins les plus vieux. Que son propre père Buddy Deeds, adjoint de Charlie Wade, n'est pas étranger au meurtre. Buddy Deeds : une légende, le plus droit, le plus incorruptible des shérifs. Pas tant que ça en fait. Son fils remue le passé, renoue avec Pilar, celle qui fut jadis sa petite amie...

De cette amorce d'intrigue, un autre cinéaste aurait fait un polar truffé de flashes-back, une investigation entre passé et présent. John Sayles prend une tout autre direction, oublie les déflagrations des colts au profit des personnages, de leurs contradictions. Nombreux, répartis sur plusieurs récits parallèles. Une commerçante parvenue d'origine mexicaine à la mémoire courte, un militaire frappé d'une similaire amnésie... Leurs trajectoires convergent pour aboutir au même constat. *«Mon intention était d'explorer le fardeau de l'histoire et comment il affecte les individus et les groupes. Les gens qui vivent aux frontières du Mexique et du Texas sont les membres d'une grande famille aux nombreux dysfonctionnements, obligés de cohabiter. Qu'ils le veuillent ou non»*. Le rêve de John Sayles : qu'ils le veuillent, qu'ils le désirent si fort que les races, les classes sociales, les frontières et les préjugés s'effacent. La révélation finale, en forme de métaphore, est à ce titre exemplaire, audacieuse. Au-delà des messages délivrés sans lourdeur, sans coup de burin, **Lone Star** brille par une mise en scène libre, naturaliste, un tempo lent qui laisse à chaque personnage le temps d'exister et de s'exprimer. Il brille aussi par ses touches d'humour, la conviction de ses interprètes, dont Kris Kristofferson, héros de western par excellence, ironiquement transfiguré en shérif ripoux, raciste. Et tous les autres, visiblement très heureux de suivre John Sayles dans sa quête de l'identité d'une nation. Un pays dont les citoyens conservateurs avaleront **Lone Star** de travers. Plus qu'un film : un os bloqué dans la gorge de sa majorité morale.

■ **Marc TOULLEC** ■

UFD présente Chris Cooper dans une production **Castle Rock/Rio Dulce** ***LONE STAR*** **(USA - 1996)** avec Elisabeth Pena - Joe Morton - Kris Kristofferson - Clifton James - Matthew McConaughey - Frances McDormand - Ron Canada - Miriam Colon - Tony Frank **photographie de** Stuart Dryburgh **musique de** Mason Daring **produit par** R. Paul Miller & Maggie Renzi **écrit et réalisé par** John Sayles

18 septembre 1996 **2 h 15**

peur primale

Les romanciers ont actuellement le vent en poupe à Hollywood. Producteurs et studios surenchérissent pour acquérir les derniers récits de Michael Crichton, John Grisham, Stephen King, Tom Clancy et autres. William Diehl vient tout juste de rentrer dans ce club très fermé, longtemps après que Burt Reynolds eut porté à l'écran son «Anti-Gang». La cause de sa popularité : une demi-douzaine de best-sellers, des polars collant aux croquenots-croco de l'avocat Martin Vail, un as du barreau se fichant bien de savoir si son client est coupable ou innocent. **Peur Primale** présente donc à ceux qui ne connaissent pas le roman d'origine, «Terreur Extrême», ce magistrat arriviste sévissant à Chicago. D'une adresse machiavélique, vaniteux et arrogant, il n'a pas son pareil pour obtenir la libération des pires fripouilles. Plus que tout, les causes perdues et les procès à sensation exercent sur lui une irrésistible attraction. C'est donc de sa propre initiative qu'il prend fait et cause pour le jeune Aaron Stampler, accusé du meurtre de l'archevêque Rushman, son protecteur. Délit de fuite, vêtements maculés de sang, absence d'alibi, propos confus... Tout accuse le bègue Stampler, mais Vail se fie à la bonne mine de l'inculpé, à son air naïf de provincial à peine mâture. De plus, poussé à bout, celui-ci est sujet à des «absences», des instants où sa timidité se volatilise brutalement à l'avantage d'une agressivité de fauve. Le procès s'engage, scandaleux car le prélat poignardé, malgré des voeux de chasteté, menait une existence plutôt dissolue. Secondé par ses proches collaborateurs, Martin Vail navigue en eaux insalubres, jouant au plus retors avec son ex, Janet Venable, avocat de la partie civile manipulée par le procureur d'Etat Shaughnessy...

Qui connaît **Assurance sur la Mort** de Billy Wilder et **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid** connaît aussi toutes les ficelles, pardon les câbles, de ce laborieux suspense prétendument «malin». Que son réalisateur, Gregory Hoblit, ait signé quelques-uns des meilleurs épisodes des séries *New York Police Blues*, *Capitaine Furillo*, *La Loi de Los Angeles* et *Flic à Tout Faire*, ne le gratifie cependant pas du savoir-faire nécessaire à la conduite du récit. Un récit dont les auteurs n'hésitent pas, afin de se couvrir et de mieux brouiller les pistes, à recourir à une affaire parallèle, les magouilles immobilières dans lesquelles trempent des huiles locales. Stupide et aussi réchauffé que la liaison houleuse entre Martin Vail et Janet Venable. Et dire que le succès de **Peur Primale** assure à Gregory Hoblit la réalisation de **Fallen**, un thriller satanique avec Arnold Schwarzenegger aux trousses d'un serial-killer fort doué. Désespérant. Et Martin Vail lui-même risque de reprendre du service, toujours interprété par un Richard Gere ici adepte du service minimum. Sourires charmeurs, oeil de velours, jolis costumes et longs manteaux... Comédien ou mannequin chez *Armani* ? Ses admiratrices gagnent en glamour amidonné ce que perd l'amateur de bonne intrigue policière.

■ Marc TOULLEC ■

UIP présente Richard Gere dans une production **Paramount/Rysher Entertainment** ***PEUR PRIMALE*** **(*PRIMAL FEAR*** - USA - 1995) avec Laura Linney - John Mahoney - Alfre Woodard - Frances McDormand - Edward Norton - Joe Spano - Terry O'Quinn - Steven Bauer - Stanley Anderson - Maura Tierney **photographie de** Michael Chapman **musique de** James Newton Howard **scénario de** Steve Shagan & Ann Biderman d'après un roman de William Diehl **produit par** Gary Lucchesi **réalisé par** Gregory Hoblit

5 juin 1996 **2 h 11**



■ *Richard Gere* ■


■ Dolph Lundgren ■

the shooter

De la bonne volonté, Dolph Lundgren en a. À en revendre. De la chance, nettement moins. À moins de partager l'affiche avec une star montante (Van Damme dans **Universal Soldier**), le succès ne lui sourit guère depuis cinq ans. Bides ou sorties vidéo directes pour **L'Homme de Guerre** (pas mal pourtant), **Au-Dessus de la Loi**, **Envoyé Spécial**, **Pentathlon**... Petit à petit, film après film, le géant suédois rejoint la cohorte des stars de vidéo-club, auprès de Michael Paré, Jeff Wincott et autre Michael Dudikoff. Ce n'est pas **The Shooter** qui va inverser le processus. Un thriller d'espionnage qui revendique une certaine filiation avec John Le Carré, Tom Clancy et Frederick Forsyth. Pas du tout évidente la parenté avec ces romanciers au vu du résultat, un tout petit film dans lequel Dolph Lundgren et Maruschka Detmers courent beaucoup. Le premier, agent de la CIA d'origine tchèque répondant au nom de Michael Dane, aux trousses de la seconde, Simone Rosset, ex-terroriste lesbienne reconvertie dans la restauration à Prague. Elle serait la meurtrière d'un haut diplomate cubain à New York, ce qu'elle nie. Pressé par ses supérieurs et la Sécurité cubaine, Michael Dane lui file au train, pas franchement convaincu de sa culpabilité. Ses doutes deviennent des certitudes lorsque Simone Rosset, qu'il doit extrader vers les États-Unis, est prise en main par des agents troubles. Son exécution arrangerait bien du monde à l'approche du sommet américano-cubain...
Tout réalisateur du premier **Rambo** qu'il soit, Ted Kotcheff n'insuffle que peu de vigueur, de punch à **The Shooter**, accumulation de péripéties mille fois vues. Le nombre des cadavres n'y fait d'ailleurs pas grand-chose, excepté ce corps traîné sous un camion et le tire-bouchon dont s'arme une Maruschka Detmers qui tient la dragée haute à Dolph Lundgren dans les séquences d'action. Un bon point pour le film, l'un des rares avec la sombre photogénie de Prague, ville-phare pour le cinéma d'espionnage. **The Shooter** a au moins le mérite de lui rendre justice à travers une jolie photographie hivernale.

■ **Marc TOULLEC** ■

Les Films Number One présentent Dolph Lundgren & Maruschka Detmers dans une production **Adelson/Baumgarten Productions-Muraglia/Sladek Films-Newmarket Capital Group LP/Conquistador Entertainment Inc/Arco Films & Etamp/Netto** ***THE SHOOTER*** (USA/République Tchèque/Italie - 1995) avec Gavan O'Herlihy - Assumpta Serna - John Ashton - Simon Andreu - Pablo Scola **photographie de** Fernando Arguelles **musique de** Stefano Mainetti **scénario de** Yves André Martin - Meg Thayer - Billy Ray **produit par** Paul Pompian - Silvio Muraglia - Jan Bilek **réalisé par** Ted Kotcheff

17 juillet 1996 **1 h 25**

la jurée

Depuis le triomphe des films inspirés de l'œuvre de John Grisham (**La Firme**, **Le Client**), les «majors» sautent sur le moindre roman juridique, en achètent les droits à prix d'or et s'empressent de monter le projet dans la foulée, si possible avec quelques stars. **La Jurée** descend directement de ce concept aberrant de production : un film bête comme ses pieds, vite fait, mal fait.
Ce thriller idiot débute lorsqu'Annie Laird reçoit une convocation du tribunal pour faire partie d'un jury. La jeune femme élève seule son enfant, travaille comme une folle pour s'en sortir, mais la perspective de perdre des jours de paye et de devoir donner son gosse à garder le temps du procès ne l'inquiète pas plus que ça : elle est ravie ! L'affaire qu'elle doit juger concerne un gros bonnet de la mafia, le genre italien bien graisseux auteur de crimes innommables. Raciste, le film ? À peine ! Alors que tout prédestine le Don à un très long séjour derrière les barreaux, Annie est contactée par un tueur se faisant appeler «The Teacher». Celui-ci menace sa vie ainsi que celle de son enfant. Pour être tranquille, il suffit qu'Annie réussisse à convaincre les autres jurés de voter non-coupable. Et pan dans la gueule du système judiciaire américain ! Si l'on peut mettre le sort de la justice d'un tel pays entre les mains de personnes influençables, où va-t-on, ma p'tite dame ? Réac, **La Jurée** ? À votre avis ? Sous la pression, Annie convainc donc le jury, mais le «Teacher» ne l'abandonne pas pour autant. Il faudra qu'elle s'en sorte toute seule.
Démarre alors la seconde partie du film, inénarrable. On ne sait trop comment, l'action déménage au Guatemala, avec son lot de clichés dans les bagages : temple Maya, carnaval aux rythmes tropicaux... Et Demi Moore, la star de service, aussi excitante que l'Inspecteur Derrick, de se transformer en un Rambo au féminin pour échapper au tueur. On tombe dans le n'importe quoi absolu. Cela dit, pour ceux qui n'ont pas encore déclaré forfait, le final vaut son pesant de cacahuètes, battant le record d'idioties accumulées jusque-là !

■ **Didier ALLOUCH** ■

Columbia présente Demi Moore & Alec Baldwin dans ***LA JURÉE*** (***THE JUROR*** - USA - 1996) avec Joseph Gordon-Levitt - Anne Heche - James Gandolfini - Lindsay Crouse **photographie de** Jamie Anderson **musique de** James Newton Howard **scénario de** Ted Tally d'après un roman de George Dawes Green **produit par** Rob Cowan & Irwin Winkler **réalisé par** Brian Gibson

19 juin 1996 **2 h**


■ Demi Moore ■


■ *Alec Baldwin & Kelly Lynch* ■

vengeance froide

Après de brillants débuts via deux chouettes exercices de style (un concert speedé de U2 dans **U2 Rattle and Hum**, et la marrante comédie teenage **Three O'Clock High** sortie en vidéo sous le titre **Trois Heures l'Heure du Crime**) où il montrait son savoir-faire dans l'art d'utiliser la louma, Phil Joanou a continué d'étonner son monde avec **Les Anges de la Nuit**, polar très noir, psychologiquement habité, où Sean Penn, Gary Oldman et Ed Harris rivalisaient dans l'art d'émouvoir le spectateur. On croyait donc tenir un des rares auteurs du cinéma américain d'aujourd'hui jusqu'à ce que Joanou mette en scène le ridiculo/grotesquo/sous-Hitchcocko **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**, où Richard Gere et Kim Basinger avaient au moins l'avantage de faire rire involontairement le spectateur. Faux pas pour Joanou ? Vraisemblablement non puisqu'il continue sa grande descente avec ce **Vengeance Froide**, autre polar (soit-disant) sombre adapté de «Heaven's Prisoners», roman noir excellent du spécialiste en la matière James Lee Burke.
Avec une lenteur quasi désespérante, **Vengeance Froide** (titre français parfait pour la période estivale, n'est-ce pas !) raconte les péripéties de Dave Robicheaux, ex-flic alcoolique qui, après s'être retiré avec sa femme (Kelly Lynch) dans le Golfe du Mexique, voit sa vie basculer le jour où il sauve une petite fille de la noyade après le crash d'un bimoteur dans les marais salants. Reprenant son rôle de détective, Dave est confronté aux bad boys locaux qui lui en font voir de toutes les couleurs...
Au lieu de faire dans le gunfight hystérique comme dans la majeure partie des polars américains, Joanou a voulu se la jouer «atmosphère, atmosphère» en essayant de donner une impression de torpeur, de lourdeur et de nihilisme, uniquement via le personnage principal. Résultat : foirage total et ennui mortel ! Non seulement Joanou n'apporte pas la moindre idée de mise en scène (encore plus plate qu'une crêpe passée sous un rouleau compresseur), mais il laisse en plus la bride sur le cou d'Alec Baldwin qui, bon comédien à ses heures perdues (**Miami Blues**, **À la Poursuite d'Octobre Rouge**, **Glengarry**), est ici absolument exécrable. Les bajoues tristes et le sourcil suant, il tente désespérément de montrer à quel point son personnage est limé par la vie. En vain. D'un plan à l'autre, il traîne mollement sa carcasse musclée, mais néanmoins gâtée par l'absorption de bibine et de hamburgers, en croisant des personnages auxquels personne ne croit, que ce soit l'inutile pute-au-grand-cœur-amoureuse-de-lui-depuis-toujours (Mary Stuart Masterson, pas émouvante pour un sou) ou l'ancien-meilleur-ami-devenu-gansgter (Eric Roberts, cabot au-delà de tout comme d'habitude, mais néanmoins rigolo). Surnage du naufrage une étonnante séquence où Baldwin récupère la petite fille à 15 mètres de fond dans un avion où flottent des cadavres la tête en bas. Quant à Teri Hatcher, elle est la seule véritable surprise du film. Dans un rôle pourtant idiot (l'épouse-nympho-alcoolo-insatisfaite du salopiot Eric Roberts), elle joue les garces à la perfection et n'hésite pas à montrer le maximum de ses charmes.

■ **Christophe LEMAIRE** ■

CTV International présente Alec Baldwin dans une production **Meadoowbrook** ***VENGEANCE FROIDE*** (***HEAVEN'S PRISONERS*** - USA - 1995) avec Kelly Lynch - Mary Stuart Masterson - Teri Hatcher - Eric Roberts - Vondie Curtis - Samantha Lagpacan - Joe Viterelli **photographie de** Harris Savides **musique de** George Fenton **scénario de** Hartley Peyton & Scott Frank d'après le roman «Heaven's Prisoners» de James Lee Burke **produit par** Albert S. Rudy - Andre E. Morgan - Leslie Greif **réalisé par** Phil Joanou

24 juillet 1996 **2 h 05**

city hall

Après ses lourdingues **État de Choc** (caricature de la vie dégénérée d'un yuppie sous coke interprété de façon épileptique par James Woods) et **Sea of Love** (polar quelconque et vaguement érotique où Al Pacino nous refaisait le coup de **Cruising** en jouant les appâts pour psycho-killer dégénéré), le discret Harold Becker signe avec **City Hall** son meilleur film depuis des lustres. Plus exactement depuis **Taps** en 1981, bonne attaque en règle des académies militaires où débutait un étonnant Sean Penn. Avec une certaine noirceur qui le caractérise (surtout dans son très bon **Tueurs de Flics** qui lança sa carrière à la fin des années 70), Harold Becker dépeint ici la corruption quotidienne qui gangrène la mairie de New York.
Suite à un règlement de compte entre truands sur le bitume qui cause la mort d'un enfant noir, le jeune assistant plein d'idéaux (John Cusack) du maire de la ville (Pacino) mène une enquête qui lui fait découvrir les dessous douteux de la politique menée par son patron. Une politique faite de compromissions de toutes sortes et de pots de vin douteux, qui n'est pas loin de rappeler celle menée par nos hommes d'état actuels. Mais là où Harold Becker est intelligent, c'est qu'il évite la lourdeur manichéenne en montrant assez subtilement à quel point il doit être difficile de diriger une ville comme New York sans tomber dans les travers de la corruption.
Certes, tout cela repose sur beaucoup de dialogues dont certains ont tendance à nous passer au-dessus de la tête, sauf quand d'excellents acteurs comme John Cusack (impeccable quoiqu'un peu froid dans le rôle du jeune assistant/fils spirituel de Pacino) et Danny Aiello (génial dans la peau d'un politicard mélomane) apparaissent à l'écran. Mais le must est une fois de plus Al Pacino qui, avec son jeu très théâtral, entre le cabotinage calculé et ses envolées lyriques habituelles, compose un maire paternaliste plein d'exubérance qui finit par être laminé par les aléas de sa propre politique. Enfin, pour les amateurs de BO, signalons un joli thème de Jerry Goldsmith qui n'avait pas été en aussi bonne forme depuis longtemps.

■ Christophe LEMAIRE ■

UGC-Ph présente Al Pacino - John Cusack - Bridget Fonda dans une production **Castle Rock Entertainment** ***CITY HALL*** (USA - 1996) avec Danny Aiello - Martin Landau - David Paymer - Tony Franciosa **photographie de** Michael Seresin **musique de** Jerry Goldsmith **scénario de** Ken Lipper - Paul Schrader - Nicholas Pileggi - Bo Goldman **produit par** Edward R. Pressmann - Ken Lipper - Charles Mulvehill - Harold Becker **réalisé par** Harold Becker

19 juin 1996 1 h 43



■ *Al Pacino* ■

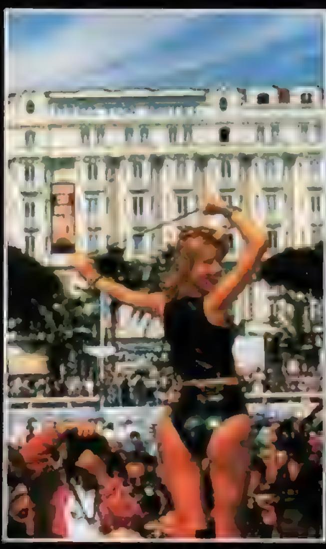
Les indiscrétions de CHOUMCHOUM

John Choumchoum est tombé dans une poubelle quand il était petit. Depuis, il ne fait rien qu'à les fouiller. Gare !

■ Lu dans le magazine gay *Idol*, un petit texte étrange paru sous ce titre mystérieux : *«Jeff Stryker : Son Sexe»* et accompagné d'une photo du hardeur homo, outil de travail en état de marche. Voici l'intégrale de cette notule :
«Encore des muscles : après trente ans d'hibernation (la fin des Steve Reeves et Victor Mature), les musclés reprennent du poil de la bête et caracolent en tête du box-office. Pourquoi acheter Honcho *lorsque* Starfix *ou* Impact *(le magazine des films qui cognent) exhibent sans discontinuer les formes avenantes de Schwarzie, Sly, Dolph, Jean-Claude, Chuck et les autres».*
Et c'est signé J.-M. L. Nous sommes ravis de rendre les gays gais et que celui qui n'a jamais acheté le catalogue de *La Redoute* pour les pages sous-tifs leur jette la première pierre. Mais s'il vous plaît, Mr. J.-M. L., est-ce que vous pourriez nous expliquer : 1) votre texte absolument incompréhensible, 2) pourquoi ces quelques phrases servent de légende à une photo dénudée de Jeff Stryker ? À ma connaissance, nous n'avons jamais publié de photo de ce monsieur chez nous. À moins que Toullec édite en cachette une version pirate d'*Impact* avec sa collection personnelle de clichés ! (Zébulon, je te vois venir de loin. Alors non, je ne suis pas abonné à *Idol*. C'est un copain qui m'a signalé ça. Mais si, je te jure). *(Bah, t'as quand même des copains bizarres, toi ! Signé Zébulon).*

■ Barbara Streisand a trouvé un bon moyen pour se payer ses petites culottes. Elle a imputé une facture salée à la production de son tout nouveau film, **The Mirror Has Two Faces** *(ça tombe bien, Barbara aussi a deux fesses ! Signé Zébulon)*. Plus de 120.000 dollars, soit 600.000 F, qui sont partis en robes, chaussures, maquillage et lingerie. C'est ce qu'on appelle une sacrée note de frais. Cela dit, Zébulon devrait se lancer dans le cinoche. Ça lui donnera l'occasion de remplacer ses chaussettes trouées. Autrement dit, toutes ses chaussettes. *(T'as rien compris, je porte des mitaines au pied ! Signé Zébulon).*

■ Un truc dégueulasse est arrivé sur les fax des distributeurs du monde entier. Deux jours après la mort de Margaux Hemingway, les plus gros acheteurs de films ont reçu par télécopie la publicité d'une obscure production, **Dangerous Cargo**. Avec en gros en travers de l'affiche et rajouté à la va-vite : *«Le dernier film de Margaux Hemingway»*. Il faut battre le fer quand il est chaud, mais ce fer-là, je l'enverrais bien dans la gueule des producteurs immondes de cette bouse.



■ *Les regrets de Choumchoum au Festival de Cannes : il n'a pas eu de chambre au Carlton avec vue sur les nichons de la blonde !* ■

■ Ce fut un festival de Cannes très cul cette année. Pas pour votre serviteur, bien sûr, qui pense avant tout à faire son devoir et passe ces journées à visionner des films *(Au moins, t'as encore remporté la Veste d'Or ! Signé Zébulon)*, mais pour à peu près tous les autres festivaliers. D'abord, il y eut **Crash** et ses enfilades au volant. Ensuite, il est définitivement plus facile de croiser une vedette du porno que n'importe quel autre acteur sur la Croisette. Et puis surtout, il y avait cette folle rumeur. Un attaché de presse serait rentré par hasard dans une salle du marché qui présentait un film coquin, pour s'apercevoir que le spectacle était dans la salle. Émoustillés par le film, les quelques spectateurs présents se seraient livrés à une jolie partouze. Alors, bon, je n'ai rien contre, mais please, la prochaine fois, prévenez-moi, soyez sympa !

■ Quand il ne sort pas une diatribe antisémite sur *CNN*, Marlon Brando se bourre la gueule aux fêtes des copains. Dernière prestation en date du Parrain soûlaud au mariage de Sean Penn, où le gros en tenait une belle. Pendant que Jack Nicholson, le témoin de Penn, sacrifiait au rituel du discours de félicitations aux mariés, Marlon est arrivé doucement derrière lui et a baissé le pantalon de Jack devant l'assistance effarée, avant de s'écrouler par terre en hurlant. Charitable, Nicholson a fait comme si de rien n'était et a continué son toast au couple du jour en caleçon. La classe. Le pauvre Marlon n'est pas loin de la sénilité. Sur le plateau de **L'Ile du Dr. Moreau**, le papi n'arrivait pas à mémoriser son texte. Du coup, on lui a mis une oreillette et un assistant lui dictait ses dialogues. Or, un beau jour, l'oreillette n'a plus capté la dictée du lecteur mais la fréquence de la police. Et Brando de déclamer au milieu d'une séquence tragique : *«Hold-up en cours au coin de la 3ème et de la 20ème»*. Ce n'est pas une blague !

■ *McDonald's* invente le McBabe. Pour profiter du succès des aventures du petit cochon bavard, *Universal* décide de s'associer avec la multinationale du hamburger pour une campagne de promotion. On offre donc une figurine miniature de la vedette porcine dans les menus pour enfant. Seulement, trop occupés à beurrer les petits pains, les responsables du marketing n'ont pas réalisé que les hamburgers de ce menu n'étaient autre que des McBacon. Autrement dit, les gamins peuvent poser sur la table leur petit Babe et voir ce qu'ils sont en train de manger. Les Happy Meal se transforment en crises de larme de gosses un peu perdus. Il a fallu trois semaines aux idiots de la pub pour retirer le gadget **Babe**. On ne sait si on doit rire ou pleurer. En tout cas, bon appétit !

■ David Hasselhoff très concerné par le social. Il a récemment déclaré que le casting de sa fameuse ***Alerte à Malibu*** ferait une plus large place aux «minorités ethniques». D'où l'arrivée d'une bombe black dans la série dès la saison prochaine, une certaine Tracy Bingham. Mais toujours pas de garde-côte d'origine latino. D'ailleurs, on a beaucoup entendu David demander à son entourage comment se disait «implants» en espagnol. (Y'a Rallouch qui suggère «implantes». Mais Rallouch et l'espagnol...). À propos de cette inénarrable série, son actrice principale, Pamela Anderson, s'est cassée la figure sur le plateau. Rien de grave heureusement, quasiment toutes les parties de son corps étant encore sous garantie...

■ Vous savez quoi, **Waterworld** n'a pas perdu une thune. Petit calcul pour vérifier l'info. Le film aurait finalement coûté 172 millions de dollars + 60 millions de frais de sortie, soit 232 millions directement versés par *Universal*. Or, la recette mondiale atteint 285 millions, la moitié allant directement dans la poche du studio. Le succès vidéo rapporte 20 millions, le «pay-per-view» 9, le merchandising 5, la vidéo hors USA 25, et les droits télé internationaux 34. Soit 235,5 millions de dollars. Un peu plus de trois millions de bénéfices, et même davantage puisque Costner a rendu la moitié de son salaire *(Sans doute le mal de mer ! Signé Zébulon)*. Un beau geste. Moi qui me suis tant gaussé de cet échec, je me devais de rétablir la vérité. Cela dit, tant de temps et d'argent dépensés pour gagner si peu, ça ne valait peut-être pas le coup.

■ Jean-Claude Van Damme fier de ses fesses. Il est des acteurs qui cherchent à montrer leur meilleur profil à l'écran. Notre ami Jean-Claude, lui, est obsédé par son, you know, cul. Il demande à revoir chaque prise tout de suite sur le plateau, en vidéo, pour être sûr qu'on voit bien son fessier. C'est qu'il faut soigner son gagne-pain.

■ Sasha Mitchell, le kickboxer 2, est en taule. Il faut dire qu'il a pris sa compagne pour un punching-ball. Soit il s'inspirait du fameux dicton : «Frappe ta femme. Si tu ne sais pas pourquoi, elle le sait», soit il était en manque de sparring-partner. Auquel cas, Mme Mitchell remercie le ciel de ne pas avoir épousé Mike Tyson !

■ **John CHOUMCHOUM** ■

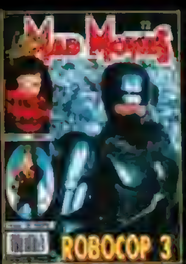
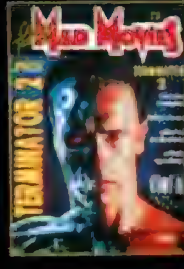
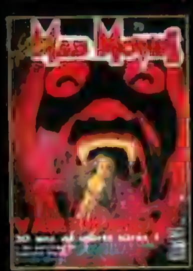
■ Woody Harrelson loser-né. Alors qu'il faisait une partie de tir au pigeon avec son copain producteur Peter Farrelly, l'acteur au prénom de pivert lance un pari idiot : *«Peter, si t'arrives à faire un sans faute, je joue dans ton prochain film»*. Pari tenu et Peter, fin tireur, d'aligner les cartons. Woody se retrouve donc dans **Kingpin** en joueur de bowling débile mental, affublé d'un chapeau et d'une tronche de con pas possible. Pas de chance.



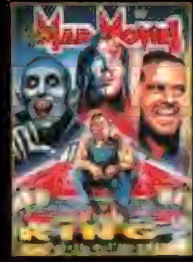
■ *Le joueur de bowling de* ***Kingpin*** *Woody Harrelson a les boules !* ■

COMMANDEZ LES ANCIENS NUMÉROS

MAD MOVIES

26 Les «Mad Max», Cronenberg, Avoriaz 1983
27 Le Retour du Jedi, Creepshow, Les Prédateurs, B. Steele
29 Harrison Ford, Joe Dante, Avoriaz 1984
30 Maquillage : Ed French, Cronenberg, L. Bava
32 David Lynch, La Compagnie des Loups, maquillages
33 Gremlins, Les effets spéciaux d'Indiana Jones
34 Les Griffes de la Nuit, Dune, Brazil, Avoriaz 1985
36 Day of the Dead, Lifeforce, Tom Savini, Re-Animator
37 Mad Max 3, Legend, Ridley Scott
38 Retour vers le Futur, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ?
39 La Revanche de Freddy, Avoriaz 1986
40 Re-Animator, Highlander, Alfred Hitchcock
41 House, Psychose, Dossier : le gore au cinéma
42 From Beyond, F/X, Rencontres du 3ème Type
43 Aliens, Critters, Les Aventures de Jack Burton
44 Massacre à la Tronçonneuse 2, Stephen King
45 La Mouche, Star Trek 4, Avoriaz 1987
46 King Kong (tous les films), Superman, entr. maquilleur
47 Robocop, Indiana Jones, Freddy 3, Evil Dead 2
49 Hellraiser, Dossier Superman, Série B US, Fulci
50 Robocop, Hidden, Effets spéciaux, Index des n°23 à 49
51 Avoriaz 1988 : Robocop, Hellraiser, Near Dark, Elmer, Hidden
52 Running Man, Hellraiser, les films de J. Carpenter
53 Dossier «zombies», Near Dark, Elmer, Festival du Rex 1988
54 I. Jones, Mad Max, Conan, etc., Les «Vendredi 13»
55 Roger Rabbit, les films de «Freddy», Bad Taste
56 Beetlejuice, Freddy 4, Near Dark, FX de Evil Dead 2
57 Le Blob, Vampire, Vous Avez Dit Vampire ? 2, Avoriaz 1989
58 Dossier Cronenberg, Brazil, Horror Show, Carpenter
59 Batman, Hellraiser 2, Freddy (série TV), Cyborg
60 Freddy 5, Re-Animator 2, Les «méchants» du Fantastique
61 Indy 3, Abyss, Batman, Les super-héros (Hulk, Spiderman...)
62 Spécial effets spéciaux : de Star Wars à Roger Rabbit
63 Avoriaz 1990 : Simetierre, Re-Animator 2, Elvira, Society
64 Dossier Frankenstein, Cabal, Basket Case 2, Freddy TV
65 Total Recall, Akira, Tremors, Halloween 4, Lamberto Bava
66 Robocop 2, Freddy 5, La Nurse, Maniac Cop 2, Star Trek 5
67 Dossier Total Recall, Robocop 2, Dick Tracy, Lucio Fulci
68 Les Tortues Ninja, Darkman, George Lucas
69 Avoriaz 1991, Cabal, Highlander 2, Henry, Les Feebles
70 Predator 2, Massacre à la Tronçonneuse 3, Twin Peaks
71 Terminator 2, Akira, Hardware, Ça, La Nuit des Morts-Vivants
72 Les Feebles, Warlock, Dossier «La Malédiction», Freddy 6
73 Numéro spécial Terminator 2, Fisher King
74 Evil Dead 3, Rocketeer, Freddy 6, Hellraiser 3, Forum «T2»
75 Avoriaz 1992, Tetsuo, Freddy 6, Le Sous-sol de la Peur
76 Le Festin Nu, Hook, Brain Dead, La Famille Addams
77 Alien 3, Universal Soldier, Batman le Retour
78 Dossiers Batman le Défi & Alien 3, Le Cobaye, Star Trek 6
79 Dossier «Vampires», Dracula de Coppola, Innocent Blood
80 Numéro spécial «Stephen King», entr. Roger Corman
81 Dracula de Coppola, tous les films d'Avoriaz 1993
82 Fortress, Star Trek Deep Space Nine, Argento, Joe Dante
83 Last Action Hero, Robocop 3, Body Snatchers, Stephen King
84 Jurassic Park, entretiens George Romero & Dick Smith
85 «Spécial Dinosaures» : du Monde Perdu à Jurassic Park
86 Demolition Man, La Famille Addams 2, Action Mutante
87 «Fantastica 1994» : tous les films, Evil Dead 3, Carpenter
88 Dossier Loup-Garou, Wolf avec J. Nicholson, Body Melt
89 Dossier TV : Batman, Robocop, Superman, Indiana Jones
90 X-Files 1ère saison, The Crow, Les Flintstones, Eraserhead
91 Dossier «Manga», Wolf, Tetsuo, The Mask, Ed Wood
92 L'Étrange Noël de Mr Jack, Entretien avec un Vampire
93 «Fantastica 1995», Stargate, Frankenstein, Highlander 3
94 Streetfighter, entretiens Tobe Hooper & John Carpenter
95 Ed Wood, Batman Forever, Freddy 7, Fred Olen Ray
96 Judge Dredd, Tank Girl, Le Village des Damnés, Congo
97 Aux Frontières du Réel, Waterworld, Mortal Kombat
98 Dossier X-Files, Johnny Mnemonic, Une Nuit en Enfer
99 Seven, The Crow 2, L'Armée des 12 Singes, Fantastic'Arts
100 X-Files 3e saison, «Nos 100 meilleurs films Fantastiques»
101 Terminator 2-3D, Independence Day, Une Nuit en Enfer
102 X-Files (dossier + poster), Crash, Barbwire, previews

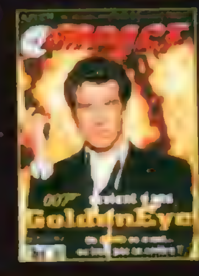







IMPACT



1 Commando, Rocky 4, George Romero, Avoriaz 1986
2 Highlander, Rutger Hauer, Les films de la Cannon
3 Hitcher, Cobra, Maximum Overdrive
4 Effets spéciaux, John Badham, John Carpenter
5 Blue Velvet, Cobra, Aliens, David Lynch
6 Darryl Hannah, Dossier «Ninjas», Le Jour des Morts-Vivants
7 Maquillages, Harrison Ford, Chuck Norris
8 Les trois «Rambo», Dolls, Evild Dead 2
9 Freddy 3, Tuer n'est pas Jouer, Indiana Jones 2
11 Les Incorruptibles, Full Metal Jacket, Entr. Fred Olen Ray
12 Running Man, Robocop, China Girl, Hellraiser
13 Avoriaz 1988, Entr. Lucio Fulci & J. Chan, Running Man
14 Hellraiser 2, Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
15 Double Détente, Beetlejuice, Maniac Cop, Flic ou Zombie
16 Spécial Rambo 3, Cyborg, Munchaüsen
17 Freddy 4, Piège de Cristal, Traci Lords, Rambo 3
18 Les «Inspecteur Harry», Avoriaz 1989, Tsui Hark
19 Avoriaz 1989, Munchaüsen, Punisher, Schwarzenegger
20 Indiana Jones, Simetierre, Punisher, La Mouche 2
21 Total Recall, Freddy 5, Jean-Claude Van Damme
22 Batman, Permis de Tuer, L'Arme Fatale 2, Haute Sécurité
23 Spécial les trois «Indiana Jones», Punisher
24 Ciné-muscles : Van Damme, Schwarzie, B. Lee, etc.
25 Robocop 2, Total Recall, Entretien Roger Corman
26 Dossier «Super Nanas», Maniac Cop 2, Effets Spéciaux
27 Gremlins 2, Van Damme, Jackie Chan, Traci Lords
29 Total Recall, Predator 2, Stallone et Arnold (20 ans d'action)
30 La saga des Rocky, Arnold, Hong Kong Connection, Cabal
31 Coups pour Coups, Highlander 2, le retour du Western
32 Le Silence des Agneaux, Predator 2, Muscles
33 Terminator 2 (entretien Arnold), Van Damme
34 Double Impact, Backdraft, Robin des Bois, Hudson Hawk
35 Terminator 2, entretien Schwarzenegger, Jackie Chan
36 Vingt ans d'Avoriaz (tous les films), Universal Soldier, Alien 3
37 Les Nerfs à Vif, JFK, Hook, Le Dernier Samaritain
38 Basic Instinct, entretien Stallone, Batman 2, Arts Martiaux
39 Universal Soldier, L'Arme Fatale 3, Jeux de Guerre
40 Les trois «Alien», Reservoir Dogs, Cliffhanger, Impitoyable
41 Van Damme, programme 93, Dossier «Flics», Jeux de Guerre
42 Dracula, Van Damme (Chasse à l'Homme), Steven Seagal
43 Cavale sans issue, Steven Seagal, Body, Bad Lieutenant
44 Cliffhanger, Action Men (dossier), True Romance
45 Dossier Robocop, John Woo, Last Action Hero, Dragon
46 Dans la Ligne de Mire, Le Fugitif, Last Action Hero
47 Dossier Spielberg, Cliffhanger, entr. Stallone et John Woo
48 Dossier Space Opera, K. Costner, Jackie Chan, Peckinpah
49 Space Opera 2, Demolition Man, L'Impasse, Van Damme
50S Spécial Action : Seagal, Van Damme, Arnold, Stallone
51 Amicalement Vôtre, Pulp Fiction, Killing Zoé, Rapa Nui
52 Speed, Brandon Lee, Killing Zoé, Wyatt Earp, Pierce Brosnan
53 True Lies, Danger Immédiat, TimeCop, Pulp Fiction, Batman TV
54 Frankenstein, Entretien avec un Vampire, Dossier : la BD au ciné
55 Les jeux vidéo à l'écran (Streetfighter), Stars sous les verrous
56 Judge Dredd, The Killer, James Bond, Entr. Jim Wynorski
57 Batman Forever, Mort ou Vif, Die Hard 3, Cannes 1995
58 Judge Dredd, Desperado, Bruce Willis, USS Alabama
59 Mortal Kombat, Assassins, Apollo 13, Mel Gibson, Jade
60 GoldenEye, Dossier James Bond, Seven, Showgirls
61 Broken Arrow, Heat, Casino, L'Île aux Pirates, Tsui Hark
62 Dossier Crying Freeman, Mort Subite, Ultime Décision
63 L'Effaceur, Le Grand Tournoi, The Rock, Twister, Fargo



ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

(par Jean-Pierre PUTTERS)

[illegible] Monstres Japonais, Créatures de Frankenstein, Savants Fous, [illegible] Que du bon en 600 photos. Tout en couleurs. Brochage de luxe couverture cartonnée. 240 F (port compris)

Également disponible, la réédition du premier tome ZE CRAIGNOS MONSTERS 240 F (port compris)

Bon de Commande

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez-le, accompagné de votre règlement à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Chaque exemplaire : 25 F. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* n°1 à 25, 28, 31, 35 et 48 : épuisés, ainsi que *Impact* n°10 et 28). Frais de port gratuits à partir d'un envoi de deux numéros (sinon : 5 F de port). Pour l'étranger, les tarifs sont identiques, mais nous n'acceptons que le mandat-international.

NOM ______________ PRÉNOM ______________

ADRESSE ______________________________

____

____

désire recevoir les numéros entourés ci-contre, règlement joint

MAD MOVIES 26 27 29 30 32 33 34 36 37
38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 49 50 51
52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64
65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77
78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90
91 92 93 94 95 96 97 98 99 100 101 102

IMPACT 1 2 3 4 5 6 7 8 9 11 12
13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25
26 27 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39
40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52
53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS

❑ ZE CRAIGNOS MONSTERS, LE RETOUR

vidéo RAYON INÉDITS

par Marc TOULLEC

Des acteurs ? Burt Reynolds - Brad Pitt - James Woods - Brian Benben - Mark Dacascos - Laurence Fishburne - Rob Lowe - Eric Roberts - Michael Dudikoff

Des réalisateurs ? John McNaughton - Jésus Franco - Mary Lambert - Danny Huston - Damian Harris

Leurs films ? Tous inédits au cinéma, en France

La vidéo dans *Impact*, ou quand le petit écran complète positivement le grand



▲ *Maryam d'Abo dans* ***Dernier Contrat pour une Tueuse*** ▲

dernier contrat pour une tueuse

Drôle de film, tour à tour désinvolte dans le traitement de la violence, puis féroce. Partie pour être l'héroïne, Beatrice Baxter n'a plus que six mois à vivre de l'aveu de son médecin. N'empêche que cette malade incurable, à la solde d'une organisation mafieuse, élimine son contact, un couple de retraités, pour se défiler avec le pactole, deux millions de livres sterling. Une somme destinée à Lord Foxley, un aristocrate aux méthodes expéditives. Pour brouiller les pistes, elle recueille une petite voleuse d'hôtel, Jennifer, qu'elle habille sur son modèle de manière à accentuer leur ressemblance physique. Ne reste qu'à la tuer et le changement d'identité aura réussi. Le plan n'aboutit pas au résultat escompté car Jennifer met les bouts avec l'argent dissimulé dans la voiture de la liquidatrice. L'histoire se complique encore quand survient Johnny, une gentille fripouille, amant express de la défunte Beatrice Baxter. Morte ? Pas autant que prévu...

Ils courent, ils courent beaucoup les protagonistes de **Dernier Contrat pour une Tueuse**, ce qui n'empêche pas le réalisateur d'imprimer une certaine nonchalance au tempo. Nonchalance renforcée par les multiples invraisemblances du scénario et un petit côté road-movie goguenard pas désagréable du tout. Les méchants s'y taillent la part du lion : Maryam d'Abo (la James Bond girl de **Tuer n'est pas Jouer**) en tueuse sans pitié aucune, Richard Harris en Lord dissertant sur l'histoire de son illustre famille avant que l'un de ses sbires ne massacre un captif au maillet... Et il y a Hector, ce gros homme de main, au visage rubicond marqué d'un permanent sourire.

Polygram Vidéo présente *DERNIER CONTRAT POUR UNE TUEUSE* (*SAVAGE HEARTS* - Grande-Bretagne - 1994) avec Jamie Harris - Maryam d'Abo - Myriam Cyr - Richard Harris Jerry Hall **réalisé par** Mark Ezra

séquestrées

On n'est pas sans l'ignorer depuis **Massacre à la Tronçonneuse** et **La Colline a des Yeux** : dans la cambrousse américaine sévissent des fêlés de première catégorie. Roy Scudder et sa femme Georgina sont de ceux-là, un couple hanté par une tragédie passée, par l'assassinat de leur petit fils handicapé, puis de ses parents. Coupable du triple meurtre, le garagiste Roy Scudder retient dans sa maison isolée Cassie Osborne et sa petite fille, lesquelles quittent le domicile conjugal après une vive dispute avec le mari, VRP trop absent. Ce n'est pas un hasard si la jeune maman et sa gamine se retrouvent dans une aussi délicate situation ; Cassie Osborne ressemble étrangement à la défunte Marlene Scudder. Un gros flic et David Osborne, soupçonné du meurtre des disparues, se lancent sur leurs traces...

Un estimable thriller quoique très conventionnel dans son déroulement et son happy-end, à savoir que les épreuves rapprochent les époux en délicatesse. Des retrouvailles à la mesure des épreuves imposées aux Osborne. Cognée, menacée des derniers outrages pour l'une, rossé, jeté dans un puits pour l'autre. Des sévices ordinaires auxquels échappe la petite Osborne, traitée comme un animal de compagnie par la dernière de la famille Scudder. Mais le plus intéressant réside dans la présence d'un Burt Reynolds à contre-emploi, inquiétant, tour à tour féroce (particulièrement lorsqu'il châtie Mia Sara à coups de poing) et pathétique quand le fantôme ricanant de son père invalide le hante. Sans lui, **Séquestrées** perdrait beaucoup de son efficacité.

Imatim Diffusion & Delta Vidéo présentent *SÉQUESTRÉES* (*THE MADDENING* - USA - 1994) avec Mia Sara Burt Reynolds - Angie Dickinson - Brian Wimmer - Josh Mostel - William Hickey **réalisé par** Danny Huston

radioland murders

Produit et inspiré par George Lucas, **Radioland Murders** est un vibrant témoignage de l'âge d'or de la radio américaine, avant la naissance de la télévision. Dans la station WBN de Chicago en cette année 1939, se bouscule une populace hétéroclite. Une chanteuse nymphomane, des scénaristes grognons et syndiqués, un coursier plus speed que Flash, un annonceur play-boy, un directeur tyrannique, un bruiteur imaginatif, des comédiens sans imagination... Les coulisses grouillent de personnages hauts en couleurs. Diffusée sur les ondes mais également présentée en public comme une émission de télévision, cette soirée sur WBN connaît quelques désagréments. Un tueur énigmatique frappe à six reprises et décime l'état-major de la station. Pendaison, électrocution, empoisonnement, écrasement... Les meurtres succèdent aux meurtres, tous précédés d'avertissements entonnés d'une voix caverneuse. Qui porte le chapeau ? Roger Ashe, scénariste en disgrâce auprès de sa femme depuis qu'elle l'a surpris dans une position équivoque. C'est néanmoins avec la complicité de sa Penny chérie que l'intrépide découvre la vérité, à savoir des assassinats liés à l'invention de la petite lucarne...

Comédien (**Les Débiles de l'Espace**) passé à la réalisation (**The Tall Guy**), Mel Smith mène cette comédie policière comme Michael Bay dirige **Bad Boys**. Rares sont les plans qui dépassent les sept secondes. Un découpage ultra-serré, frénétique, qui contribue à une atmosphère d'agitation permanente, à un rythme hystérique. Regrettable qu'il ne convienne guère au cadre, à l'histoire racontée, une farce macabre entre «Le Fantôme de l'Opéra» et Agatha Christie. Beaucoup de bruit et d'adrénaline pour rien donc. Reste le charme rétro des chœurs féminins, des réclames ringardes de l'époque et des feuilletons westerns, de SF, préhistoriques et mélodramatiques. Chaud lapin de la série *Dream On*, Brian Benben rate son envol cinématographique.

CIC Vidéo présente *RADIOLAND MURDERS* (USA - 1994) avec Brian Benben - Mary Stuart Masterson - Ned Beatty - Brion James - Corbin Bernsen - Christopher Lloyd - George Burns - Michael Lerner - Jeffrey Tambor - Stephen Tobolowsky - Michael McKean - Bo Hopkins - Candy Clark **réalisé par** Mel Smith



▲ *Burt Reynolds dans* ***Séquestrées*** ▲



▲ *Brian Benben dans* ***Radioland Murders*** ▲

▲ *Keith Carradine dans Les Liens de Sang* ▲

les liens de sang

Scénariste des **Nerfs à Vif**, d'**Arachnophobie**, de **Batman le Défi** et de **Sang Chaud pour Meurtre de Sang Froid**, Wesley Strick fait ici ses débuts de metteur en scène. Des premiers pas plutôt convaincants dans le domaine du thriller. Amples mouvements de caméra, steadicam balayant le cadre, photographie soignée, cadrages léchés... Le novice prend un évident plaisir à filmer une intrigue dans la mouvance de **La Main sur le Berceau**. Pas de nurse en quête de nourrisson, mais un couple de cinglés, Leann et John Netherwood, criminels nomades qui trimballent avec eux leur petite fille, Janie. Au terme du cambriolage d'une villa, les parents prennent la fuite tandis que la gamine se retrouve à l'orphelinat. Dana et Russell Clifton ne tardent pas à adopter cette enfant craintive, hantée par l'image de son croque-mitaine de père. Il ne tarde d'ailleurs pas à réapparaître, remontant jusqu'à sa progéniture au terme de quelques meurtres : ceux d'un flic et de la directrice de l'orphelinat. Suit la confrontation inévitable entre les bons et les méchants parents, sous la charpente d'une maison en construction...
Assez conventionnel dans son déroulement, **Les Liens de Sang** ménage des séquences fortes, preuve que le débutant Wesley Strick ne piétine pas dans la semoule. Janie envoyant au tapis quatre flics dans une crise d'hystérie après la mise sous plastique de sa poupée, le très brutal passage à tabac par son père d'un policier... Des séquences qui témoignent d'un sens du montage serré, tonique, et également d'un certain goût pour la violence.

PolyGram Vidéo présente *LES LIENS DE SANG* (*THE TIE THAT BINDS* - USA - 1995) avec Darryl Hannah - Keith Carradine - Moira Kelly - Vincent Spano - Julia Devin - Ray Reinhardt **réalisé par** Wesley Strick

LE RETOUR DU PETIT JÉSUS

à propos de la chute des aigles, esmeralda bay et dark mission

Enfin du Bis, du vrai. Et européen en plus ! Trois films de Jésus Franco, alias Jess Franco et une infinité de pseudonymes, produits par *Eurociné*, firme française en activité sur le marché depuis près d'un demi-siècle, grand pourvoyeur à une époque des salles populaires (**Le Lac des Morts-Vivants**, **Le Sadique de Notre-Dame**, **Les Amazones du Temple d'Or**...).
Routard du cinéma bis, Jésus Franco a tout fait, commis tous les forfaits. De la collaboration étroite avec Orson Welles au porno, en passant par des cannibaleries tournées au bois de Boulogne, des sous-**Indiana Jones**, des **Fu Manchu**, une version soporifique de «La Chute de la Maison Usher», une poignée de classiques (dont **L'Horrible Dr. Orloff**) et un Eddie Constantine (**Cartes sur Table**)... Une filmographie délirante, ultra-fournie. Quoique très productif, ce touche-à-tout déserte les écrans français, petits et grands, après **Les Prédateurs de la Nuit**. Les inespérées sorties vidéo de quelques-uns de ses derniers films offrent de renouer avec cet artisan tantôt génial tantôt déplorable.



▲ *Mark Hamill & Alexandra Erlich dans* ***La Chute des Aigles*** ▲

Dans **La Chute des Aigles**, Jess Franco tâte conjointement du film de guerre et du mélodrame. Situé en 1940, il conte les aventures de Lillian Strauss, fille d'un riche industriel nazi (Christopher Lee). Contre l'avis de son père, elle nourrit un grand amour avec Karl Holbach, musicien mobilisé dans l'Africa Korps. Après la disparition de celui-ci au champ d'honneur, elle abandonne sa fonction de chanteuse, pour devenir infirmière sur le front russe où sert aussi son principal soupirant, le Colonel Peter Froellch (Mark Hamill, oui, celui de **La Guerre des Etoiles** !). Hasard des affectations : remis de ses blessures, Karl Holbach s'y trouve également. Tandis que Berlin est pris en tenaille entre les forces américaines et soviétiques, les deux tourtereaux s'avouent avant un ultime coup de théâtre.
Belle histoire, proche des mélodrames militaires hollywoodiens des années 40 et 50, mais les approximations de la reconstitution historique, la faiblesse de la figuration et l'intégration de stock-shots repérables ne permettent guère de miracle. Le meilleur moment de **La Chute des Aigles** : le mariage entre Lillian Strauss et Peter Froellch sur son lit de mort. Du pur mélo !

Très ambitieux également **Esmeralda Bay** en regard des moyens investis. Heureusement, le service de documentation de l'armée américaine apporte un imposant soutien logistique à Jess Franco en lui livrant des images de grandes manœuvres navales, terrestres et aériennes. Quelques minutes indispensables pour étoffer l'invasion de Puerto Santo, fictive république bananière d'Amérique du Sud. Là, sévit le cruel Colonel Madero, bras armé du mollasson président Ramos, dont l'emploi du temps se partage entre la fréquentation du bordel local et une répression sanglante de la guérillera démocrate. Ceux-ci, financièrement soutenus par l'influent homme d'affaires Miklos Wilson, attendent fébrilement une livraison d'armes. Mais la révolution ne se déroule pas conformément aux prévisions. La maîtresse de Madera est aussi l'épouse de Wilson, un émissaire de la CIA attise la haine entre les deux camps avec la bénédiction de la Maison Blanche...
De la politique-fiction sans le sou, mais néanmoins très vindicative vis-à-vis du rôle suspect des services secrets dans les renversements des tyrannies sud-américaines.



▲ *Chris Mitchum & Brigitte Lahaie dans* ***Dark Mission*** ▲

Il est également question de CIA et d'espion dans **Dark Mission**, une série B en filiation directe avec **Coplan** et autre **OSS 117** des sixties. Son héros : Derek Carpenter (Chris Mitchum, fils de Robert), décrit comme vicieux, sanguinaire et coureur de jupons par son supérieur. Envoyé au Pérou, il doit démanteler l'organisation du trafiquant de drogue Luis Montana (Christopher Lee) avec la fille duquel il flirte. Un singulier baron de la drogue d'ailleurs. Ancien frère d'armes de Fidel Castro et de Che Guevara, il se venge de vieilles interventions du Pentagone en inondant le marché américain de cocaïne. Alors que Montana subit la concurrence sanglante de dealers envieux, Carpenter mène paisiblement une enquête sous l'identité d'un journaliste, renouant au passage avec une ex (Brigitte Lahaie), désormais son indic sur place.
Faudrait tout de même pas demander au très mou du genou Chris Mitchum, aussi nerveux qu'un lémurien, de se presser ! Heureusement, Christopher Lee, à la fois bienfaiteur de son peuple et simili Escobar sans bedaine, insuffle un peu de vie à ce récit anémique. Mais les charmes désuets du Bis s'accommodent fort bien de quelques graves carences ! Quant à Jess Franco, adroit et roublard, il ne démérite pas, variablement inspiré selon la météo, le menu du déjeuner, l'âge du capitaine et les retrouvailles avec quelques anciens comme Richard Harrison et celle qui ne l'a jamais quitté, la désormais très ronde Lina Romay en patronne de bocson.

TF1 Vidéo et Les Films de l'Astre présentent *LA CHUTE DES AIGLES* (France - 1990) avec Ramon Sheen - Mark Hamill - Christopher Lee - Craig Hill - Alexandra Erlich **réalisé par** Jess Franco

TF1 Vidéo et Les Films de l'Astre présentent *ESMERALDA BAY* (France - 1988) avec George Kennedy - Robert Forster - Fernando Rey - Ramon Sheen - Lina Romay **réalisé par** Jess Franco

TF1 Vidéo et Les Films de l'Astre présentent *DARK MISSION* (ex-*COLUMBIA CONNECTION* - France - 1987) avec Chris Mitchum - Christopher Lee - Brigitte Lahaie - Henry Lambert - Richard Harrison - Cristina Higueras **réalisé par** Jess Franco



▲ *Bahni Turpin, Ione Skye & Missy Crider dans* ***Girls in Prison*** ▲

LA NOSTALGIE CAMARADE
à propos de girls in prison & la fureur du risque

▲ Après **Jailbreakers** de William Friedkin et **Motorcycle Gang** de John Milius, deux nouvelles pierres à l'édifice «**Rebel Highway**», série de remakes des classiques du cinéma estampillé drive-in dans les années 50. Des séries B spécialement conçues pour les teen-agers par le producteur Samuel Z. Arkoff. Ficelée pour le câble, la série «**Rebel Highway**» intègre également dans ses rangs les cinéastes Uli Edel (**Confessions of a Sorority Girl**), Ralph Bakshi (**Cool and the Crazy**), Jonathan Kaplan (**Reform School Girl**), Robert Rodriguez (**Roadracers**), Joe Dante (**Runaway Daughters**) et Allan Arkush (**Shake, Rattle and Rock**). Des génériques souvent prestigieux donc, réunis pour rendre hommage à une forme disparue de cinéma.

▲ Celui de **Girls in Prison** l'est tout particulièrement. Une mise en scène énergétique signée John McNaughton (**Henry : Portait of a Serial Killer**, **Mad Dog and Glory**), un scénario cosigné Samuel Fuller, légende vivante... Séduisant mais pas garant de qualité car les «**Rebel Highway**» de Friedkin et Milius végètent dans la médiocrité. Malgré les craintes, le téléfilm de John McNaughton est une réussite magistrale. Un vrai film «pulp», plus «pulp» dans l'esprit et la mise en scène que le **Pulp Fiction** de Quentin Tarantino. Jugez-en. Trois jeunes femmes se retrouvent derrière les barreaux pour meurtre. Melba Mason pour avoir tué à coups de marteau et en direct l'animateur télé qui annonce la mort de son frère en Corée. Une nouvelle qui foudroie sa mère devant le poste. La scénariste Carol Madison pour avoir défoncé le crâne d'un pilier de bar, féroce partisan du sénateur McCarthy, après que son père comédien ait été pris à partie par le public de sa pièce engagée. La chanteuse Aggie enfin, condamnée à perpétuité pour l'assassinat d'un manager coléreux. Du trio, elle est la seule véritable innocente, victime d'un trafiquant de drogue et de sa maîtresse, une secrétaire machiavélique...

Menée à une cadence infernale, **Girls in Prison** respecte les clichés du genre. Saphisme, douche collective, bagarre entre filles, gardien brutal usant abondamment de sa matraque, réfectoire... John McNaughton se conforme aux clichés du cinéma carcéral et y apporte une énergie, un punch uniques. Violences bande dessinée, enchaînements fulgurants entre les séquences, verve satirique d'un script qui tire à boulets rouges sur le maccartisme, méchante aussi odieuse que séduisante, final en chanson dans l'allégresse pénitencière... Vraiment brillant, d'autant plus que les comédiennes sélectionnées par John McNaughton paraissent sortir directement des couvertures des magazines «pulp», tout particulièrement la «vilaine» Anne Heche.



▲ *Mark Dacascos dans* ***La Fureur du Risque*** ▲

▲ Dans l'honnête moyenne de «**Rebel Highway**», **La Fureur du Risque** s'impose en énième variation sur le thème de Roméo & Juliette. Mis en images par Mary Lambert (**Simetierre**), **La Fureur du Risque** jette donc dans les bras l'un de l'autre Johnny Ramirez, petite frappe travaillant comme voiturier dans un club rupin, et Laura, étudiante dans une école catholique pour filles à papa. Dur dur de s'aimer lorsque tout vous sépare : la famille, la classe sociale, les origines raciales... Mexicain, voleur de voitures, recueilli avec son petit frère handicapé par une gentille prostituée, Johnny n'est pas le bienvenu dans le monde douillet de Laura dont le petit ami officiel le défie, pour en découdre dans une course de dragsters...

Un zeste de **L'Equipée Sauvage**, de forts relents d'**American Graffiti**, de vieux classiques des juke-box en fond sonore, de rutilantes Mustang rouges, des galipettes sur la banquette arrière... Mary Lambert joue à fond la carte du rétro, du rock'n roll de papa. Charmant, un peu désuet comme un épisode des ***Jours Heureux***.

Film Office & Métropolitan Film/Vidéo présentent ***GIRLS IN PRISON*** (USA - 1994) avec Ione Skye - Anne Heche - Bahni Turpin - Missy Crider - Nicolette Scorsese - Nestor Serrano - Tom Towles **réalisé par** John McNaughton

Film Office & Métropolitan Film/Vidéo présentent ***LA FUREUR DU RISQUE (DRAGSTRIP GIRL*** - USA - 1994) avec Mark Dacascos - Natasha Gregson Wagner - Traci Lords - Maria Celedonio - Raymond Cruz - Richard Portnow **réalisé par** Mary Lambert

les professionnels

▲ Un petit polar plutôt décontracté qui pêche surtout par son manque flagrant d'originalité. Scénario et ingrédients réchauffés donc. Il s'agit pour le mafioso Emery Deimos, sosie teigneux du Al Pacino de **Scarface**, de retrouver une péripatéticienne gênante car témoin de l'exécution d'un politicien véreux. C'est par le plus grand des hasards, en pistant le voleur de voitures Izzy Snyderman, que les chasseurs de primes Jersey Bellini et B.B. Banister la découvrent dans le coffre d'une Rolls. Comme chien et chat depuis une vieille liaison, Bellini et Banister prennent la fugitive sous leur protection. L'affaire se corse sérieusement lorsque les malfrats enlèvent le jeune voisin de Bellini...

Rien que de très ordinaire dans cette série B donc, excepté la présence d'un homme de main rapper et une escapade sur le tournage d'un porno tendance science-fiction ringarde. Pas plus d'inédit côté bastons et gunfights, dans l'honnête moyenne du genre. En fait, tout **Les Professionnels** tient sur les épaules du couple Michael Dudikoff/Lisa Howard. Si Michael Dudikoff, ici dans un rôle entre McGuyver et Josh Randall, est



▲ *Lisa Howard & Michael Dudikoff dans* ***Les Professionnels*** ▲

déjà un routard de l'action, depuis les **American Warrior** et **American Ninja** de *Cannon*, Lisa Howard y fait une entrée fracassante. Jolie, bonne comédienne, visiblement douée pour les arts martiaux, cette brune au tempérament de feu cogne dur, lève haut la jambe et manie fort bien l'humour. À rendre jalouses Cynthia Rothrock et ses copines kickboxeuses.

TF1 Vidéo présente ***LES PROFESSIONNELS (BOUNTY HUNTERS*** - USA - 1995) avec Michael Dudikoff - Lisa Howard - Benjamin Ratner - Freddy Andreuici - Ashanti Williams **réalisé par** George Erschbamer



▲ *Laurence Fishburne dans* ***Duo Mortel*** ▲

duo mortel

▲ Pas un, ou presque, pour sauver l'autre dans ce thriller résolument amoral, post-Guerre Froide. Faute de perfides agents du KGB à éradiquer, la CIA licencie ses cadres à tour de bras ou mobilise ses forces dans l'espionnage industriel. Soupçonné de ne pas avoir livré son pot de vin en or à un général irakien pendant la Guerre du Golfe, Nelson Crow reçoit pour mission d'infiltrer The Grimes Organization, alias La Boîte à Outils, composée d'anciens de l'Agence officielle. Son objectif : grimper quatre à quatre les marches qui mènent à sa direction pour mieux l'assujettir à la CIA, désireuse d'accroître son influence et d'acquérir une antenne permissive. Effectivement, trahison, meurtre, chantage, corruption et coups tordus constituent ici la règle de The Grimes Organization, son éthique. Les enjeux : le pouvoir et l'argent. Nelson Crow mène rondement sa première affaire, corrompre le vulnérable Juge Beach, chargé du contentieux entre des victimes d'une pollution chimique et le pollueur, un puissant industriel qui pourrait perdre 25 millions de dollars. Au-delà de cette opération, Nelson Crow nourrit une liaison tant passionnelle que professionnelle avec Margaret Wells, une ambitieuse qui souhaite devenir calife à la place du calife, à savoir prendre la place de son mentor et amant, Vic Grimes...

Un véritable panier de crabes l'intrigue de **Duo Mortel**, dont tous les protagonistes cèdent sans trop se faire prier aux avances de l'argent, le «héros» y compris, un type qui n'éprouve jamais le moindre remords. Il provoque un suicide, liquide son rival en lui tirant dans le dos, cogne vigoureusement sa complice pour les besoins d'une agression tronquée... Une parfaite ordure incarnée avec tout le détachement nécessaire par un Laurence Fishburne glacial, coutumier des rôles troubles de taupe (**Dernière Limite**). Superbe également Ellen Barkin en garce avide et dont les quelques timides larmes précèdent de peu des sentiments dictés par l'intérêt. Regrettable que la mise en scène de Damian Harris (**Trahie** avec Goldie Hawn) peine à porter le scénario du romancier Ross Thomas. Son manuscrit aurait demandé une autre pointure de cinéaste, le John Huston de **La Lettre du Kremlin** par exemple. On en est malheureusement loin.

Touchstone Home Vidéo présente ***DUO MORTEL (BAD COMPANY*** - USA - 1995) avec Laurence Fishburne - Ellen Barkin - Frank Langella - Michael Beach - Gia Carides - James Hong **réalisé par** Damian Harris



▲ *Mädchen Amick & Eric Roberts dans* **La Garce** ▲

la garce

Eric Roberts dans son registre coutumier, celui de la brute revancharde. Il est Reno Adams, fraîchement évadé du pénitencier après sept ans de cabane et désireux de faire payer à Lauren, son ex-épouse, le prix de son incarcération. Il se trouve que la belle s'est récemment mariée au banquier Paul Harrington. Reno se fait passer pour son frère et squatte le luxueux sweet home du couple. Il met son séjour à profit pour arracher le coffre du mur, coffre où se trouvent les plans du système de sécurité de la banque de son hôte. Un brave type d'ailleurs, contrarié par les malversations de ses associés, compromis dans une vaste affaire de blanchiment d'argent de la drogue. Évidemment, Reno Adams renoue avec sa prétendue sœur qui ne se fait pas prier pour devenir sa complice. Le casse se déroule à peu près comme prévu, mais lorsqu'il s'agit de partager le butin, l'évadé ne se montre pas des plus conciliants. Malgré la perfection de son plan, il n'est pas au bout de ses surprises car, effectivement, Lauren justifie son appellation de «garce»...
Dans le cadre du thriller, **La Garce** fait pale figure en dépit des rebondissements finaux. Déjà interprète d'une vipère en jupons dans **Dream Lover**, Mädchen Amick, égérie de ***Twin Peaks***, suit mollement les indications d'un réalisateur dont les ressources se limitent à des cadrages aussi neutres que ceux d'un téléfilm standard. Banalité de rigueur, suspense routinier, personnages falots et stéréotypés, dialogues fonctionnels et comédiens au plus bas de leur forme... Bref, le thriller *«érotique, ingénieux et machiavélique»* promis par la jaquette ne pointe pas au rendez-vous. Pire encore, Mädchen Amick, généralement si belle, préoccupe si peu le réalisateur qu'il la filme comme une collégienne anonyme d'un soap-opera ordinaire. Une impardonnable faute de goût.

TF1 Vidéo présente ***LA GARCE*** (***LOVE, CHEAT & STEAL*** - USA - 1993) avec Mädchen Amick - Eric Roberts - John Lithgow - Donald Moffat - Dan O'Herlihy - Richard Edson - Danny Trejo - David Ackroyd - Bill McKinney **réalisé par** William Curran



▲ *Billy Zane dans* **Machination** ▲

machination

Après six ans derrière les barreaux pour vol de puces informatiques, Charles Thorpe bénéfice d'une remise de peine. Employé dans une agence de sécurité électronique, il est remarqué par Jeremiah Cole, un financier en passe de construire une nouvelle banque. Cole confie à son protégé le soin de rendre inviolable l'établissement, d'y enfermer les voleurs. Ironie du sort, Charles Thorpe doit lui-même déjouer, sous la contrainte, les pièges de son infaillible système. Car Kliff et ses complices retiennent en otage Gina Sands, une jeune femme récemment rentrée dans sa vie. Les choses seraient très simples si le malfrat et sa captive n'étaient pas de mèche dans le complot...
Une **Machination** très ordinaire en fait, très prévisible, aux rebondissements téléphonés une demi-heure avant qu'ils ne surviennent. Un scénario rabâché pour une mise en images très conventionnelle elle aussi, tellement faiblarde qu'elle donne au casse, le «clou» du film, autant de tonus que le vol d'un paquet de biscuits dans un supermarché. Pas passionnant du tout à moins de surveiller la coupe de cheveux de Billy Zane qui change radicalement d'une scène à l'autre, et l'apparition-disparition du soutien-gorge de Mia Sara dans les instants les plus torrides de cette **Manipulation** sans imagination aucune.

Warner Home Vidéo présente ***MACHINATION*** (***THE SET UP*** - USA - 1995) avec Billy Zane - Mia Sara - James Russo - James Coburn - Tiny «Zeus» Lister - Louis Mandylor - Margaret Avery **réalisé par** Strathford Hamilton



▲ *Gary Daniels dans* **White Tiger** ▲

white tiger

Gary Daniels dans le rôle de Mike Ryan, flic des Narcotiques, ruminant une juste vengeance contre le meurtrier de son coéquipier et meilleur ami. Cary-Hiroyuki Tagawa (le vilain de **Mortal Kombat**) dans le rôle de cet assassin, un certain Victor Chow, membre des Triades. Enfin, pas tout à fait, puisque les parrains de la Mafia chinoise redoutent les agissements de cet homme ambitieux, désireux d'écouler sur le marché américain une nouvelle drogue synthétique. Avec l'aide ambiguë de Jade, tueuse, et en dépit des trahisons qui le font passer pour un ripoux, Mike Ryan traque Victor Chow. Il reçoit même l'appui, in extremis, du grand patron de la Triade locale...
Drogue, vengeance, flics corrompus, manichéisme à pleine louche... On connaît la musique jusqu'à la dernière note. Mais la partition de **White Tiger** n'est pas désagréable du tout, même si quelques-unes de ses pages ont été arrachées à **L'Année du Dragon**. Vrai artiste martial, Gary Daniels balance de vigoureux coups de pieds et Cary-Hiroyuki Tagawa ne se distingue pas par la sobriété de son jeu. De l'honnête confection de série B, raisonnablement violente et inspirée d'une histoire «originale» de Bey Logan, éditeur du magazine britannique *Impact* où tous les balèzes du film d'action trouvent droit de cité. Ce qui s'appelle passer de la théorie à la pratique.

PFC Vidéo présente ***WHITE TIGER*** (Canada - 1995) avec Gary Daniels - Cary-Hiroyuki Tagawa - Julia Nickson - Matt Craven - Lisa Langlois - Ron Winston Yuan - George Cheung **réalisé par** Richard Martin



▲ *Juliette Lewis & Brad Pitt dans* **Too Young to Die** ▲

too young to die

Depuis 1989, quelques états américains ont ré-instauré la peine de mort pour les mineurs. Une loi monstrueuse votée pour satisfaire les conservateurs les plus réactionnaires, sans doute nostalgiques de la justice expéditive de ce bon vieux Juge Roy Bean. **Too Young to Die** milite pour une justice plus équitable, plus humaine. Il s'attache à décrire la trajectoire douloureuse d'Amanda Sue Bradley. Violée par son beau-père à 13 ans, négligée par sa mère, mariée à 14 ans à un gamin de 18 ans qui la vire trois mois après la nuit de noces, elle tombe pour son plus grand malheur sur Billy, un personnage sordide (Brad Pitt poisseux à souhait) qui parvient à la convaincre de danser en tenue légère dans un night-club. L'engrenage. Puis c'est la drogue, la prostitution. Entre-temps, Mike, un militaire récemment divorcé, la recueille chez lui. Tout deux en quête d'affection, ils deviennent amants. Menacé de la Cour Martiale, Mike vire à son tour Amanda qui retombe sous la coupe nauséeuse de Billy. Ce dernier, perpétuellement défoncé et ivre, la pousse à prendre une juste revanche sur le militaire. Sous l'emprise de la dope, la gamine lui tranche la gorge. L'état de l'Oklahoma ne lui trouvera aucune circonstance atténuante...
Réalisé par un téléaste sans envergure particulière, **Too Young to Die** est un téléfilm à part. S'il s'inscrit dans la tradition des faits divers criminels reconstitués pour la grande consommation des networks, il n'en demeure pas moins dur, noir, sans complaisance. Glauque et incommodant lorsque Amanda sombre dans les bars louches, les ruelles mal éclairées, et se déhanche face à des hommes d'âge mûr. Vraiment poignant d'autant que Juliette Lewis s'identifie intimement à son rôle. **Too Young to Die** devrait faire gamberger les jurés qui envoient des gosses dans le couloir de la mort.

Welcome & **Free Dolphin** présentent **TOO YOUNG TO DIE** (USA - 1990) avec Juliette Lewis - Brad Pitt - Michael Tucker - Michael O'Keefe - Alan Fudge - Emily Longstreth **réalisé par** Robert Markowitz



▲ *Rob Lowe dans* **Homicide Volontaire** ▲

homicide volontaire

Sous influence du **Traquée** de Ridley Scott, **Homicide Volontaire** travaille sur un thème connu : le flic qui tombe amoureux de la principale suspecte de la mort de son riche époux, un homme d'affaires compromis avec des gangsters. Amateur de beaux costumes et des maîtres hollandais de la peinture, Rick Mallory mène rondement l'enquête après la découverte, dans une position incongrue, du cadavre d'Andrew Pyne. Il boucle un malfrat en cheville avec le défunt, après avoir trouvé l'arme du crime dans sa voiture. Est-ce pour mieux protéger Hadley Pyne ? Une jolie veuve, plus portée sur le whisky que sur les kleenex. Pourtant, tout semble l'accuser : 25.000 dollars versés à un truand notoire et sa correspondance lors d'un second meurtre, celui d'un auteur de romans policiers un rien dévoyé. Un vieil indic, écrivain à ses heures, est le premier à découvrir le véritable jeu de Rick Mallory, secrètement amoureux d'Hadley avant même de la rencontrer dans le cadre de son enquête...
Adapté d'un roman de James Hadley Chase, **Homicide Volontaire** distille sur une heure trente un climat ténébreux en osmose avec la mine déprimée de Rob Lowe, visiblement très admiratif de l'interprétation d'Alain Delon dans **Le Samouraï**. Plutôt convaincant. Dommage que le réalisateur ne se soit pas attardé deux ou trois minutes supplémentaires sur les rouages d'une intrigue très opaque, dont on finit par ne plus savoir qui est réellement le coupable. D'où le sentiment qu'il manquerait quelques séquences importantes à cette série noire menée sur un tempo lent, histoire de laisser s'installer une atmosphère pesante.

PFC Vidéo présente ***HOMICIDE VOLONTAIRE*** (***FIRST DEGREE*** - Canada - 1994) avec Rob Lowe - Leslie Hope - Tom McCamus - Joseph Griffin - Nadia Capone - Brett Halsey **réalisé par** Jeff Woolnough



OUVREZ-LA !

friendly freeman ?

J'attendais avec impatience de voir **Crying Freeman**, le film de Christophe Gans. Une impatience qui s'expliquait surtout par le fait que des revues comme *Impact* ou *Le Cinéphage* nous promettaient le summum du film d'action romantique. Mais après examen, le joyau s'avère être du toc. Malgré quelques belles scènes, **Crying Freeman** l'indifférence. Rares sont les films qui me déçoivent de cette façon. Le fait qu'il s'agisse, en outre, d'un produit de deuxième génération (**The Killer, Suspiria**... La liste des références est longue) n'arrange pas les choses.
Mais le pire, c'est que certains journalistes tentent de faire passer cette série B incohérente pour un authentique chef-d'œuvre, une «œuvre exceptionnelle» (dixit Julien Carbon dans *Impact 62*)... C'est étrange comme les mots parti-pris et copinage me viennent à l'esprit d'un seul coup.
Et ce n'est pas fini puisqu'un livre (signé David Martinez) est déjà consacré à Gans ! Si ce dernier a eu les pires problèmes sur le tournage, question publicité en revanche, c'est du tout cuit.
Bon j'arrête un peu de déverser mon fiel, mais j'espère que quelqu'un dans cette revue nous donnera un point de vue objectif sur ce sujet, merde ! Il serait intéressant d'envisager l'organisation d'un «forum» dans *Impact*.
Sur ce souhait un peu vain, je félicite toute votre équipe qui fait, je ne l'oublie pas, du beau boulot.

Fabien Lanier

Tu veux de l'objectivité, en voilà. Tout le monde ici aime, aime beaucoup, ou adore ***Crying Freeman****, sauf moi-même qui défend ce que représente le film, mais pas le film lui-même, réfrigérant à mon goût. L'unanimité moins un (plutôt moins 1/2 d'ailleurs), cela justifie pleinement l'enthousiasme débordant du numéro d'*Impact. *Ceci dit, cet enthousiasme ne lève pas toutes les accusations de copinage : couverture, 12 pages intérieures... Comme tu le sais, et on nous le reproche assez souvent, nous prenons un minimum de risque avec nos couvertures : nous tapons dans le «commercial», dans les limites de l'acceptable, que le(s) film(s) nous plaise(nt) ou non. Jette un coup d'œil au sommaire du n° 62, et tu comprendras que* ***Crying Freeman*** *s'est imposé de lui-même, étant donné qu'on croyait tous au succès du film. Quant aux 12 pages, nous plaidons coupables : si Gans n'était pas un pote, nous n'aurions jamais consacré plus de dix pages (ni moins de huit) à son bébé. Une petite complaisance... pour la bonne cause !*

V.G.



■ *Mark Dacascos dans* ***Crying Freeman*** *: un tueur (très peu) controversé* ■

violent freeman ?

Dans la rubrique «Il faut que j'en parle à mon journal préféré, sinon je pète les plombs».
C'était vendredi 24 mai, le soir. Devant moi, un type avec un enfant de 8 ans demande deux places pour **Crying Freeman**. Un employé du cinéma lui fait remarquer que le film est interdit aux moins de 12 ans. S'ensuit une discussion pour comparer les violences respectives de **Léon** et **Crying Freeman**. Et le type, pour finir («Oh, ça fait rien») rentre avec le gosse. Au-delà du fait que cet homme prenait ses responsabilités, cet incident ne m'aurait pas frappé si je n'avais moi-même vu le film. Et de regretter qu'on confie des enfants à de tels irresponsables, parce que vraiment, le Freeman était violent (soyons clairs, j'ai aimé ce film).
J'ai l'impression de parler comme ces bien-pensants dont je me moque avec vous lorsque, tous les mois, je lis *Mad Movies* ou *Impact*. Docteur, est-ce grave ?

A.J. Florent

Difficile de faire un diagnostic. Tu t'adresses quand même à des journalistes qui, plus jeunes, ont bravé toutes les interdictions pour se payer des toiles pleines de gore, d'ultra-violence et de sexe ! Un gamin de huit ans face à ***Crying Freeman*** *? Ben, ça dépend du gamin, ça dépend de l'adulte qui l'accompagne, ça dépend de plein de choses... Le film, tellement ancré dans la fiction, ne nous paraît pas particulièrement dangereux. Mais qu'en pense Mireille Dumas ?*

JCVD a la cote !

Salut à tous ! Bon, je ne suis pas vraiment un inconditionnel de Jean-Claude Van Damme, loin s'en faut. Pourtant, je suis allé voir **Mort Subite**. Parce que c'est réalisé par Peter Hyams (dont j'aime particulièrement **Les Casseurs de Gang, Capricorn One** et **Outland**), que Powers Boothe est de la partie, et que la critique d'*Impact* est plutôt favorable. Et puis, après les très forts **Casino** et **Leaving Las Vegas**, j'avais bien besoin de me changer un peu les idées. Eh bien, je dois avouer que j'ai été agréablement surpris. Bien sûr, on a droit aux habituelles références aux classiques du genre ici un peu de **Black Sunday** et beaucoup de **Die Hard**), et aux clichés et invraisemblances qui s'ensuivent. Mais le tout est bien ficelé, mené à toute allure, et surtout, ce qui est souvent le plus gros défaut de certains films d'action actuels, pas encombré de gags grotesques et de jeux de mots foireux. Avouez que ça relève de l'exploit, le scénario étant écrit par le redoutable Gene Quintano ! Ouais, **Mort Subite** est un petit film bien sympa.

Carlos Do Moinho

D'un côté les lecteurs enfoncent ***Crying Freeman****, de l'autre, ils encensent Van Damme : rien ne va plus ! Bon, concernant* ***Mort Subite****, on en pense pas moins ni plus que toi. Sympa, emballé c'est pesé, place au suivant !*

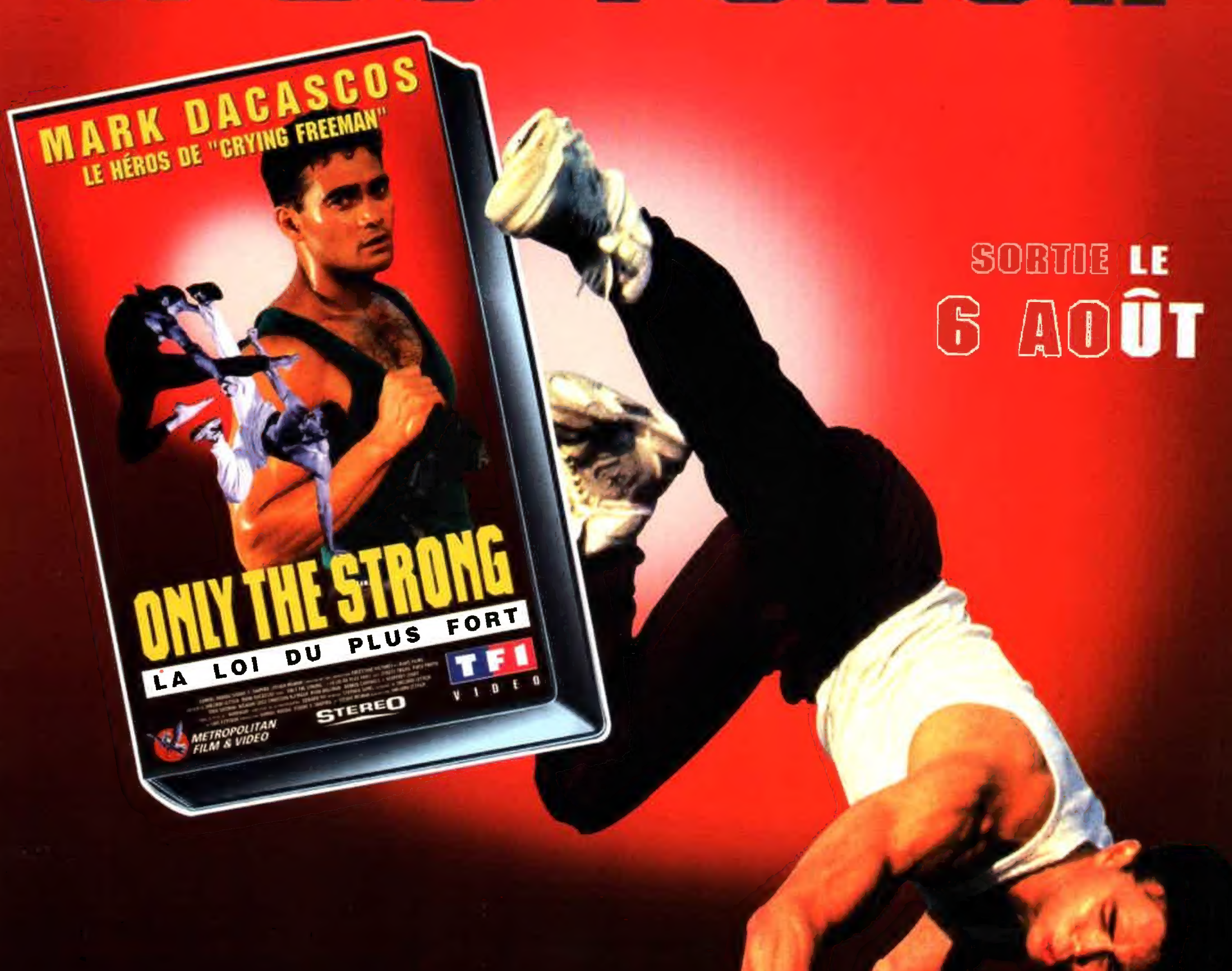
la télé boucherie

Cher *Impact*, avez-vous regardé la télé ces temps-ci, en particulier *M6* ? Si vous l'aviez fait, vous auriez pu remarquer à quel point la censure peut être gentille comparé à cette chaîne. En effet, **RoboCop 2** et **Full Contact** ont été littéralement réduits de 10 minutes : des coupes sombres pour un vrai massacre. *M6* crée des génériques de début, plaque un énorme carré rouge sur l'écran, inflige de la pub, supprime le générique de fin, et maintenant cisaille un film à sa guise. Adieu la scène du dépeçage de RoboCop, adieu le frangin de Lion brûlant comme une torche, adieu le gros flic ripoux éventré... Des tas de scènes jubilatoires évaporées.
Plus qu'une chose à faire, foncer au ciné du coin, respirer un grand bol d'air, en espérant à la sortie que le monde aura changé.

Marc Perrache

Ça fait bien longtemps qu'on a arrêté de regarder des bons films sur M6. Mieux vaut mater chez eux les polissonneries, les gaudrioles des seventies, les téléfilms pour soirées repose-cerveau et, incontournable, les ***X-Files****. Cela étant, leur façon de conformer certains films jugés violents à une diffusion en prime-time est inacceptable.*

UN FILM QUI A DU PUNCH

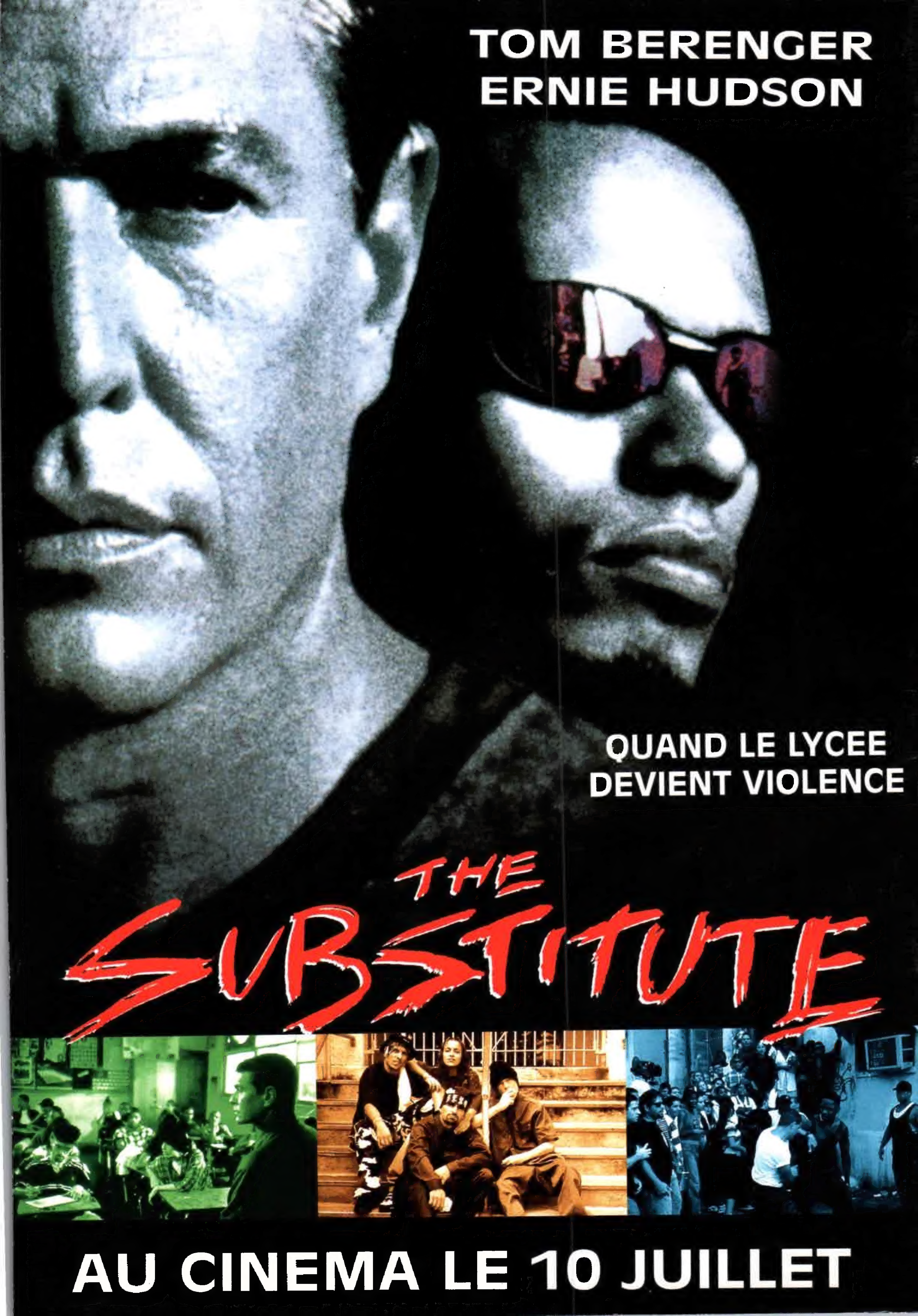


UN FILM D'ACTION
DE **SHELDON LETTICH**
LE RÉALISATEUR DE *FULL CONTACT* ET *DOUBLE IMPACT*.

SPECTACULAIRE ET EFFICACE !

EN VENTE PARTOUT

TF1 VIDEO - M.S. SERVICE CLIENTS 92656 BOULOGNE CEDEX - 3615 TF1 Rubrique : Video



TOM BERENGER
ERNIE HUDSON
QUAND LE LYCEE
DEVIENT VIOLENCE
THE
SUBSTITUTE
AU CINEMA LE 10 JUILLET